



Maigret

Simenon

La Tête
d'un homme

Le
Livre
de
Poche

Georges Simenon

La tête d'un homme
Maigret V



I

Cellule 11, grande surveillance

Quand une cloche, quelque part, sonna deux coups, le prisonnier était assis sur son lit et deux grandes mains noueuses étreignaient ses genoux repliés.

L'espace d'une minute peut-être il resta immobile, comme en suspens, puis soudain, avec un soupir, il étendit ses membres, se dressa dans la cellule, énorme, dégingandé, la tête trop grosse, les bras trop longs, la poitrine creuse.

Son visage n'exprimait rien, sinon l'hébétude, ou encore une indifférence inhumaine. Et pourtant, avant de se diriger vers la porte au judas fermé, il tendit le poing dans la direction d'un des murs.

Au-delà de ce mur, il y avait une cellule toute pareille, une cellule du quartier de la grande surveillance de la Santé.

Là, comme dans quatre autres cellules, un condamné à mort attendait ou sa grâce ou le groupe solennel qui viendrait une nuit le réveiller sans mot dire.

Et depuis cinq jours, à chaque heure, à chaque minute, ce prisonnier-là gémissait, tantôt sur un mode assourdi, monotone, tantôt avec des cris, des larmes, des hurlements de révolte.

Le 11, ne l'avait jamais vu, ne savait rien de lui. Tout au plus, d'après sa voix, pouvait-il deviner que son voisin était un tout jeune homme.

A ce moment, la plainte était lasse, mécanique, tandis que dans les yeux de celui qui venait de se lever passait une étincelle de haine et qu'il serrait ses poings aux articulations saillantes.

Du couloir, des cours, des préaux, de toute cette forteresse qu'est la Santé, des rues qui l'entourent, de Paris, n'arrivait aucun bruit.

Rien que le gémissement du 10 !

Et le 11, d'un mouvement spasmodique, tirait sur ses doigts, frissonnait par deux fois avant de tâter la porte.

La cellule était éclairée, comme c'est la règle au quartier de la grande surveillance. Normalement, un gardien devait se tenir dans le couloir, ouvrir d'heure en heure les guichets des cinq condamnés à mort.

Les mains du 11 caressèrent la serrure d'un geste qu'un paroxysme d'angoisse rendait solennel.

La porte s'ouvrit. La chaise du geôlier était là, sans personne.

Alors l'homme se mit à marcher très vite, plié en deux, pris de vertige. Son visage était d'un blanc mat et seules les paupières de ses yeux verdâtres étaient teintées de rouge.

Trois fois il fit demi-tour, parce qu'il s'était trompé de chemin et qu'il se heurtait à des portes closes.

Au fond d'un couloir, il entendit des voix : des gardiens fumaient et parlaient haut dans un corps de garde.

Enfin il fut dans une cour où l'obscurité était trouée de loin en loin par le cercle lumineux d'une lampe. A cent mètres de lui, devant la poterne, un factionnaire battait la semelle.

Ailleurs, une fenêtre était éclairée et on distinguait un homme, la pipe à la bouche, penché sur un bureau couvert de paperasses.

Le 11 eût voulu relire le billet qu'il avait trouvé trois jours plus tôt collé au fond de sa gamelle, mais il l'avait mâché et avalé, comme l'expéditeur lui recommandait de le faire. Et, alors qu'une heure auparavant, il en connaissait encore les termes par cœur, il y avait maintenant des passages qu'il était incapable de se rappeler avec précision.

Le 15 octobre, à deux heures du matin, la porte de ta cellule sera ouverte et le geôlier occupé ailleurs. Si tu suis le chemin ci-dessous tracé...

L'homme passa sur son front une main brûlante, regarda avec terreur les ronds de lumière, faillit crier en entendant des pas. Mais c'était au-delà du mur, dans la rue.

Des gens libres parlaient, tandis que le pavé résonnait sous leurs talons.

— Quand je pense qu'ils osent faire payer cinquante francs un fauteuil...

C'était une femme.

— Bah ! Ils ont des frais... reprit une voix d'homme.

Et le prisonnier tâtait le mur, s'arrêtait parce qu'il avait heurté un caillou, tendait l'oreille, tellement blême, tellement saugrenu, avec ses bras interminables qui battaient le vide, que partout ailleurs on l'eût pris pour un ivrogne.

Le groupe était à moins de cinquante mètres du prisonnier invisible, dans un renfoncement, près d'une porte où il était écrit *Economat*.

Le commissaire Maigret dédaignait de s'adosser au mur de brique sombre. Les mains dans les poches de son pardessus, il était si bien planté sur ses fortes jambes, si rigoureusement immobile qu'il donnait l'impression d'une masse inanimée.

Mais on entendait à intervalles réguliers le grésillement de sa pipe. On devinait son regard, dont il ne parvenait pas à éteindre l'anxiété.

Dix fois il avait dû toucher l'épaule du juge d'instruction Coméliau, qui ne tenait pas en place.

Le magistrat était arrivé à une heure d'une soirée mondaine, en habit, sa fine moustache redressée avec soin, le teint plus animé que d'habitude.

Près d'eux, la mine renfrognée, le col du veston relevé, se tenait M. Gassier, le directeur de la Santé, qui feignait de se désintéresser de ce qui se passait.

Il faisait plus que frais. Le gardien, près de la poterne, frappait le sol du pied et les respirations mettaient dans l'air de fines colonnes de vapeur.

On ne pouvait distinguer le prisonnier, qui évitait les endroits éclairés. Mais, quelque soin qu'il prît de ne pas faire de bruit, on l'entendait aller et venir, on le suivait en quelque sorte dans ses moindres démarches.

Après dix minutes, le juge se rapprocha de Maigret, ouvrit la bouche pour parler. Mais le commissaire lui serra l'épaule avec une telle force que le magistrat se tut, soupira, tira

machinalement de sa poche une cigarette qui lui fut prise des mains.

Tous trois avaient compris. Le 11 ne trouvait pas sa route, risquait d'un moment à l'autre de tomber sur une ronde.

Et il n'y avait rien à faire ! On ne pouvait pas le conduire jusqu'à l'endroit où, au pied du mur, l'attendait un paquet de vêtements et où pendait une corde à nœuds.

Parfois une voiture passait dans la rue. Parfois aussi des gens parlaient, et les voix résonnaient d'une façon toute spéciale dans la cour de la prison.

Les trois hommes ne pouvaient qu'échanger des regards. Ceux du directeur étaient hargneux, ironiques, féroces. Le juge Coméliau, lui, sentait croître son inquiétude en même temps que sa nervosité.

Et Maigret était le seul à tenir bon, à avoir confiance, à force de volonté. Mais s'il eût été en pleine lumière, on eût constaté que son front était luisant de sueur.

Quand sonna la demie, l'homme flottait toujours, à la dérive. Par contre, la seconde d'après, il y eut un même choc chez les trois guetteurs.

On n'avait pas entendu un soupir. On l'avait deviné. Et on devinait, on sentait la hâte fébrile de celui qui venait enfin de buter dans le paquet de vêtements et d'apercevoir la corde.

Les pas de la sentinelle rythmaient toujours la fuite du temps. Le juge risqua, à voix basse :

— Vous êtes sûr que...

Maigret le regarda de telle sorte qu'il se tut. Et la corde bougea. On distingua une tache plus claire le long du mur : le visage du 11, qui se hissait à la force des poignets.

Ce fut long ! Dix fois, vingt fois plus long qu'on ne l'avait prévu. Et quand il arriva au sommet, on put croire qu'il abandonnait la partie, car il ne bougeait plus.

On le voyait maintenant, en ombre chinoise, aplati sur le couronnement.

Est-ce qu'il était pris de vertige ? Est-ce qu'il hésitait à descendre dans la rue ? Est-ce que des passants ou des amoureux blottis dans une encoignure l'en empêchaient ?

Le juge Coméliau fit claquer ses doigts d'impatience. Le directeur dit à voix basse :

— Je suppose que vous n'avez plus besoin de moi...

La corde fut enfin hissée, pour être déployée de l'autre côté. L'homme disparut.

— Si je n'avais pas une telle confiance en vous, commissaire, je vous jure que je ne me serais jamais laissé entraîner dans une pareille aventure... Remarquez que je continue à croire Heurtin coupable !... Supposez maintenant qu'il vous échappe...

— Je vous verrai demain ? se contenta de questionner Maigret.

— Je serai à mon cabinet à partir de dix heures...

Ils se serrèrent la main, en silence. Le directeur ne tendit la sienne qu'avec mauvaise grâce, grommela en s'éloignant des mots indistincts.

Maigret resta encore quelques instants près du mur, ne se dirigea vers la poterne que quand il eut entendu quelqu'un s'éloigner en courant à toutes jambes. Il salua le fonctionnaire d'un geste de la main, lança un regard dans la rue déserte, tourna l'angle de la rue Jean-Dolent.

— Parti ? questionna-t-il en s'adressant à une silhouette collée au mur.

— Vers le boulevard Arago. Dufour et Janvier le filent...

— Tu peux aller te coucher...

Et Maigret serra distraitemment la main de l'inspecteur, s'éloigna à pas lourds, tête basse, tout en allumant sa pipe.

Il était quatre heures du matin quand il poussa la porte de son bureau, au quai des Orfèvres. Il retira en soupirant son pardessus, avala la moitié d'un verre de bière tiédie qui traînait parmi les papiers et se laissa tomber dans son fauteuil.

En face de lui, il y avait une chemise de papier bulle gonflée de documents et un scribe de la Police judiciaire avait tracé en belle ronde : *Affaire Heurtin*.

L'attente dura trois heures. L'ampoule électrique, sans abat-jour, était entourée d'un nuage de fumée qui s'étirait au moindre mouvement de l'air. De temps en temps, Maigret se levait pour tisonner le poêle, puis revenait prendre sa place non

sans abandonner tour à tour son veston, son faux col et enfin son gilet.

L'appareil téléphonique était à portée de sa main et vers six heures il décrocha pour s'assurer qu'on n'avait pas oublié de le relier à la ville.

Le dossier jaune était ouvert. Des rapports, des coupures de journaux, des procès-verbaux, des photographies avaient glissé sur le bureau et Maigret les regardait de loin, attirant parfois un document vers lui, moins pour le lire que pour fixer sa pensée.

L'ensemble était dominé par un titre éloquent, sur deux colonnes de journal : « Joseph Heurtin, l'assassin de Mme Henderson et de sa femme de chambre, a été condamné à mort ce matin. »

Et Maigret fumait sans répit, regardait avec anxiété l'appareil obstinément muet.

A six heures dix, la sonnerie tinta, mais c'était une erreur.

De sa place, le commissaire pouvait lire des passages de documents différents, que d'ailleurs il connaissait par cœur.

« Joseph Jean-Marie Heurtin, né à Melun, vingt-sept ans, livreur au service de M. Gérardier, fleuriste rue de Sèvres... »

On apercevait sa photographie, faite un an auparavant dans une loge foraine de Neuilly. Un grand garçon aux bras démesurés, à la tête triangulaire, au teint décoloré, dont les vêtements trahissaient une coquetterie de mauvais goût.

« Un drame sauvage à Saint-Cloud - Une riche Américaine est poignardée ainsi que sa femme de chambre. »

Cela avait eu lieu au mois de juillet.

Maigret repoussa les sinistres photographies de l'Identité judiciaire : les deux cadavres, vus dans tous les angles, du sang partout, faces convulsées, vêtements de nuit en désordre, maculés, lacérés.

« Le commissaire Maigret, de la Police judiciaire, vient d'éclaircir le drame de Saint-Cloud. L'assassin est sous les verrous. »

Il brouilla les feuilles étalées devant lui, retrouva la coupure de journal, qui ne datait que de dix jours :

« Joseph Heurtin, l'assassin de Mme Henderson et de sa femme de chambre, a été condamné à mort ce matin. »

Dans la cour de la Préfecture, un panier à salade déversait sa moisson de la nuit, composée surtout de femmes. On commençait à entendre des bruits de pas dans les couloirs et la brume se dissipait au-dessus de la Seine.

La sonnerie du téléphone retentit.

— Allô ! Dufour ?...

— C'est moi, patron...

— Eh bien ?...

— Rien... C'est-à-dire... Si vous voulez, je vais aller là-bas...

Pour le moment, Janvier suffit...

— Où est-il ?

— A la Citanguette...

— Hein ?... La quoi ?...

— Un bistrot près d'Issy-les-Moulineaux... Je saute dans un taxi et je viens vous mettre au courant...

Maigret fit les cent pas, envoya le garçon de bureau lui commander du café et des croissants à la Brasserie Dauphine.

Il commençait à manger quand l'inspecteur Dufour, tout menu, tout correct dans son complet gris, avec faux col très haut et très raide, entra de l'air mystérieux qui lui était habituel.

— D'abord, qu'est-ce que c'est que la Citanguette ? grommela Maigret. Assieds-toi !...

— Un bistrot pour mariniers, au bord de la Seine, entre Grenelle et Issy-les-Moulineaux...

— Il y est allé tout droit ?

— Que non !... Et c'est un miracle que nous n'ayons pas été semés, Janvier et moi...

— Tu as pris ton petit déjeuner ?

— A la Citanguette, oui !...

— Alors, raconte...

— Vous l'avez vu partir, n'est-ce pas ?... Il a commencé par courir, comme s'il avait une peur bleue d'être repris... Il ne s'est guère rassuré qu'au Lion de Belfort, qu'il a regardé d'un air ahuri...

— Il se savait suivi ?

— Sûrement pas ! Il ne s'est pas retourné une seule fois...

— Ensuite...

— Je crois qu'un aveugle, ou quelqu'un qui n'a jamais circulé dans Paris, se serait comporté à peu près de la même façon... Il a pris soudain la rue qui traverse le cimetière Montparnasse et dont j'ai oublié le nom... Il n'y avait pas une âme... C'était lugubre... Sans doute ne savait-il pas où il était, car quand, à travers la grille, il a aperçu les tombes, il s'est mis de nouveau à courir...

— Continue...

Maigret, la bouche pleine, semblait plus serein.

— Nous sommes arrivés à Montparnasse... Les grands cafés étaient fermés... Mais il y avait encore des boîtes ouvertes... Je me souviens qu'il s'est arrêté devant l'une d'elles, dont, du dehors, on entendait le jazz... Une petite marchande s'est approchée de lui avec son panier de fleurs et il est reparti...

— Dans quelle direction ?

— Plutôt dans aucune ! Il a suivi le boulevard Raspail ; il est revenu sur ses pas par une rue transversale et il est retombé devant la gare Montparnasse...

— Quel air avait-il ?

— Pas d'air ! Le même qu'à l'instruction, qu'aux assises... Tout pâle... Et un regard flou, apeuré... Je ne peux pas vous dire... Une demi-heure après, nous étions aux Halles...

— Et personne ne lui avait adressé la parole ?

— Personne !

— Il n'avait jeté aucun billet dans une boîte aux lettres ?

— Je vous jure, patron ! Janvier suivait un trottoir, moi l'autre... On n'a pas perdu un seul de ses mouvements... Tenez ! Il s'est arrêté une seconde devant un étal où l'on vend des saucisses chaudes et des pommes frites... Il a hésité... Il est reparti, peut-être parce qu'il avait aperçu un agent en uniforme...

— Il ne t'a pas semblé qu'il cherchait une adresse quelconque ?

— Rien du tout ! On l'aurait plutôt pris pour un homme soûl qui va où Dieu le pousse... On a retrouvé la Seine place de la Concorde. Et alors, il s'est mis en tête de la suivre... Deux ou trois fois il s'est assis...

— Sur quoi ?

— Une fois sur le parapet de pierre... Une autre fois sur un banc... Je n'oserais pas le jurer, mais je pense que cette fois-ci il a pleuré... En tout cas il avait la tête dans les mains...

— Personne sur le banc ?

— Personne... On a encore marché... Imaginez le chemin, jusqu'aux Moulineaux !... De temps en temps il s'arrêtait pour regarder l'eau... Les remorqueurs ont commencé à circuler... Puis les ouvriers des usines ont envahi les rues... Il allait toujours, comme quelqu'un qui n'a pas la moindre idée de ce qu'il va faire...

— C'est tout ?

— A peu près... Attendez... C'est au pont Mirabeau qu'il a mis machinalement les mains dans ses poches et qu'il en a retiré un objet...

— Des coupures de dix francs...

— C'est ce que nous avons cru voir, Janvier et moi... Alors il a cherché quelque chose autour de lui... Sûrement un bistrot !... Mais, sur la rive droite, il n'y avait rien d'ouvert... Il a passé l'eau... Dans un petit bar plein de chauffeurs, il a bu un café et un verre de rhum...

— La Citanguette ?

— Pas encore ! Janvier et moi avions les jambes molles. Et nous ne pouvions rien boire pour nous réchauffer, nous !... Il est reparti... Il a fait des tours et des détours... Janvier, qui a noté toutes les rues, vous fera un rapport détaillé... Enfin on est revenus sur les quais, près d'une grande usine... Par là, c'est le désert...

Il y a quelques taillis et de l'herbe comme à la campagne, entre deux tas de vieux matériaux... Près d'une grue, des péniches sont amarrées... Elles sont peut-être vingt...

Quant à la Citanguette, c'est une auberge qu'on ne s'attend pas à trouver là... Un petit bistrot où on sert à manger... A droite, il y a un hangar, avec un piano mécanique, et un écriteau annonce : *Bal le samedi et le dimanche*.

L'homme a encore bu du café et du rhum. On lui a servi des saucisses, après l'avoir fait attendre longtemps... Il a parlé au patron et, après un quart d'heure, on les a vus disparaître tous les deux au premier étage...

Quand le patron est revenu, je suis entré. J'ai demandé à brûle-pourpoint s'il louait des chambres.

Il m'a demandé :

— Pourquoi ?... Il n'est pas en règle ?...

Un type qui doit être habitué à avoir affaire à la police. Ce n'était pas la peine de ruser. J'ai préféré lui faire peur. Je lui ai annoncé que s'il disait un mot à son client, sa boîte serait fermée...

Il ne le connaît pas... J'en suis sûr !... La spécialité de la maison, ce sont les mariniers et, sur le coup de midi, les ouvriers de l'usine voisine qui viennent prendre l'apéritif.

Il paraît que quand Heurtin est entré dans la chambre, il s'est jeté sur le lit sans même retirer ses souliers... Le patron lui en a fait l'observation et il les a lancés par terre, s'est endormi tout de suite...

— Janvier est resté là ? questionna Maigret.

— Il y est. On peut lui téléphoner, car la Citanguette a le téléphone, à cause des mariniers qui ont souvent besoin de se mettre en rapport avec les armateurs...

Le commissaire décrocha. Quelques instants plus tard, Janvier était à l'autre bout du fil.

— Allô ? Notre homme ?

— Dort...

— Aucun suspect à signaler ?

— Rien !... Calme plat... De l'escalier, on l'entend ronfler...

Maigret raccrocha, examina la menue personne de Dufour des pieds à la tête.

— Tu ne le lâcheras pas ? questionna-t-il.

L'inspecteur allait protester. Mais le commissaire lui mit la main sur l'épaule et poursuivit d'une voix plus grave :

— Ecoute, mon vieux !... Je sais que tu feras tout ton possible... Mais c'est ma place que je joue !... Et bien d'autres choses encore... D'autre part, je ne peux pas y aller moi-même, car l'animal me connaît...

— Je vous jure, commissaire...

— Ne jure pas !... Va !...

Et Maigret, d'un geste sec, rentra les divers documents dans la chemise de papier bulle, qu'il poussa dans un tiroir.

— Surtout, si tu as besoin d'hommes, n'hésite pas à les demander...

La photographie de Joseph Heurtin était restée sur le bureau et Maigret fixa un moment sa tête osseuse, aux oreilles décollées, aux longues lèvres sans couleur.

Trois médecins légistes avaient examiné l'homme. Deux avaient déclaré : « Intelligence médiocre. Responsabilité entière. »

Le troisième, cité par la défense, avait osé timidement : « Atavisme trouble. Responsabilité atténuée. »

Et Maigret, qui avait arrêté Joseph Heurtin, avait affirmé au chef de la police, au procureur de la République et au juge d'instruction :

— Ou il est fou, ou il est innocent !

Et il s'était fait fort de le prouver.

Dans le couloir, on entendait le pas de l'inspecteur Dufour qui s'éloignait en sautillant.

II

L'homme qui dort

Il était onze heures quand Maigret, après une brève entrevue avec le juge Coméliau, qui ne parvenait pas à se rassurer, arriva à Auteuil. Le temps était gris, le pavé sale, le ciel à ras des toits. Le long du quai que suivait le commissaire s'alignaient des immeubles cossus, tandis que, sur l'autre rive, c'était déjà un décor de banlieue : usines, terrains vagues, quais de déchargement encombrés de matériaux en piles.

Entre ces deux spectacles, la Seine, d'un gris de plomb, agitée par le va-et-vient des remorqueurs.

Il n'était pas difficile de repérer la Citanguette, même à distance, car la maison s'élevait, toute seule, au milieu d'un terrain où il traînait de tout : des tas de briques, de vieux châssis d'auto, du carton bitumé et même des rails de chemin de fer.

Une construction à un seul étage, peinte d'un vilain rouge, avec une terrasse formée de trois tables et le vélum traditionnel portant les mots : *Vins - Casse-croûte*.

On distinguait des débardeurs qui devaient décharger du ciment, car ils étaient blancs des pieds à la tête. Sur le seuil, en sortant, ils serrèrent la main d'un homme en tablier bleu, le patron du bistrot, puis se dirigèrent sans se presser vers une péniche amarrée au quai.

Maigret avait les traits las, l'œil terne, mais le fait qu'il venait de passer une nuit sans sommeil n'y était pour rien.

C'était son habitude de se laisser aller ainsi, de mollir chaque fois qu'après avoir poursuivi farouchement un but il avait enfin celui-ci à portée de la main.

Une sorte d'écœurement, contre lequel il ne réagissait pas.

Il avisa un hôtel, juste en face de la Citanguette, pénétra dans le bureau.

— Je voudrais une chambre donnant sur le quai.

— Au mois ?

Il haussa les épaules. Ce n'était pas le moment de le contrarier.

— Pour le temps qu'il me plaira ! Police judiciaire...

— Nous n'avons rien de libre.

— Bon ! Passez-moi votre registre...

— C'est-à-dire... Attendez !... Il faut que je téléphone au garçon d'étage pour m'assurer que le 18...

— Imbécile ! grogna Maigret entre ses dents.

On lui donna la chambre, bien entendu. L'hôtel était luxueux. Le garçon questionna :

— Il y a des bagages à faire prendre ?

— Rien du tout ! Apporte-moi seulement une paire de jumelles...

— Mais... Je ne sais pas si...

— Allons ! Va me chercher des jumelles où il te plaira...

Et il retira son pardessus en soupirant, ouvrit la fenêtre, bourra une pipe. Moins de cinq minutes plus tard, on lui apportait des jumelles de nacre.

— Ce sont celles de la gérante. Elle vous recommande de...

— Ça va !... Disparais !...

Déjà il connaissait la façade de la Citanguette dans ses moindres détails.

Une fenêtre de l'étage était ouverte. On apercevait un lit défait, avec un énorme édredon rouge posé en travers et des pantoufles de tapisserie sur une peau de mouton.

— La chambre du patron !

A côté, une autre fenêtre, fermée celle-ci. Puis une troisième qui était ouverte et dans le cadre de laquelle une grosse femme en camisole se coiffait.

— La patronne... ou la bonne...

En bas, le cafetier essuyait ses tables. A l'une d'elles, l'inspecteur Dufour était installé devant une chopine de vin rouge.

Les deux hommes parlaient, c'était évident.

Plus loin, au bord du quai de pierre, un jeune homme blond, vêtu d'un imperméable, coiffé d'une casquette grise, semblait surveiller le déchargement de la péniche de ciment.

C'était l'inspecteur Janvier, un des plus jeunes agents de la PJ.

Dans la chambre de Maigret, à la tête du lit, se trouvait un appareil téléphonique, dont le commissaire décrocha le récepteur.

— Allô ! Le bureau de l'hôtel ?

— Vous désirez quelque chose ?

— Demandez-moi au bout du fil le bistrot qui se trouve sur l'autre rive et qui s'appelle la Citanguette...

— Très bien ! fit une voix pincée.

Ce fut long. De sa fenêtre, Maigret vit enfin le patron lâcher son torchon et se diriger vers une porte. Puis la sonnerie résonna dans la chambre.

— Vous avez le numéro demandé...

— Allô ! La Citanguette ?... Veuillez appeler à l'appareil le consommateur qui se trouve dans votre établissement... Oui !... Pas d'erreur possible, puisqu'il n'y en a qu'un...

Et par la fenêtre il revit le patron ahuri s'adressant à Dufour, qui pénétra dans la cabine.

— C'est toi ?

— Vous, patron ?...

— Je suis en face, à l'hôtel que tu peux voir de ta place... Que fait notre homme ?...

— Il dort.

— Tu l'as vu ?

— Tout à l'heure, j'ai collé l'oreille à sa porte... J'ai entendu ronfler... Alors j'ai entrebâillé l'huis et je l'ai vu... Il est couché en chien de fusil, tout habillé...

— Tu es sûr que le patron ne l'a pas prévenu ?

— Il a trop peur de la police ! Il a déjà eu des ennuis, jadis.

On l'a menacé de lui retirer sa patente. Alors, il file doux...

— Combien d'issues ?

— Deux... l'entrée principale et une porte qui donne dans une cour... D'où il est, Janvier surveille cette sortie...

— Personne n'est monté à l'étage ?

— Personne ! Et on ne peut y aller sans passer près de moi, car l'escalier est dans le bistrot même, derrière le comptoir...

— Ça va... Déjeune là-bas... Je te téléphonera tout à l'heure !... Tâche d'avoir l'air d'un commis d'armateur...

Maigret raccrocha, traîna un fauteuil jusqu'à la fenêtre ouverte, eut froid et alla décrocher son pardessus, qu'il endossa.

— Terminé ? questionna la téléphoniste de l'hôtel.

— Terminé, oui ! Vous me ferez monter de la bière. Et du tabac gris !...

— Nous n'avons pas de tabac.

— Eh bien ! Vous en enverrez chercher.

A trois heures de l'après-midi, il était toujours à la même place, les jumelles sur les genoux, un verre vide à portée de la main, et une forte odeur de pipe régnait dans la chambre, en dépit de la fenêtre ouverte.

Il avait laissé tomber par terre les journaux du matin qui annonçaient, selon le communiqué de la police : « Un condamné à mort s'évade de la Santé. »

Et Maigret continuait de temps à autre à hausser les épaules, à croiser et à décroiser les jambes. A trois heures et demie, on lui téléphona de la Citanguette.

— Du nouveau ? questionna-t-il.

— Non ! L'homme dort toujours...

— Alors ?

— C'est le Quai des Orfèvres qui m'appelle pour me demander où vous êtes. Il paraît que le juge d'instruction a besoin de vous parler tout de suite...

Cette fois, Maigret ne haussa pas les épaules mais lança un mot catégorique, raccrocha, appela la téléphoniste.

— Le Parquet, mademoiselle... Urgence...

Il savait si bien ce que M. Coméliau allait lui dire !

— Allô ! C'est vous, commissaire ?... Enfin !... Personne ne pouvait me dire où vous étiez... Mais, au quai des Orfèvres, on m'a appris que vous aviez posté des agents à la Citanguette... J'ai fait téléphoner là-bas...

— Qu'y a-t-il ?

— D'abord, est-ce que vous avez du nouveau ?

— Absolument rien ! *L'homme dort...*

- Vous en êtes sûr ?... Il ne s'est pas échappé ?...
- En exagérant un tout petit peu, je vous dirais qu'à l'instant même je le vois dormir...
- Vous savez que je commence à regretter de...
- De m'avoir écouté ? Mais puisque le garde des sceaux lui-même est d'accord !...
- Attendez !... Les journaux du matin ont publié votre communiqué...
- J'ai vu...
- Vous avez lu aussi les journaux de midi ?... Non ?... Tâchez de vous procurer le *Sifflet*... Je sais bien que c'est une feuille de chantage... Mais quand même !... Restez un moment à l'appareil... Allô !... Vous êtes là ?... Je lis... C'est un écho du *Sifflet*, intitulé « Raison d'Etat »... Vous m'entendez, Maigret ?... Voici...

Les journaux de ce matin publient un communiqué semi-officiel annonçant que Joseph Heurtin, condamné à mort par la Cour d'assises de la Seine et détenu à la Santé, au quartier de la grande surveillance, s'est évadé dans des circonstances inexplicables.

Nous pouvons ajouter que ces circonstances ne sont pas inexplicables pour tout le monde.

En effet, Joseph Heurtin ne s'est pas évadé, mais on l'a obligé à s'évader. Et ce, à la veille de l'exécution prévue.

Il nous est encore impossible de donner des détails sur l'odieuse comédie qui s'est jouée cette nuit à la Santé, mais nous affirmons que c'est la police elle-même, d'accord avec les autorités judiciaires, qui a présidé au simulacre d'évasion.

Joseph Heurtin le sait-il ?

Sinon, nous ne trouvons pas de mots pour qualifier cette opération presque unique dans les annales criminelles.

Maigret avait écouté jusqu'au bout sans un tressaillement. La voix du juge, à l'autre bout du fil, devint moins ferme.

– Qu'est-ce que vous en dites ?

– Que cela prouve que j'ai raison... Le *Sifflet* n'a pas trouvé ça tout seul... Ce n'est pas non plus un des six fonctionnaires qui étaient dans le secret qui a parlé... C'est...

– C'est ?

— Je vous le dirai ce soir... Tout va bien, monsieur Coméliau !

— Vous croyez ?... Et si toute la presse reprend cette information ?...

— Cela fera un scandale.

— Vous voyez...

— Est-ce que la tête d'un homme vaut un scandale ?

Cinq minutes plus tard, il se mettait en rapport téléphonique avec la Préfecture.

— Le brigadier Lucas ?... Ecoutez, vieux !... Vous allez filer à la rédaction du *Sifflet*, rue Montmartre... Vous prendrez le directeur entre quatre yeux... Allez-y à l'intimidation. Il faut savoir où il a puisé l'information concernant l'évasion de la Santé... Je mettrais ma main au feu qu'il a reçu ce matin une lettre ou un pneumatique... Vous rechercherez le document... Vous me l'apporterez ici... Compris ?...

La téléphoniste questionna :

— Terminé ?

— Non, mademoiselle ! Vous me rendrez la Citanguette...

Et l'inspecteur Dufour lui répétait un peu plus tard :

— Il dort !... Tout à l'heure, je suis resté un quart d'heure l'oreille collée à sa porte... Et je l'ai entendu qui gémissait dans son cauchemar : « Maman !... »

Tout en braquant ses jumelles sur la fenêtre close, au premier étage de la Citanguette, Maigret pouvait imaginer le dormeur avec autant de netteté et de vérité que s'il eût été à son chevet.

Et pourtant il n'avait fait sa connaissance qu'en juillet, le jour où, quarante-huit heures à peine après le drame de Saint-Cloud, il lui avait mis la main sur l'épaule en murmurant :

— Pas de scandale ! Suis-moi, petit...

C'était rue Monsieur-le-Prince, dans un meublé modeste où Joseph Heurtin occupait une chambre au sixième étage.

La tenancière disait de lui :

— Un garçon rangé, tranquille, travailleur. Si ce n'était que parfois il a l'air un peu bizarre...

— Il ne recevait personne ?

— Personne ! Et jamais, sauf dans les derniers temps, il ne rentrait après minuit...

— Et dans les derniers temps ?

— Deux ou trois fois il est rentré plus tard... Une fois... - c'était mercredi... - il a demandé le cordon un peu avant quatre heures du matin...

Le mercredi en question, c'était le jour du crime de Saint-Cloud. Et les médecins légistes affirmaient que la mort des deux femmes remontait à deux heures du matin environ.

Au surplus, ne possédait-on pas des preuves formelles de la culpabilité de Heurtin ? Ces preuves, pour la plupart, c'était Maigret lui-même qui les avait découvertes.

La villa se dressait sur la route de Saint-Germain, à un kilomètre à peine du Pavillon-Bleu. Or, à minuit, Heurtin pénétrait dans cet établissement, tout seul, et buvait coup sur coup quatre grogs. Il laissait tomber de sa poche, en payant, un billet simple, de troisième classe, Paris-Saint-Cloud.

Mme Henderson, veuve d'un diplomate américain allié à de grandes familles de la finance, habitait seule la villa, dont le rez-de-chaussée, depuis la mort de son mari, était déserté.

Elle n'avait qu'une domestique, plutôt dame de compagnie que femme de chambre, Elise Chatrier, une Française ayant passé son enfance en Angleterre et ayant reçu une excellente éducation.

Deux fois par semaine, un jardinier de Saint-Cloud venait s'occuper du petit parc entourant la villa.

Peu de visites. De loin en loin celle de William Crosby, le neveu de la vieille dame, et de sa femme.

Or, cette nuit de juillet – c'était le sept – les autos défilaient comme d'habitude sur la grand-route qui mène à Deauville.

A une heure du matin, le Pavillon-Bleu et les autres restaurants ou dancings fermaient leurs portes.

Un automobiliste déclara par la suite que, vers deux heures et demie, il avait vu de la lumière au premier étage de la villa et des ombres qui s'agitaient d'une façon étrange.

A six heures, le jardinier arriva, car c'était son jour. Il avait l'habitude de pousser la grille sans bruit et, à huit heures, Elise Chatrier l'appelait pour lui servir le petit déjeuner.

Or, à huit heures, il n'entendit aucun bruit. A neuf heures, les portes de la villa n'étaient pas encore ouvertes. Inquiet, il frappa et, n'obtenant aucune réponse, il alla avertir l'agent en faction au carrefour le plus proche.

Un peu plus tard, c'était la découverte du drame. Dans la chambre de Mme Henderson, le cadavre de la vieille femme était étendu en travers de la carpette, la chemise ensanglantée, la poitrine transpercée d'une dizaine de coups de couteau.

Elise Chatrier avait subi le même sort, dans la chambre voisine qu'elle occupait sur la demande de sa maîtresse, qui craignait d'être malade pendant la nuit.

Un double meurtre sauvage, ce que la police appelle un crime crapuleux dans toute son horreur.

Et des traces partout : traces de pas, traces sanglantes de doigts sur les rideaux...

Ce furent les formalités habituelles : descente du Parquet, arrivée des experts de l'Identité judiciaire, analyses multiples et autopsies...

A Maigret échut la direction de l'enquête policière, et il ne mit pas deux jours à découvrir la piste Heurtin.

Elle était si clairement tracée ! Dans les corridors de la villa, il n'y avait pas de tapis et le parquet était encaustiqué.

Quelques photographies suffirent pour obtenir des traces de pas d'une netteté exceptionnelle.

Il s'agissait de souliers à semelles de caoutchouc absolument neufs. Afin d'éviter que le caoutchouc fût glissant par temps de pluie, il était strié d'une façon particulière et, au milieu, on lisait encore le nom du fabricant et un numéro d'ordre.

Quelques heures plus tard, Maigret pénétrait chez un marchand de chaussures du boulevard Raspail, apprenait qu'une seule paire de souliers de cette sorte et de cette pointure – du 44 – avait été vendue au cours des deux dernières semaines.

– Tenez ! C'est un livreur qui est arrivé avec son triporteur. Nous le voyons souvent dans le quartier...

Quelques heures encore et le commissaire questionnait M. Gérardier, le fleuriste de la rue de Sèvres, retrouvait les fameux souliers aux pieds du livreur, Joseph Heurtin.

Il ne restait qu'à comparer les empreintes digitales. L'opération eut lieu dans les locaux de l'Identité judiciaire, au Palais de Justice.

Les experts se penchèrent, leurs instruments à la main et la conclusion fut immédiate :

— C'est lui !

— Pourquoi as-tu fait ça ?

— Je n'ai pas tué !

— Qui t'a donné l'adresse de Mme Henderson ?

— Je n'ai pas tué !

— Qu'es-tu allé faire dans sa villa à deux heures du matin ?

— Je ne sais pas !

— Comment es-tu revenu de Saint-Cloud ?

— Je ne suis pas revenu de Saint-Cloud !

Il avait une grosse tête blafarde, terriblement bosselée. Et ses paupières étaient rougeâtres comme celles d'un homme qui n'a pas dormi de plusieurs jours.

Dans sa chambre, rue Monsieur-le-Prince, on découvrit un mouchoir ensanglé et les chimistes affirmèrent que c'était du sang humain, retrouvèrent même des bacilles repérés dans le sang de Mme Henderson.

— Je n'ai pas tué...

— Qui choisis-tu comme avocat ?

— Je ne veux pas d'avocat...

On en désigna un d'office, M^e Joly, qui n'avait que trente ans et qui s'agita avec désespoir.

Les médecins aliénistes mirent Heurtin en observation pendant sept jours, déclarèrent :

— Aucune dégénérescence ! Cet homme est responsable de ses actes, en dépit de son abattement actuel qui est le résultat d'une violente secousse nerveuse.

C'étaient les vacances. Une enquête appelait Maigret à Deauville. Le juge d'instruction Coméliau trouva l'affaire assez claire et la Chambre des mises en accusation statua dans un sens affirmatif.

N'empêche que Heurtin n'avait rien volé, n'avait aucun intérêt apparent à la mort de Mme Henderson et de sa femme de chambre.

Maigret avait remonté aussi loin que possible dans sa vie. Il le connaissait à la fois physiquement et moralement à tous les âges.

Il était né à Melun, alors que son père était garçon de café à l'Hôtel de la Seine et sa mère blanchisseuse.

Trois ans plus tard, ses parents reprenaient un bistrot non loin de la Maison centrale, faisaient de mauvaises affaires et allaient installer une auberge à Nandy, en Seine-et-Marne.

Joseph Heurtin avait six ans quand il lui naquit une sœur, Odette.

Maigret avait un portrait de lui, en costume marin, accroupi devant la peau d'ours où le bébé était étendu, les bras et les jambes en l'air, tout potelé.

A treize ans, Heurtin soignait les chevaux et aidait son père à servir les clients.

A dix-sept, il était garçon de café à Fontainebleau, dans une hostellerie élégante.

A vingt et un, son service militaire terminé, il arrivait à Paris, s'installait rue Monsieur-le-Prince et devenait livreur chez M. Gérardier.

— Il lisait beaucoup... dit M. Gérardier.

— Sa seule distraction était d'aller au cinéma ! affirmait sa logeuse.

Mais aucun rapport visible entre lui et la villa de Saint-Cloud !

— Etais-tu déjà allé à Saint-Cloud auparavant ?

— Jamais !

— Que faisais-tu le dimanche ?

— Je lisais !

Mme Henderson n'était pas cliente du fleuriste. Rien ne désignait sa villa plutôt qu'une autre à la visite d'un cambrioleur. Et d'ailleurs, on n'avait rien volé !

— Pourquoi ne parles-tu pas ?

— Je n'ai rien à dire !

Maigret, un mois durant, avait opéré à Deauville, où il avait traqué une bande d'escrocs internationaux.

En septembre, il avait rendu visite à Heurtin, dans sa cellule de la Santé. Il n'avait trouvé qu'une loque.

- Je ne sais rien ! Je n'ai pas tué !
- Tu étais pourtant à Saint-Cloud...
- Je veux qu'on me laisse en paix...

– Affaire banale ! avait jugé le Parquet. On la réservera pour la rentrée.

Et le 1^{er} octobre, Heurtin servait à l'inauguration de la Cour d'assises.

M^e Joly n'avait trouvé qu'un système de défense : exiger une contre-expertise sur l'état mental de son client. Et le médecin choisi par lui avait déposé :

- Responsabilité atténuée...

A quoi le ministère public avait répliqué :

– Crime crapuleux ! Si Heurtin n'a pas volé, c'est qu'il en a été empêché par des circonstances quelconques... Il a donné en tout *dix-huit coups de couteau*...

On avait fait circuler des photographies des victimes, que les jurés repoussaient avec dégoût.

- Oui, à toutes les questions !

La mort ! Le lendemain, Joseph Heurtin était transféré dans le quartier de la grande surveillance, avec quatre autres condamnés à mort.

– Tu n'as rien à me dire ? venait lui demander Maigret, qui n'était pas content de lui.

- Rien !

– Tu sais que tu seras exécuté ?

Et Heurtin pleurait, la tête toujours aussi pâle, les yeux rouges.

- Quel est ton complice ?

– Je n'en ai pas...

Maigret revint chaque jour, encore qu'officiellement il n'eût même plus le droit de s'occuper de l'affaire.

Chaque jour il trouva un Heurtin avachi mais calme, qui ne tremblait pas, qui avait même parfois de l'ironie dans les prunelles.

... Jusqu'au matin où le prisonnier entendit des pas dans la cellule voisine, puis des cris perçants...

On venait chercher le 9, un parricide, pour le conduire à l'échafaud.

Le lendemain, Heurtin, devenu le N°11, sanglotait. Mais il ne parla pas. Il se contenta de claquer des dents, étendu de tout son long sur sa couchette, le visage tourné vers le mur.

Quand une idée entrait dans la tête de Maigret, elle y était ancrée pour longtemps.

— Cet homme est fou, ou innocent... alla-t-il affirmer au juge Coméliau.

— Ce n'est pas possible ! Au surplus, il y a chose jugée...

Maigret, haut d'un mètre quatre-vingts, puissant et large comme un fort des Halles, s'obstina.

— Souvenez-vous qu'on n'a pas pu établir de quelle manière il est revenu de Saint-Cloud à Paris... Il n'a pas pris le train, c'est prouvé... Il n'a pas pris le tramway... Il n'est pas revenu à pied !...

Il essaya des plaisanteries.

— Voulez-vous tenter une expérience ?

— Il faut le demander au ministère !

Et Maigret, pesant, obstiné, y alla. Il rédigea lui-même le billet donnant au condamné le plan de sa fuite.

— Ecoutez ! Ou il a des complices, et il croira que ce billet vient d'eux, ou il n'en a pas et il se méfiera, devinant un piège. Je me porte garant de lui. Je vous jure que dans aucun cas il ne nous échappera...

Il fallait voir la face épaisse, placide et dure pourtant du commissaire !

Cela dura trois jours. Il agita le fantôme de l'erreur judiciaire et du scandale qui éclaterait tôt ou tard.

— Mais c'est vous-même qui l'avez arrêté !

— Parce que, en tant que fonctionnaire de la police, je suis tenu de tirer les conclusions logiques des preuves matérielles...

— Et en tant qu'homme ?

— J'attends les preuves morales...

— Si bien que ?...

— Il est fou, ou innocent...

- Pourquoi ne parle-t-il pas ?
- L’expérience que je propose nous l’apprendra...
- Il y eut des coups de téléphone, des conférences.
- Vous jouez votre carrière, commissaire ! Réfléchissez !
- C’est tout réfléchi...

Le billet fut envoyé au prisonnier, qui ne le montra à personne et qui, pendant les trois derniers jours, mangea avec plus d’appétit.

– Donc, cela ne le surprend pas ! affirma Maigret. Donc il s’attendait à quelque chose de ce genre ! Donc il a des complices, qui lui ont peut-être promis la liberté...

– A moins qu’il ne fasse l’idiot !... Et qu’à peine hors de prison il vous glisse entre les doigts... Votre carrière, commissaire...

- Il y a aussi sa tête qui est en jeu...

Et Maigret se trouvait maintenant calé dans un fauteuil de cuir, devant la fenêtre, dans une chambre d’hôtel. De temps en temps, il braquait ses jumelles sur la Citanguette, où les débardeurs et les mariniers venaient boire un coup.

L’inspecteur Janvier, sur le quai, se morfondait en essayant de prendre un air dégagé.

Dufour - Maigret avait vu ces détails – avait mangé une andouillette garnie de purée de pommes de terre et buvait maintenant un calvados.

La fenêtre de la chambre ne s’était pas encore ouverte.

- Donnez-moi la Citanguette, mademoiselle !

– La ligne est occupée.

– Cela m’est égal ! Coupez !...

Et bientôt :

- C’est toi, Dufour ?...

L’inspecteur fut laconique :

- Il dort toujours !

On frappait à la porte. C’était le brigadier Lucas, qui toussa, tant la fumée de pipe était dense.

III

Le journal déchiré

— Du nouveau ?

Lucas commença par s'asseoir au bord du lit, après avoir touché la main du commissaire.

— Du nouveau ! Mais rien de fameux... Le directeur du *Sifflet* a fini par me remettre la lettre qu'il a reçue ce matin vers dix heures au sujet de l'histoire de la Santé...

— Donne !...

Le brigadier lui remit un papier sali, plein de surcharges au crayon bleu, car, au *Sifflet*, on s'était contenté de supprimer quelques passages du billet et de lier les phrases entre elles pour les envoyer à la composition.

Il y avait encore les indications typographiques, ainsi que les initiales du linotypiste qui avait composé l'article.

— Une feuille de papier dont on a coupé le haut, sans doute pour faire disparaître une mention imprimée... constata Maigret.

— Bien entendu ! C'est ce que j'ai pensé tout de suite ! Et je me suis dit que la lettre avait probablement été écrite dans un café. J'ai vu Moers, qui prétend reconnaître le papier à lettres de la plupart des cafés de Paris...

— Il a trouvé ?

— Il ne lui a pas fallu dix minutes. Le papier vient de la Coupole, boulevard Montparnasse. J'arrive de là-bas... Malheureusement, il y défile un bon millier de consommateurs par jour et plus de cinquante personnes demandent de quoi écrire...

— Qu'est-ce que Moers dit de l'écriture ?

— Encore rien ! Il faut que je lui rende la lettre et il entreprendra une expertise en règle... En attendant, si vous voulez que je retourne à la Coupole...

Maigret ne perdait pas la Citanguette de vue. L'usine la plus proche venait d'ouvrir ses portes à une foule d'ouvriers, la plupart à vélo, qu'on voyait s'éloigner dans la grisaille du crépuscule.

Au rez-de-chaussée du bistrot, une seule lampe électrique était allumée et le commissaire pouvait suivre les allées et venues des clients.

Il y avait une demi-douzaine de consommateurs devant le comptoir d'étain et quelques-uns regardaient Dufour avec une certaine méfiance.

— Qu'est-ce qu'il fait là ? questionna Lucas en apercevant de loin son collègue. Mais... c'est Janvier, qui regarde couler l'eau un peu plus loin !...

Maigret n'écoutait plus. De sa place, il apercevait le bas de l'escalier en colimaçon qui s'amorçait derrière le bar. Or des jambes venaient d'apparaître. Elles s'immobilisaient un moment, puis une silhouette s'approchait des autres et la tête blafarde de Jean Heurtin se montrait en pleine lumière.

Du même coup d'œil, le commissaire vit un journal du soir qui venait d'êtreposé sur une table.

— Dites donc, Lucas... Est-ce que certains journaux reprennent l'information du *Sifflet* ?...

— Je n'ai rien lu... Mais ils la reprennent sûrement, ne fût-ce que pour nous embêter...

Le téléphone fut décroché.

— La Citanguette, mademoiselle... En vitesse !...

Pour la première fois depuis le matin, Maigret était fébrile. Le patron, de l'autre côté de la Seine, parlait à Heurtin, lui demandait vraisemblablement ce qu'il voulait boire.

Est-ce que le premier soin de l'évadé de la Santé n'allait pas être de parcourir le journal qui était à portée de sa main ?

— Allô !... Allô, oui...

Dufour, là-bas, s'était levé, avait pénétré dans la cabine.

— Attention, vieux !... Il y a un journal sur la table... Il ne faut pas qu'il le lise... *A aucun prix...*

— Qu'est-ce que je dois...

— Vite !... Il vient de s'asseoir... Il a la feuille sous les yeux...

Maigret était debout, crispé. Que Heurtin lise l'article, et c'était l'écroulement de l'expérience si péniblement obtenue.

Or il voyait le condamné qui s'était laissé tomber sur le banc longeant le mur et qui, les deux coudes sur la table, se tenait la tête entre les mains.

Le patron vint poser devant lui un verre d'alcool.

Dufour allait rentrer dans la salle prendre le journal...

Lucas, encore qu'il ne fût pas au courant des détails de l'affaire, avait deviné, se penchait à la fenêtre, lui aussi. Un instant, le spectacle leur fut dérobé par le passage d'un remorqueur qui avait allumé ses feux blancs, verts et rouges et qui se mit à siffler éperdument.

— Ça y est ! grogna Maigret au moment où, là-bas, l'inspecteur Dufour rentrait dans la salle commune.

Heurtin, d'un geste négligent, avait déployé le quotidien. Est-ce que l'information qui le concernait était en première page ? Allait-il la voir aussitôt ?

Et Dufour aurait-il assez de présence d'esprit pour parer au danger ?

Détail caractéristique, l'inspecteur, avant d'agir, éprouva le besoin de se tourner vers la Seine, de lancer un regard dans la direction de la fenêtre où se tenait son chef.

Il ne semblait pas du tout l'homme de la situation, menu et propret qu'il était, dans ce bistrot envahi par de durs débardeurs et par des ouvriers d'usine.

Pourtant il s'approcha de Heurtin, tendit la main vers le journal. Il devait lui dire : « Pardon, monsieur, ceci est à moi. »

Des consommateurs du comptoir se retournèrent. Le condamné leva vers son interlocuteur des yeux étonnés.

Dufour insistait, essayait de saisir la feuille, se penchait. Lucas, à côté de Maigret, fit :

— Hum !... Hum !...

Et cela suffisait ! En effet, la scène ne tarda pas à changer. Heurtin s'était levé, lentement, comme un homme qui ne sait pas encore ce qu'il va faire.

Sa main gauche restait crispée au bord du journal que le policier, d'autre part, n'avait pas lâché.

Brusquement, son autre main saisit un siphon qui se trouvait sur la table voisine et le flacon de verre épais s'abattit sur le crâne de l'inspecteur.

Janvier n'était pas à cinquante mètres, au bord de l'eau. Pourtant il n'entendit rien.

Dufour avait chancelé. Il heurta le comptoir, où deux verres se brisèrent.

Trois hommes se précipitèrent vers Heurtin. Deux autres tenaient l'inspecteur par les bras.

Il devait y avoir une rumeur, car Janvier cessait enfin de contempler les reflets sur l'eau, tournait la tête dans la direction de la Citanguette, se mettait en marche puis, après quelques pas, commençait à courir.

— Vite !... Prends une voiture... Cours là-bas... commanda Maigret à Lucas.

Celui-ci obéit sans enthousiasme. Il savait qu'il arriverait trop tard. Janvier lui-même, qui était pourtant sur place...

Le condamné se débattait, criait quelque chose. Accusait-il Dufour d'être de la police ?

En tout cas, on lui rendit un instant la liberté de ses mouvements et il en profita pour atteindre la lampe électrique, de son siphon qu'il n'avait pas lâché.

Les deux mains crispées à la barre d'appui, le commissaire ne bougea pas. Sur le quai, en dessous de lui, un taxi se mettait en marche. Une allumette fut frottée, à la Citanguette, mais s'éteignit aussitôt. Malgré la distance, Maigret eut la quasi-certitude qu'un coup de feu était tiré.

Des minutes interminables. Le taxi, qui avait franchi le pont, s'avançait cahin-caha le long du chemin plein d'ornières qui suivait l'autre rive de la Seine.

C'était si lent qu'à deux cents mètres de la Citanguette le brigadier Lucas sauta à terre et se mit à courir. Peut-être venait-il d'entendre la détonation ?

Un coup de sifflet strident. Lucas ou Janvier qui appelait...

Et là-bas, derrière les vitres sales où des lettres d'émail annonçaient – il manquait l'M et le R - *On peut apporter son manger*, une bougie s'allumait, éclairait des formes penchées sur un corps.

Mais le spectacle était trouble. Les silhouettes, de si loin et si mal éclairées, étaient méconnaissables.

Sans bouger de la fenêtre, Maigret téléphonait d'une voix sourde.

– Allô !... Commissariat de Grenelle ?... Des hommes, tout de suite, en voiture, autour de la Citanguette... Et qu'on arrête, s'il essaie de fuir, un individu de haute taille, à grosse tête, au teint blafard... Qu'on prévienne un médecin...

Lucas était sur les lieux. Son taxi s'était rangé devant une des vitres de la devanture et cachait au commissaire une partie de la salle.

Debout sur une chaise, le patron du bistrot plaçait une nouvelle ampoule électrique et la lumière crue inondait à nouveau la pièce.

La sonnerie résonnait.

– Allô !... C'est vous, commissaire ?... Ici le juge Coméliau... Je suis chez moi, oui... J'ai du monde à dîner... Mais j'avais besoin d'être rassuré...

Maigret se tut.

– Allô ! Ne coupez pas... Vous êtes là ?...

– Allô, oui...

– Eh bien ?... Je vous entends à peine... Vous avez lu les journaux du soir ?... Ils se font tous l'écho des révélations du *Sifflet*... Je crois qu'il serait bon de...

Janvier sortait en courant de la Citanguette, se précipitait vers la droite, dans l'ombre du terrain vague.

– A part cela, tout va bien ?...

– Tout va bien ! hurla Maigret en raccrochant.

Il était en nage. Sa pipe était tombée par terre et le tabac incandescent commençait à brûler le tapis.

– Allô ! La Citanguette, mademoiselle...

– Je viens de vous donner la communication.

– Je vous demande la Citanguette... Compris ?

Et il constata, à un mouvement qui se fit dans le bistrot, que la sonnerie résonnait. Le patron voulut se diriger vers l'appareil. Lucas le devança.

— Allô, oui... commissaire ?

— C'est moi ! fit Maigret d'une voix lasse. Filé, hein ?

— Bien entendu !

— Dufour ?...

— Je crois que ce n'est pas grave... Le cuir chevelu arraché...

Il ne s'est même pas évanoui.

— La police de Grenelle arrive...

— Cela ne servira à rien... Vous connaissez les lieux... Avec tous ces chantiers, ces matériaux entassés, ces cours d'usine, puis les ruelles d'Issy-les-Moulineaux...

— On a tiré ?

— Il y a eu un coup de feu... Mais je ne parviens pas à savoir qui a tiré... Ils sont tous hébétés, bien sages... Ils n'ont même pas l'air de comprendre ce qui s'est passé...

Une auto tournait l'angle du quai, déposait deux agents, puis deux autres cent mètres plus loin.

Quatre agents encore en descendaient en face du bistrot et l'un d'entre eux contournait l'immeuble afin de garder la seconde issue, selon les règles habituelles.

— Qu'est-ce que je fais ? questionna Lucas après un silence.

— Rien... Organise la chasse, à tout hasard... J'arrive...

— On a prévenu un médecin ?

— C'est fait...

La préposée au téléphone, qui gardait en même temps le bureau de l'hôtel, tressaillit en voyant une grande ombre devant elle.

Maigret était si calme, si froid, il avait le visage si hermétique qu'il ne semblait pas fait de chair.

— Combien ?

— Vous partez ?

— Combien ?

— Il faut que je demande au gérant... Combien de communications avez-vous eues ?... Attendez...

Mais, comme elle se levait, le commissaire lui saisit le bras, la rassit de force, posa un billet de cent francs sur le bureau.

— Cela suffit ?...

— Je crois... Oui... Mais...

Il s'en alla en soupirant, marcha lentement le long du trottoir, franchit le pont sans hâter le pas un seul instant.

A certain moment, il tâta ses poches pour y prendre sa pipe, ne la trouva pas, et sans doute y vit-il un mauvais présage, car il y eut sur ses lèvres un sourire amer.

Autour de la Citanguette, quelques mariniers stationnaient mais ne montraient qu'une curiosité relative. La semaine précédente, deux Arabes s'étaient entre-tués à la même place. Un mois plus tôt, on avait retiré de l'eau, à l'aide d'une gaffe, un sac qui contenait des jambes et un tronc de femme.

On apercevait les riches immeubles d'Auteuil bornant l'horizon de l'autre côté de la Seine. Des rames de métro ébranlaient un pont proche.

Il pleuvait. Des agents en uniforme allaient et venaient en braquant autour d'eux le disque blême de leur lampe électrique.

Seul Lucas était debout, dans le bar. Les consommateurs qui avaient assisté ou pris part à la bagarre étaient assis le long du mur.

Et le brigadier allait de l'un à l'autre, examinait les papiers, tandis qu'on lui jetait de mauvais regards.

Dufour avait déjà été transporté dans la voiture de la police, qui démarrait aussi doucement que possible.

Maigret ne dit rien. Les mains dans les poches de son pardessus, il regarda autour de lui, lentement, d'un regard qui semblait infiniment lourd.

Le patron voulut lui expliquer quelque chose.

— Je vous jure, commissaire, que quand...

Maigret lui fit signe de se taire, s'approcha d'un Arabe qu'il examina des pieds à la tête et dont le teint devint terne.

— Tu travailles, maintenant ?

— Chez Citroën, oui... Je...

— Pour combien de temps es-tu encore interdit de séjour ?...

Et Maigret fit signe à un agent. Cela voulait dire : « Emmenez !... »

— Commissaire !... criait le Sidi qu'on poussait vers la porte. Je vais vous expliquer... Je n'ai rien fait...

Maigret n'écoutait plus. Un Polonais n'avait pas ses papiers tout à fait en règle.

— Emmenez !...

C'était tout ! Par terre, c'est le revolver de Dufour qu'on trouva avec une douille vide. Il y avait des débris de siphon et de lampe électrique. Le journal était déchiré et deux éclaboussures de sang l'avaient atteint.

— Qu'est-ce qu'on en fait ? questionna Lucas, qui avait terminé l'examen des papiers.

— Lâche-les...

Janvier ne revint qu'un quart d'heure plus tard. Il trouva Maigret affalé dans un coin du bistrot, en compagnie du brigadier Lucas. Il était crotté. Il y avait des taches sombres sur son imperméable.

Il n'eut besoin de rien dire. Il s'assit près des deux autres.

Et Maigret, qui avait l'air de penser à tout autre chose, articula, en regardant vaguement le comptoir derrière lequel le patron se tenait d'un air humble et contrit :

— Du rhum...

Une fois encore sa main chercha la pipe dans ses poches.

— Donne-moi une cigarette... soupira-t-il à l'adresse de Janvier.

Et celui-ci eût voulu trouver quelque chose à dire. Mais il était si ému en voyant se tasser les épaules de son chef qu'il ne put que renifler en détournant la tête.

Le juge Coméliau présidait, dans son appartement du Champ-de-Mars, à un dîner de vingt couverts, qui devait être suivi d'une sauterie intime.

Quant à l'inspecteur Dufour, on l'avait étendu sur la table d'acier d'un médecin de Grenelle qui surveillait, tout en enfilant une blouse blanche, la stérilisation de ses appareils.

— Vous croyez que ça se verra ? questionnait le policier qui, tel qu'il était placé, ne pouvait apercevoir que le plafond. Le crâne n'est pas fendu, n'est-ce pas ?...

— Mais non ! Mais non ! Quelques points de suture...

— Et les cheveux repousseront ?... Vous êtes sûr ?...

Le docteur, ses pinces brillantes à la main, fit signe à son aide de tenir solidement le patient, qui étouffa un cri de douleur.

IV

GQG

Maigret ne broncha pas une seule fois, n'esquissa pas le moindre geste de protestation, ni d'impatience.

Le visage grave, les traits tirés, il écouta jusqu'au bout, avec déférence et humilité. Peut-être seulement arriva-t-il à sa pomme d'Adam de tressaillir soudain, aux instants où M. Coméliau se montrait le plus dur, le plus vêtement.

Mince, nerveux, crispé, le juge d'instruction allait et venait dans son cabinet, parlait si haut que les prévenus qui attendaient dans le couloir devaient entendre des bribes de phrases.

Parfois il saisissait un objet, qu'il maniait quelques instants et qu'il replaçait d'un geste violent sur le bureau.

Le greffier, gêné, regardait ailleurs. Et Maigret, debout, attendait, dominant le juge de toute la tête.

Ce dernier, après un dernier reproche, guetta le visage de son interlocuteur, détourna la tête parce que, quand même, Maigret était un homme de quarante-cinq ans qui, pendant vingt ans, s'était occupé des affaires policières les plus diverses et les plus délicates.

C'était surtout un homme !

— Mais enfin, vous ne dites rien ?

— J'ai annoncé tout à l'heure à mes chefs qu'ils recevront ma démission dans dix jours, si je n'ai pas réussi à leur livrer le coupable...

— Autrement dit à remettre la main sur Joseph Heurtin...

— A leur livrer le coupable, répéta Maigret très simplement.

Et le juge bondit comme un diable.

— Alors, vous croyez encore ?...

Maigret ne dit rien. Et M. Coméliau, faisant claquer ses doigts, prononça avec précipitation :

— Restons-en là, voulez-vous ?... Vous finiriez par me mettre hors de moi... Lorsque vous aurez du nouveau, téléphonez-moi...

Le commissaire salua, longea les couloirs qui lui étaient familiers. Mais au lieu de descendre vers la rue, il se dirigea vers les combles du Palais de Justice, où il poussa la porte du laboratoire de police scientifique.

Un des experts, qui le vit soudain en face, fut frappé de son aspect, questionna en tendant la main :

— Cela ne va pas ?

— Très bien, merci...

Ses yeux ne regardaient nulle part. Il gardait son gros pardessus noir sur le corps, ses mains dans les poches. Il ressemblait à quelqu'un qui, après un long voyage, revoit avec des yeux nouveaux des lieux qui lui furent familiers.

C'est ainsi qu'il mania des photographies prises la veille dans un appartement cambriolé, lut des fiches qu'un de ses collègues avait fait demander.

Dans un coin, un jeune homme glabre, long et maigre, aux yeux de myope protégés par d'épais lorgnons, le guettait avec un étonnement ému.

Sur sa table, il y avait des loupes de toutes les grosseurs, des grattoirs, des pinces, des flacons d'encre, de réactifs, ainsi qu'un écran de verre éclairé par une forte lampe électrique.

C'était Moers, qui s'était spécialisé dans l'étude des papiers, des encres et des écritures.

Il savait que c'était lui que Maigret venait voir. Et pourtant le commissaire ne le regardait même pas, allait et venait comme sans but.

Enfin il tira une pipe de sa poche, l'alluma, lança d'une voix fausse :

— Et voilà !... Au travail !...

Moers, qui savait d'où sortait le commissaire, comprit, mais feignit de n'avoir rien remarqué.

Maigret retirait son manteau, bâillait, faisait jouer les muscles de son visage, comme pour redevenir lui-même. Il

saisit une chaise par le dossier, l'amena près du jeune homme, s'installa à califourchon et prononça sur un ton affectueux :

— Alors, mon petit Moers ?...

C'était fini. Il avait enfin débarqué le poids qu'il avait sur les épaules.

— Raconte...

— J'ai passé la nuit à étudier le billet... Dommage qu'il ait été tripoté par des tas de gens... Car il est inutile d'y chercher maintenant des empreintes digitales...

— Je n'y comptais pas...

— Je suis passé ce matin de bonne heure à la Coupole... J'ai examiné tous les encriers... Vous connaissez l'établissement ?... Il y a plusieurs salles distinctes : la grande brasserie d'abord, dont une partie devient restaurant à l'heure des repas... Puis la salle du premier... Puis la terrasse... Enfin un petit bar américain, à gauche, où se réunissent les habitués...

— Connais...

— C'est l'encre du bar qui a servi à écrire le billet... Les caractères ont été tracés de la main gauche, non par un gaucher, mais par quelqu'un qui sait que presque toutes les écritures de la main gauche se ressemblent...

La lettre adressée au *Sifflet* se trouvait encore sur l'écran de verre posé devant Moers.

— Une chose est certaine : l'expéditeur est un intellectuel, et je jurerais qu'il parle et écrit couramment plusieurs langues. Maintenant, si je tente de faire de la graphologie - Mais nous sortons du domaine des sciences exactes...

— Allez-y...

— Eh bien ! ou je me trompe fort, ou nous nous trouvons en présence d'un individu d'exception... D'abord une intelligence très au-dessus de la moyenne. Mais le plus troublant, c'est le mélange de volonté et de faiblesse, de froideur et d'émotivité. L'écriture est d'un homme... Et pourtant j'y relève des traits de caractère nettement féminins...

Moers était sur son terrain favori. Il devenait rose de plaisir. Malgré lui, Maigret sourit légèrement et le jeune homme se troubla :

— Je sais que tout cela n'est pas très clair et qu'un juge d'instruction ne m'écouterait pas jusqu'au bout... Et pourtant... Tenez, je parierais, commissaire, que l'homme qui a écrit cette lettre est atteint d'une maladie grave et le sait... S'il s'était servi de la main droite, je pourrais vous en dire davantage... Ah ! j'oubliais un détail... Il y avait des taches sur le papier... Mais peut-être ont-elles été faites à l'imprimerie... L'une d'elles, en tout cas, est une tache de café crème... Pour couper le haut de la feuille, enfin, on ne s'est pas servi d'un couteau, mais d'un objet arrondi, comme une cuiller...

— Autrement dit, le billet a été écrit hier matin, au bar de la Coupole, par un consommateur qui prenait un café crème et qui parle couramment plusieurs langues...

Maigret se leva, tendit la main en murmurant :

— Merci, mon petit... Voulez-vous me rendre la lettre ?...

Il sortit avec un grognement pour saluer tout le monde et, la porte refermée, quelqu'un dit avec une certaine admiration :

— Quand même ! Pour un coup dur...

Mais Moers, dont le culte pour Maigret était connu, le regarda de telle sorte que l'homme se tut et poursuivit l'analyse qu'il était en train de faire.

Paris avait son aspect morne des vilains jours d'octobre : une lumière crue tombait du ciel pareil à un plafond sale. Sur les trottoirs subsistaient des traces des pluies de la nuit.

Et les passants eux-mêmes avaient l'air renfrogné de gens qui ne se sont pas encore adaptés à l'hiver.

Durant toute la nuit, des ordres de service avaient été tapés à la Préfecture, transportés par des plantons dans les divers commissariats, expédiés télégraphiquement à toutes les gendarmeries, aux postes de douane et à la police des gares.

Si bien que tous les agents que la foule coudoyait, aussi bien les sergents de ville en tenue que les inspecteurs de la voie publique, de la Mondaine, des Garnis ou des Mœurs, avaient en tête un même signalement, dévisageaient les gens dans l'espoir de retrouver un même homme.

Et il en était ainsi d'un bout de Paris à l'autre. Il en allait de même en banlieue. Les gendarmes, sur les grand-routes, demandaient leurs papiers à tous les chemineaux.

Dans les trains, aux frontières, les gens s'étonnaient d'être questionnés plus minutieusement que d'habitude.

On cherchait Joseph Heurtin, condamné à mort par la Cour d'assises de la Seine, évadé de la Santé, disparu à la suite d'une rixe avec l'inspecteur Dufour dans la salle de la Citanguette.

« Au moment de sa fuite, il lui restait environ vingt-deux francs en poche », disaient les notes de service rédigées par Maigret.

Et celui-ci, tout seul, quittait le Palais de Justice sans même passer par son bureau du quai des Orfèvres, prenait un autobus pour la Bastille, sonnait au troisième étage d'un immeuble de la rue du Chemin-Vert.

Il régnait une odeur d'iodoforme et de poule au pot. Une femme qui n'avait pas encore eu le temps de faire sa toilette disait :

— Ah ! Il va être bien content de vous voir...

Dans sa chambre, l'inspecteur Dufour était couché, l'air attristé et inquiet.

— Ça va, vieux ?

— Si on peut dire... Il paraît que les cheveux ne repousseront pas sur la cicatrice et que je devrai porter perruque...

Comme il l'avait fait au laboratoire, Maigret tourna en rond dans la chambre, en homme qui ne sait où se poser. Enfin il grommela :

— Tu m'en veux ?...

La femme de Dufour, qui était encore jeune et jolie, se tenait dans l'encadrement de la porte.

— Lui, vous en vouloir ?... Depuis ce matin, il me répète qu'il se demande comment vous allez vous en tirer. Il voulait que j'aille vous téléphoner du bureau de poste...

— Allons !... A un de ces jours... prononça le commissaire. Il faudra bien que ça aille...

Il ne rentra pas chez lui, alors pourtant qu'il habitait à cinq cents mètres de là, boulevard Richard-Lenoir. Il marcha, parce

qu'il avait besoin de marcher, de se sentir au milieu de la foule qui le frôlait, indifférente.

Et à mesure qu'il avançait de la sorte dans Paris, il perdait cet air équivoque d'écolier pris en faute qu'il avait le matin. Ses traits se durcissaient. Il fumait pipe après pipe, comme dans ses bons jours.

M. Coméliau eût été fort étonné, et sans doute indigné, s'il se fût douté que le moindre des soucis du commissaire était de retrouver Joseph Heurtin.

Pour Maigret, c'était une question accessoire. Le condamné à mort était quelque part, mêlé à plusieurs millions d'individus. Mais il avait la conviction que le jour où il aurait besoin de lui il mettrait presque aussitôt la main dessus.

Non ! Il pensait à la lettre écrite à la Coupole. Et aussi, peut-être davantage encore, à une question qu'il s'en voulait d'avoir négligée lors de la première enquête.

Mais, en juillet, tout le monde était tellement sûr de la culpabilité de Heurtin ! Le juge d'instruction avait tout de suite pris l'affaire en main, éliminant ainsi la police.

— Le crime a été commis à Saint-Cloud vers deux heures et demie du matin... Heurtin était de retour rue Monsieur-le-Prince avant quatre heures... Il n'a pas pris le train, ni le tramway, ni aucun moyen de transport en commun... Il n'a pas pris de taxi non plus... Son triporteur est resté chez son patron, rue de Sèvres...

Et il ne pouvait pas être rentré à pied ! Ou alors il eût été forcé de courir sans arrêt !

Au carrefour Montparnasse, la vie battait son plein. Il était midi et demi. Malgré l'automne, les terrasses des quatre grands cafés qui s'alignent à proximité du boulevard Raspail regorgeaient de consommateurs, parmi lesquels il y avait une proportion de quatre-vingts pour cent d'étrangers.

Maigret marcha jusqu'à la Coupole, avisa l'entrée du bar américain, où il pénétra.

Il n'y avait que cinq tables, toutes occupées. La plupart des clients étaient juchés sur les hauts tabourets du bar, ou debout autour de celui-ci.

Le commissaire entendit quelqu'un qui commandait :

— Un Manhattan...

Et il laissa tomber :

— La même chose...

Il était, lui, de la génération des brasseries et des bocks. Le barman poussa devant lui un plateau d'olives qu'il ne toucha pas.

— Vous permettez... fit une petite Suédoise aux cheveux plus jaunes que blonds.

Cela grouillait. Un guichet pratiqué dans le fond de la pièce s'ouvrait et se refermait sans cesse tandis que de l'office on envoyait des olives, des chips, des sandwiches et des boissons chaudes.

Quatre garçons criaient à la fois, dans un bruit d'assiettes et de verres remués, tandis que les clients s'interrogeaient dans des langues différentes.

Et l'impression dominante était que consommateurs, barman, garçons, décor formaient un tout bien homogène.

Les gens se coudoyaient familièrement et, qu'il s'agît d'une petite femme, d'un industriel qui descendait de sa limousine en compagnie de joyeux amis ou d'un rapin estonien, tout le monde appelait le barman en chef : Bob...

On s'adressait la parole, sans présentation, comme des camarades. Un Allemand parlait anglais avec un Yankee et un Norvégien mélangeait au moins trois langues pour se faire comprendre d'un Espagnol.

Il y avait deux femmes que chacun connaissait, que chacun saluait, et en l'une d'elles, Maigret reconnut, épaissie, vieillie, mais vêtue maintenant de fourrure, une gamine qu'il avait été appelé jadis à conduire à Saint-Lazare à la suite d'une rafle rue de la Roquette.

Elle avait la voix cassée, les yeux las, et on lui serrait la main en passant. Elle trônait, derrière sa table, comme si elle eût incarné à elle seule tout ce trouble mélange qui s'agitait.

— Vous avez de quoi écrire ? questionna Maigret en s'adressant à un barman.

— Pas à l'heure de l'apéritif... Ou alors il faut aller à la brasserie...

Entre les groupes bruyants, il y avait quelques isolés. Et c'était peut-être la caractéristique la plus pittoresque du lieu.

D'une part, des gens qui parlaient-haut, s'agitaient, commandaient tournée sur tournée et affichaient des vêtements aussi luxueux qu'excentriques.

D'autre part, de-ci de-là, des êtres qui ne semblaient être venus des quatre coins du monde que pour s'incruster dans cette foule brillante.

Il y avait, par exemple, une jeune femme qui n'avait certainement pas vingt-deux ans et qui portait un petit tailleur noir, bien coupé, confortable, mais qu'on avait dû repasser cent fois.

Une drôle de figure lasse et nerveuse. A côté d'elle, elle avait posé un carnet de croquis. Et, au milieu des gens prenant des apéritifs à dix francs pièce, elle buvait un verre de lait et mangeait un croissant.

A une heure ! C'était évidemment son déjeuner. Elle en profitait pour lire un journal russe mis à la disposition des clients par l'établissement.

Elle n'entendait rien, ne voyait rien. Elle grignotait lentement son croissant, buvait parfois une gorgée de lait, indifférente à un groupe qui, à sa propre table, en était à son quatrième cocktail.

Non moins frappant était un homme dont la chevelure à elle seule ne pouvait manquer d'attirer les regards. Elle était rousse, crépue, et d'une longueur exceptionnelle.

Il portait un complet sombre, lustré, fatigué, et une chemise bleue sans cravate, au col ouvert sur la poitrine.

Il était installé au fond du bar, dans la pose d'un vieil habitué que nul n'oseraient déranger, et il mangeait, cuiller par cuiller, un pot de yogourt.

Est-ce qu'il avait cinq francs en poche ? D'où venait-il ? Où allait-il ? Et comment se procurait-il les quelques sous de ce yogourt qui devait être son seul repas quotidien ?

Comme la Russe, il avait un regard ardent, des paupières usées, mais quelque chose d'infiniment méprisant, de hautain, dans la physionomie.

Personne ne venait lui serrer la main, lui adresser la parole.

La porte tournante livra soudain passage à un couple, et Maigret, dans la glace, reconnut les Crosby qui descendaient d'une voiture américaine valant au bas mot deux cent cinquante mille francs.

On pouvait la voir au bord du trottoir, d'autant plus remarquable que la carrosserie était entièrement nickelée.

Et William Crosby tendait la main par-dessus le bar d'acajou, entre deux clients qui se rangeaient, prononçait en serrant les doigts du barman :

— Ça va, Bob ?...

Mme Crosby, elle, se précipitait vers la petite Suédoise blonde, qu'elle embrassait et à qui elle se mettait à parler en anglais, avec volubilité.

Ceux-là n'avaient même pas besoin de commander. Bob poussait vers Crosby un *whisky and soda*, confectionnait un *rose* pour la jeune femme, questionnait :

— Déjà revenus de Biarritz ?...

— Nous ne sommes restés que trois jours... Il pleut encore plus qu'ici...

Crosby aperçut Maigret, à qui il adressa un signe de tête.

C'était un grand garçon d'une trentaine d'années, aux cheveux bruns, à la démarche souple.

De tous ceux qui étaient réunis au bar à cet instant, il était certes celui dont l'élégance était la plus exempte de mauvais goût.

Il serrait des mains, mollement. Il demandait à des amis :

— Qu'est-ce que vous prenez ?...

Il était riche. Il avait à la porte une voiture de grand sport dont il se servait pour courir à Nice, à Biarritz, à Deauville ou à Berlin selon sa fantaisie.

Il habitait un palace de l'avenue George-V depuis plusieurs années et il avait hérité de sa tante, outre la villa de Saint-Cloud, quinze ou vingt millions de francs.

Mme Crosby était toute menue, mais trépidante, et elle parlait sans répit, mélangeant l'anglais et le français avec un accent inimitable et une voix de tête qui suffisait à l'identifier sans la voir.

Des consommateurs les séparaient de Maigret. Un député que celui-ci connaissait entra et serra affectueusement la main du jeune Américain.

- On déjeune ensemble ?
- Pas aujourd’hui... Nous sommes invités en ville...
- Demain ?
- Entendu... Rendez-vous ici...
- On demande M. Valachine au téléphone ! vint crier un chasseur.

Et quelqu’un se leva, se dirigea vers les cabines.

- Deux roses, deux !...

Des bruits d’assiettes. Une rumeur qui allait croissant.

- Vous pouvez me changer des dollars ?...
- Voyez le cours dans le journal...
- Suzy n’est pas ici ?

— Elle vient de sortir... Elle doit déjeuner chez Maxim...

Maigret, lui, pensait au garçon à la tête d’hydrocéphale, aux longs bras, qui était plongé dans la cohue de Paris, avec un peu plus de vingt francs en poche, et que toute la police de France, au même instant, était occupée à traquer.

Il se souvenait du visage blafard qu’il avait vu monter insensiblement le long du mur sombre de la Santé.

Puis des coups de téléphone de Dufour...

- Il dort...

Il avait dormi une journée entière !

Où était-il maintenant ? Et pourquoi, oui, pourquoi eût-il tué cette Mme Henderson qu’il ne connaissait pas et à qui il n’avait rien volé ?

- Vous prenez parfois l’apéritif ici ?

C’était William Crosby qui parlait. Il s’était approché de Maigret, à qui il tendait son étui à cigarettes.

- Merci... Rien que la pipe...

- Vous buvez quelque chose ?... Un whisky ?

- Je suis servi, vous voyez !

Crosby eut l’air contrarié.

- Vous comprenez l’anglais, le russe et l’allemand ?

- Le français, un point c’est tout...

— Alors, la Coupole doit être pour vous une tour de Babel... Je ne vous y ai jamais aperçu... A propos, c'est vrai, ce qu'on raconte ?...

— Que voulez-vous dire ?

— L'assassin... vous savez...

— Bah ! Il n'y a pas de quoi s'inquiéter...

Un instant, Crosby laissa peser sur lui son regard.

— Allons ! Faites-nous le plaisir de prendre un verre avec nous... Ma femme sera ravie... Je vous présente miss Edna Reichberg, la fille du fabricant de papier de Stockholm... Championne du patinage l'an dernier à Chamonix... Le commissaire Maigret, Edna...

La Russe en noir était toujours plongée dans la lecture de son journal et l'homme aux cheveux roux rêvait, les yeux mi-clos, devant le pot de grès qu'il avait gratté pour en extraire jusqu'à la dernière parcelle de yogourt.

Edna disait du bout des lèvres :

— Enchantée...

Elle serrait vigoureusement la main de Maigret puis poursuivait, en anglais, sa conversation avec Mme Crosby, tandis que William s'excusait :

— Vous permettez... On me demande au téléphone... Deux whiskies, Bob... Vous m'excusez, n'est-ce pas...

Dehors, la voiture nickelée étincelait dans la lumière grise et une silhouette lamentable la contournait, s'approchait de la Coupole en traînant la jambe, s'arrêtait un instant devant la porte tournante du bar.

Des yeux rougeâtres scrutaient l'intérieur tandis qu'un garçon s'approchait déjà pour faire circuler le miséreux.

La police, à Paris et ailleurs, cherchait toujours l'évadé de la Santé.

Il était là, à portée de voix du commissaire !

V

L'amateur de caviar

Maigret ne bougea pas, ne tressaillit même pas. Tout à côté de lui, Mme Crosby et la jeune Suédoise babillaient en anglais, en buvant un cocktail. Et le commissaire était si près de cette dernière, par le fait de l'exiguïté du bar, qu'à chaque mouvement qu'elle faisait elle le frôlait de sa chair souple.

Maigret comprenait tant bien que mal qu'il était question d'un certain José qui, au Ritz, avait fait la cour à la jeune fille et qui lui avait proposé de la cocaïne.

Elles riaient toutes deux. William Crosby, qui revenait du téléphone, répétait à l'adresse du commissaire :

— Vous m'excusez... C'est à propos de cette voiture que je veux vendre pour en acheter une autre...

Il versa du soda dans les deux verres.

— A votre santé !...

Dehors, la silhouette falote du condamné à mort semblait littéralement flotter aux alentours de la terrasse.

Dans sa fuite de la Citanguette, sans doute, Joseph Heurtin avait perdu sa casquette, si bien qu'il était nu-tête. Ses cheveux, en prison, avaient été coupés presque ras et cela soulignait encore l'énormité de ses oreilles. Ses souliers n'avaient plus de couleur, ni de forme.

Et où avait-il dormi pour avoir son costume aussi fripé, aussi couvert de poussière et de boue ?

S'il eût tendu la main aux passants, on se fût expliqué sa présence, car il avait bien l'air de la plus pitoyable des épaves. Mais il ne mendiait pas. Il ne vendait ni lacets de souliers, ni crayons.

Il allait et venait, selon les remous de la foule, s'éloignait parfois de quelques mètres, revenait avec l'air de remonter un dur courant.

Ses joues étaient couvertes de poils bruns. Il paraissait plus maigre.

Mais surtout ses yeux le rendaient inquiétant, ses yeux qui ne quittaient pas le bar et qui essayaient toujours de voir à travers les vitres embuées.

Une seconde fois il parvint jusqu'au seuil et Maigret put croire qu'il allait pousser la porte.

Le commissaire fumait nerveusement, les tempes moites, les nerfs tellement tendus qu'il lui semblait que sa sensibilité était décuplée.

Une minute exceptionnelle. Un peu plus tôt, il faisait figure de vaincu. Il avait perdu pied. Le drame s'était écarté de lui et rien ne lui permettait de croire qu'il en ressaisirait les éléments.

Il but son whisky, lentement, cependant que Crosby, par politesse, se tournait à demi vers lui tout en intervenant dans la conversation de sa femme et d'Edna.

Chose étrange, sans le vouloir, sans même s'en rendre compte, Maigret ne perdait rien d'un spectacle aussi complexe.

Des tas de gens s'agitaient autour de lui. Les bruits étaient si multiples qu'ils devenaient une rumeur aussi confuse que celle de la mer. Il y avait des voix, des gestes, des attitudes...

Or il voyait tout : l'homme attablé devant son pot de yogourt, le vagabond qui revenait irrésistiblement vers la porte, le sourire de Crosby, la moue de sa femme qui se mettait du rouge aux lèvres, l'agitation du barman préparant un flip à grands coups de shaker...

Et les clients qui s'en allaient les uns après les autres... Les propos qu'ils échangeaient...

— Ce soir, ici ?...

— Essaie d'amener Léa...

Le bar se vidait peu à peu. Il était une heure et demie. Dans la salle voisine montaient des bruits de fourchettes.

Crosby posa un billet de cent francs sur le comptoir.

— Vous restez ? demanda-t-il au commissaire.

Il n'avait pas vu l'homme. Mais il allait se trouver face à face avec lui en sortant.

Maigret attendait cette seconde avec une impatience presque douloureuse. Mme Crosby et Edna saluèrent d'un signe de tête et d'un sourire.

Justement, Joseph Heurtin n'était pas à deux mètres de la porte. Un de ses souliers n'avait plus de lacet. D'un moment à l'autre, sans doute, un agent viendrait lui demander ses papiers, ou le prier de circuler.

La porte tourna sur ses gonds. Crosby, nu-tête, marcha vers sa voiture. Les deux femmes suivaient, en riant d'une plaisanterie que l'une d'elles avait faite.

Et il ne se passa rien ! Heurtin ne regarda pas plus les Américains qu'il ne regardait les autres passants ! Ni William, ni sa femme ne prêtèrent attention à lui.

Les trois personnages prirent place dans l'auto, dont la portière claqua.

Des gens sortaient encore, refoulaient le condamné à mort qui s'était approché à nouveau.

Alors soudain, dans le miroir, Maigret aperçut un visage, deux yeux vifs derrière des sourcils épais, un sourire à peine dessiné mais tout vibrant d'ironie.

Les paupières tombèrent aussitôt sur les prunelles trop éloquentes. Mais pas assez vite pour que le policier n'eût pas l'impression que c'était à lui que cette ironie s'adressait.

L'homme qui l'avait regardé et qui maintenant ne regardait plus rien ni personne était le consommateur au yogourt et aux cheveux roux.

Quand un Anglais qui lisait le *Times* eut quitté le bar, il ne resta plus personne sur les hauts tabourets et Bob annonça :

— Je vais déjeuner...

Ses deux aides essuyaient le comptoir d'acajou, rangeaient les verres, les plats entamés d'olives et de chips.

Mais, aux tables, il restait deux consommateurs : l'homme roux et la Russe en noir, qui ne semblaient pas s'apercevoir de leur solitude.

Dehors, Joseph Heurtin rôdait toujours et ses yeux étaient si las, sa face si blême qu'un des garçons, après l'avoir observé à travers la vitre, dit à Maigret :

— Encore un qui va piquer une crise d'épilepsie... Ils ont la manie de choisir la terrasse des cafés... Je vais prévenir le chasseur...

— Non...

L'homme au yogourt pouvait entendre. Pourtant Maigret baissa à peine la voix pour articuler :

— Allez téléphoner pour moi à la Police judiciaire... Vous direz d'envoyer deux hommes ici... De préférence Lucas et Janvier... Vous retiendrez ?...

— C'est pour ce vagabond ?...

— Peu importe...

C'était le calme plat, après l'heure bruyante de l'apéritif.

L'homme roux n'avait pas bougé, pas tressailli. La femme en noir tourna la page de son journal.

Le second garçon, maintenant, regardait Maigret avec curiosité. Et des minutes passèrent, coulèrent pour ainsi dire goutte à goutte, seconde par seconde.

Le garçon faisait sa caisse, dans un froissement de billets de banque et dans un tintement de monnaie. Celui qui avait téléphoné revint.

— On m'a répondu que ce serait fait...

— Merci...

Le commissaire écrasait le frêle tabouret de sa masse, fumait pipe sur pipe, en vidant machinalement son verre de whisky, et il oubliait qu'il n'avait pas déjeuné.

— Un café crème...

La voix partait du coin où était installé l'homme au yogourt. Le garçon haussa les épaules en regardant Maigret, cria vers le guichet du fond :

— Un crème !... Un !...

Et tout bas, à l'adresse du commissaire :

— Le voilà servi jusqu'à sept heures du soir... C'est comme l'autre, là-bas...

Son menton désignait la Russe.

Vingt minutes passèrent. Heurtin, las de déambuler, s'était figé au bord du trottoir, et un homme qui montait en voiture le prit pour un mendiant, lui tendit une pièce de monnaie qu'il n'osa pas refuser.

Lui restait-il encore une partie de ses vingt et quelques francs ? Avait-il mangé depuis la veille ? Avait-il dormi ?...

Le bar l'attirait. Et il s'approcha à nouveau, peureusement, en guettant les garçons et les chasseurs qui l'avaient déjà refoulé de la terrasse.

Cette fois, c'était l'heure calme et il put atteindre les vitres où l'on vit son visage se coller, son nez s'épater drôlement tandis que ses petits yeux fouillaient l'intérieur.

L'homme roux portait sa tasse de café crème à ses lèvres. Il ne se tourna pas vers le dehors.

Mais pourquoi le même sourire que tout à l'heure faisait-il pétiller ses yeux ?

Un chasseur qui n'avait pas seize ans interpellait le loqueteux, qui s'éloigna une fois de plus en traînant la patte. Le brigadier Lucas descendait d'un taxi, entrait, l'air étonné, regardait autour de lui la salle presque vide avec plus d'étonnement encore.

— C'est vous qui avez...

— Qu'est-ce que vous buvez ?

Et plus bas :

— Regardez dehors...

Lucas mit quelques instants à repérer la silhouette. Son visage s'éclaira.

— Par exemple !... Vous êtes parvenu à...

— Rien du tout !... Barman... Une fine...

La Russe appelait avec un fort accent :

— Garçon ! Vous me donnerez *l'Illustration*... Et aussi le bottin des professions.

— Buvez votre verre, mon vieux Lucas... Vous allez sortir et le tenir à l'œil, n'est-ce pas ?...

— Vous ne pensez pas qu'il serait préférable...

Et la main du brigadier, dans sa poche, maniait visiblement des menottes.

— Pas encore,... Allez...

La tension nerveuse de Maigret, en dépit de son calme apparent, était telle qu'il faillit broyer son verre dans sa grosse main, tout en buvant.

L'homme roux ne semblait pas disposé à partir. Il ne lisait pas, n'écrivait pas, ne regardait rien en particulier. Et dehors, Joseph Heurtin attendait toujours !

A quatre heures de l'après-midi, la situation était exactement la même, à cette différence près que l'évadé de la Santé était allé s'asseoir sur un banc, d'où il ne quittait pas des yeux la porte du bar.

Maigret avait mangé un sandwich, sans appétit. La Russe en noir sortit, après avoir rectifié longuement son maquillage.

Si bien qu'il n'y avait plus que l'homme au yogourt dans le bar. Heurtin avait regardé partir la jeune femme sans broncher. On allumait les lampes, bien que les candélabres des rues ne fussent pas encore éclairés.

Un commis renouvelait le stock de bouteilles. Un autre balayait hâtivement.

Le bruit d'une cuiller sur une soucoupe, surtout partant de l'angle où était installé l'homme roux, surprit autant le barman que Maigret.

Sans se déranger, sans se donner la peine de cacher son mépris pour un aussi piètre client, le garçon lança :

— Un yogourt et un café crème... Trois et un cinquante, cela fait quatre cinquante...

— Pardon... Donnez-moi des sandwiches de caviar...

Et la voix était calme. Dans le miroir, le commissaire voyait rire les yeux mi-clos du consommateur.

Le barman alla soulever le guichet.

— Un sandwich de caviar, un !...

— Trois ! rectifia l'étranger.

— Trois caviars !... Trois !...

Le barman regardait son client d'un air méfiant. Il questionna, ironique :

— Avec de la vodka ?...

— De la vodka, oui...

Maigret faisait un effort pour comprendre. L'homme avait changé. Il avait perdu son immobilité extraordinaire.

— Et des cigarettes ! lança-t-il.

— Maryland ?

— Abdullah...

Il en fuma une, tandis qu'on préparait ses sandwiches, et il s'amusa à crayonner sur la boîte. Puis il mangea, si vite que le garçon avait à peine repris sa place quand il se leva.

— Trente francs de sandwiches... Six de vodka... Vingt-deux francs d'Abdullah et les consommations de tout à l'heure...

— Je viendrai vous payer demain...

Maigret avait froncé les sourcils. Il pouvait toujours apercevoir Heurtin sur son banc.

— Un instant !... Vous allez dire ça au gérant.

L'homme roux s'inclina et attendit, après être allé se rasseoir. Le gérant arriva, en smoking.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ce monsieur, qui veut venir payer demain. Trois sandwiches de caviar, des Abdullah et le reste...

Le consommateur ne manifestait aucune gêne. Il s'inclinait à nouveau, plus ironique que jamais, pour confirmer les dires du garçon.

— Vous n'avez pas d'argent sur vous ?

— Pas un centime...

— Vous habitez le quartier ?... Je vais vous faire accompagner par un chasseur...

— Je n'ai pas d'argent chez moi...

— Et vous mangez du caviar ?...

Le gérant frappa dans ses mains. Un gamin en uniforme accourut.

— Va me chercher un sergent de ville...

Cela se passait sans bruit, sans scandale.

— Vous êtes sûr que vous n'avez pas d'argent ?

— Puisque je vous le dis...

Le chasseur, qui avait attendu la réponse, partit en courant. Maigret ne broncha pas. Quant au gérant, il restait là, à regarder paisiblement le va-et-vient du boulevard Montparnasse.

Le barman, qui essuyait ses bouteilles, lançait de temps à autre un regard complice à Maigret.

Trois minutes ne s'étaient pas écoulées que le chasseur ramenait deux agents cyclistes, qui laissèrent leurs machines dehors.

L'un d'eux reconnut le commissaire, voulut marcher vers lui, mais Maigret le fixa d'une façon significative. Au surplus, le gérant expliquait simplement, sans émoi inutile.

— Ce monsieur a commandé du caviar, des cigarettes de luxe, etc. Il refuse de payer...

— Je n'ai pas d'argent ! répéta l'homme roux.

Sur un signe de Maigret, l'agent se contenta de murmurer :

— Bien ! Vous vous expliquerez au commissariat... Suivez-nous...

— Un petit verre, messieurs ? offrit le gérant.

— Merci...

Des tramways, des autos, des gens en foule circulaient sur le boulevard où le crépuscule mettait un brouillard épais. Le prisonnier, avant de sortir, alluma une nouvelle cigarette, adressa un salut amical au barman.

Et tandis qu'il passait devant Maigret, son regard pesa sur lui, l'espace de quelques secondes.

— Allons ! Plus vite que ça !... Et pas de scandale, hein !...

Ils sortirent tous trois. Le gérant s'approcha du comptoir.

— Ce n'est pas le Tchèque qu'il a fallu sortir l'autre jour ?

— C'est lui ! affirma le barman. Il est ici de huit heures du matin à huit heures du soir... Et c'est tout juste s'il consomme deux cafés crème sur toute la journée...

Maigret avait marché jusqu'à la porte. Il put voir ainsi Joseph Heurtin se lever de son banc, rester debout, immobile, tourné vers les deux agents qui emmenaient l'amateur de caviar.

Mais il ne faisait déjà plus assez clair pour distinguer ses traits.

Les trois hommes n'avaient pas parcouru cent mètres, que le vagabond s'en allait de son côté, suivi à distance par le brigadier Lucas.

— Police judiciaire ! dit alors le commissaire en revenant vers le bar. Qui est-ce ?

— Je crois qu'il s'appelle Radek... Il se fait adresser sa correspondance ici... Vous avez vu les lettres que l'on met dans la vitrine... Un Tchèque...

— Que fait-il ?

— Rien !... Il passe ses journées au bar... Il rêve... Il écrit...

— Vous connaissez son domicile ?

— Non.

— Il a des amis ?...

— Je crois bien que je ne l'ai jamais vu adresser la parole à quelqu'un.

Maigret paya, sortit, sauta dans un taxi et lança :

— Au commissariat du quartier...

Quand il y arriva, Radek était assis sur un banc et attendait que le commissaire fût libre.

Il y avait quatre ou cinq étrangers qui venaient là pour des certificats de domicile.

Maigret entra directement dans le bureau du commissaire, à qui une jeune femme se plaignait d'un vol de bijoux en mélangeant trois ou quatre langues de l'Europe centrale.

— Vous opérez par ici ? s'étonna le fonctionnaire.

— Finissez-en toujours avec Madame...

— Je ne comprends rien à ce qu'elle raconte... Il y a une demi-heure qu'elle recommence la même explication...

Maigret ne sourit même pas, tandis que l'étrangère se fâchait, reprenait point par point son récit en montrant ses doigts sans bagues.

Enfin, quand elle fut sortie, il articula :

— Vous allez recevoir un nommé Radek ou quelque chose dans ce genre... Je serai là... Arrangez-vous pour lui faire passer une nuit au poste et pour le relâcher...

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il a mangé du caviar sans payer.

— Au Dôme ?

— A la Coupole...

Un timbre résonna.

— Introduisez Radek...

Celui-ci entra dans le bureau sans le moindre embarras, les mains dans les poches, se campa en face des deux hommes et,

les regardant dans les yeux, attendit, tandis qu'un sourire ravi flottait sur ses lèvres.

— Vous êtes prévenu de grivèlerie...

Il approuva, voulut allumer une cigarette, que le commissaire de police, furibond, lui arracha des mains.

— Qu'est-ce que vous avez à dire ?

— Rien du tout...

— Vous avez un domicile, des moyens d'existence ?...

L'homme sortit de sa poche un passeport crasseux qu'il posa sur le bureau.

— Vous savez que vous risquez quinze jours de prison ?

— Avec sursis ! rectifia Radek sans se troubler. Vous pouvez vous assurer que je n'ai jamais subi de condamnation.

— Je lis que vous êtes étudiant en médecine... C'est exact ?...

— Le professeur Grollet, que vous devez connaître de nom, vous dira sans doute que j'étais son meilleur élève...

Et, se tournant vers Maigret, avec une pointe de raillerie dans la voix :

— Je suppose que Monsieur est aussi de la police ?...

VI

L'auberge de Nandy

Mme Maigret soupira, mais ne dit rien, quand, dès sept heures du matin, son mari la quitta après avoir avalé son café sans même s'apercevoir qu'il était brûlant.

Il était rentré à une heure du matin, taciturne. Il repartait avec un air têteu.

Lorsque le commissaire traversa les couloirs de la Préfecture, il perçut nettement, chez ses collègues qu'il rencontrait, chez les inspecteurs et même chez les garçons de bureau une curiosité mêlée à une certaine admiration, peut-être à un rien de commisération.

Mais il serra les mains comme il avait embrassé sa femme au front, se mit, à peine entré dans son bureau, à tisonner le poêle et étendit sur deux chaises son manteau alourdi par la pluie.

— Le commissariat du quartier Montparnasse ! appela-t-il ensuite au téléphone, sans hâte, tout en fumant sa pipe à petites bouffées.

Et machinalement il rangeait les papiers amassés sur son bureau.

— Allô !... Qui est à l'appareil ?... Le brigadier de garde ?... Ici, le commissaire Maigret, de la PJ... Vous avez relâché Radek ?... Vous dites ?... Il y a une heure ?... Vous vous êtes assuré que l'inspecteur Janvier était prêt à le suivre ?... Allô, oui !... Il n'a pas dormi ?... Il a fumé toutes ses cigarettes ?... Merci... Non ! Ce n'est pas la peine... Si j'ai besoin de renseignements complémentaires, je passerai là-bas...

Il tira de sa poche le passeport du Tchèque, qu'il avait conservé : un petit carnet grisâtre, aux armes de Tchécoslovaquie, dont presque toutes les pages étaient couvertes de cachets et de visas.

Jean Radek, âgé de vingt-cinq ans, né à Brno de père inconnu, avait, d'après ces visas, séjourné à Berlin, à Mayence, à Bonn, à Turin et à Hambourg.

Ses papiers le donnaient comme étudiant en médecine. Quant à sa mère, Elisabeth Radek, morte deux ans auparavant, elle remplissait les fonctions de domestique.

— Quels sont tes moyens d'existence ? avait questionné Maigret, la veille au soir, dans le bureau du commissaire de police de Montparnasse.

Et le prisonnier de répliquer avec son sourire crispant :

— Dois-je vous tutoyer aussi ?

— Répondez !

— Tant que ma mère vivait, elle m'envoyait de quoi poursuivre mes études...

— Sur ses gages de domestique ?

— Oui ! Je suis fils unique. Elle aurait vendu ses deux mains pour moi. Cela vous étonne ?...

— Il y a deux ans qu'elle est morte... Depuis ?...

— Des parents éloignés m'adressent de temps en temps de petites sommes... Il y a à Paris des compatriotes qui m'aident à l'occasion... Il m'arrive de faire des travaux de traduction...

— Et de collaborer au *Sifflet* ?

— Je ne comprends pas !

Il disait cela avec une ironie telle qu'on pouvait traduire : « Allez toujours ! Vous ne m'avez pas encore... »

Maigret avait préféré partir. Aux alentours de la Coupole, il n'y avait plus trace de Joseph Heurtin, ni du brigadier Lucas. Ils s'étaient à nouveau enfouis dans Paris, l'un derrière l'autre.

— Hôtel George-V !... commanda le commissaire à un chauffeur.

Il y entra au moment précis où William Crosby, en smoking changeait, au bureau de l'hôtel, une bank-note de cent dollars.

— C'est pour moi ? questionna-t-il en apercevant le commissaire.

— Non pas !... A moins que vous ne connaissiez un certain Radek...

Des gens circulaient dans le hall Louis XVI. L'employé comptait des billets de cent francs épinglés par liasses de dix.

— Radek ?...

Le regard de Maigret était planté dans les yeux de l'Américain, qui ne se troubla pas.

— Non... Mais vous pouvez demander à Mme Crosby... Elle va descendre... Nous dînons en ville avec des amis... Un gala de bienfaisance, au Ritz...

Mme Crosby, en effet, sortait de l'ascenseur, frileusement serrée dans une cape d'hermine, regardait le policier avec un certain étonnement.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ne vous inquiétez pas... Je cherche un nommé Radek...

— Radek... Il habite ici ?...

Crosby poussa les billets dans sa poche, tendit la main à Maigret.

— Vous m'excusez... Nous sommes déjà en retard...

La voiture qui attendait dehors glissa sur l'asphalte.

La sonnerie du téléphone retentit.

— Allô ! Le juge Coméliau demande le commissaire Maigret à l'appareil...

— Répondez que je ne suis pas arrivé... Compris ?...

A pareille heure, le magistrat devait téléphoner de chez lui. Sans doute était-il occupé à prendre son petit déjeuner, en robe de chambre, et feuilletait-il fiévreusement les journaux, les lèvres agitées comme à son habitude par un frémissement nerveux.

— Allô, Jean ! Personne d'autre ne m'a demandé ?... Qu'a dit le juge ?...

— Que vous l'appeliez dès que vous arriveriez... Chez lui à neuf heures... Au Parquet ensuite... Allô !... Attendez !... On téléphone justement... Allô ! Allô !... Le commissaire Maigret ?... Je vous le passe, monsieur Janvier...

L'instant d'après, Maigret avait la communication.

— C'est vous, commissaire ?...

— Disparu, hein ?

— Disparu, oui ! Je n'y comprends rien ! J'étais à moins de vingt mètres derrière lui...

— Alors... Vite !

— Je me demande encore comment ça a pu se produire... Surtout que je suis certain qu'il n'avait pas remarqué ma présence...

— Va toujours...

— Il s'est d'abord promené dans le quartier... Puis il est entré à la gare Montparnasse... C'était l'heure de l'arrivée des trains de banlieue et je me suis rapproché, par crainte de le perdre dans la foule...

— Il s'est perdu quand même ?

— Pas dans la foule... Il est monté dans un train qui arrivait, sans avoir pris de billet... Le temps de demander à un employé où ce train allait, sans quitter le wagon des yeux, et il n'était plus dans le compartiment... Il a dû ressortir à contrevoie...

— Parbleu !...

— Qu'est-ce que je dois faire ?...

— Va donc m'attendre au bar de la Coupole... Ne t'étonne de rien... Et surtout ne t'énerve pas...

— Je vous jure, commissaire...

A l'autre bout du fil, l'inspecteur Janvier, qui n'avait que vingt-cinq ans, faisait entendre une voix de gosse qui va éclater en sanglots.

— Allons ! à tout à l'heure...

Maigret raccrocha, décrocha...

— L'Hôtel George-V... Allô !... Oui... M. William Crosby est rentré ?... Non ! Ne le dérangez pas... A quelle heure, s'il vous plaît ? A trois heures ?... Avec Mrs Crosby ?... Je vous remercie... Allô !... Vous dites ? Il a donné ordre de ne pas le réveiller avant onze heures ?... Merci... Non ! Pas de commission... Je le verrai moi-même...

Le commissaire prit le temps de bourrer sa pipe, et même d'aller s'assurer qu'il y avait assez de charbon sur son feu.

A quelqu'un qui ne l'eût pas connu intimement, il eût donné à cet instant l'impression d'un homme sûr de lui, marchant sans hésiter vers un but inévitable.

Il bombait le torse, lançait la fumée de sa pipe vers le plafond. Comme le garçon de bureau lui apportait les journaux, il plaisanta gaiement.

Mais soudain, dès qu'il fut seul, il saisit le cornet de l'appareil téléphonique.

— Allô !... Lucas ne m'a pas demandé ?...

— Encore rien, commissaire...

Et les dents de Maigret se serrèrent sur le tuyau de sa pipe. Il était neuf heures du matin. Depuis la veille à cinq heures de l'après-midi, Joseph Heurtin avait disparu du boulevard Raspail, suivi par le brigadier Lucas.

Etait-il vraisemblable que ce dernier n'eût pas trouvé le moyen de téléphoner, ou de remettre un billet à un quelconque sergent de ville ?

Maigret trahit son arrière-pensée en demandant à l'appareil l'appartement de l'inspecteur Dufour, qui répondit lui-même.

— Cela va mieux ?...

— Je marche déjà dans l'appartement... Demain, j'espère passer au bureau... Mais vous verrez la cicatrice que cela fera !... Le docteur a enlevé le pansement, hier soir, et j'ai pu jeter un coup d'œil... A se demander comment je n'ai pas eu la tête fendue... Vous avez retrouvé l'homme, au moins ?

— T'inquiète pas... Allô !... Je raccroche, parce que j'entends qu'on sonne au standard et que j'attends une communication...

Il faisait une chaleur étouffante dans le bureau, dont le poêle était chauffé à blanc. Maigret ne s'était pas trompé. Au moment où il raccrochait, la sonnerie retentissait.

Et c'était la voix de Lucas.

— Allô !... C'est vous, patron ?... Ne coupez pas, mademoiselle... Police !... Allô ! Allô !...

— Je t'écoute... Où es-tu ?...

— A Morsang...

— Hein ?...

— Un petit village, à trente-cinq kilomètres de Paris, au bord de la Seine...

— Et... l'autre ?...

— En sûreté... Chez lui !...

— Morsang est près de Nandy ?...

— A quatre kilomètres... Je suis venu téléphoner ici pour ne pas donner l'éveil... Quelle nuit, patron !...

— Raconte...

— J'ai d'abord cru qu'on allait errer sans fin dans Paris... Il n'avait pas l'air de savoir où aller... A huit heures, nous étions arrêtés tous les deux devant une soupe populaire de la rue Réaumur et il a attendu sa pâtée pendant près de deux heures...

— Donc, plus d'argent...

— Ensuite il s'est remis à marcher... C'est inouï ce que la Seine peut avoir d'attrait pour lui... Il la suivait tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre... Allô !... Ne coupez pas !... Vous êtes toujours là ?...

— Continue...

Il a fini par se diriger vers Charenton, en suivant la berge... Je m'attendais à le voir se coucher sous un pont... Vrai ! il ne tenait plus debout... Eh bien ! non ! Après Charenton, cela a été Alfortville, où il a pris carrément la route de Villeneuve-Saint-Georges... Il faisait nuit. La route était détrempée... Il passait des voitures toutes les trente secondes... Si c'était à recommencer...

— Tu recommencerais !... Va toujours...

— C'est tout !... Trente-cinq kilomètres de la sorte... Vous vous rendez compte ?... Il s'est mis à pleuvoir tant et plus... Il ne s'apercevait de rien... A Corbeil, j'ai failli arrêter un taxi pour le suivre plus facilement... A six heures du matin, nous marchions toujours, l'un derrière l'autre, dans les bois qui vont de Morsang à Nandy...

— Il est rentré chez lui par la porte ?

— Vous connaissez l'auberge ?... Rien de luxueux... Un machin pour les rouliers, à la fois auberge, marchand de journaux, bistrot et bureau de tabac... Je crois même qu'on vend de la mercerie... Mais il a fait le tour par une venelle large d'un mètre, où il a sauté un mur... Je me suis rendu compte qu'il entrait dans un petit bâtiment où l'on doit coucher les bêtes...

— C'est tout ?

— A peu près... Une demi-heure plus tard, le père Heurtin est venu tirer les volets et ouvrir sa boutique... Il avait l'air calme... Je suis allé prendre un verre et il ne s'est pas montré ému le moins du monde... J'ai eu la chance, sur la route, de rencontrer un gendarme à vélo... Je lui ai demandé de crever son pneu et

d'aller s'installer à l'auberge sous ce prétexte jusqu'à mon retour...

— Ça va !

— Vous trouvez ?... On voit bien que vous n'êtes pas crotté jusqu'aux reins... Mes chaussures sont aussi molles que des compresses... Ma chemise doit être trempée... Qu'est-ce que je dois faire ?...

— Tu n'as pas de valise, naturellement...

— Si j'avais dû encore transporter une valise !...

— Retourne là-bas... Raconte n'importe quoi, que tu attends un ami qui t'a donné rendez-vous...

— Vous allez venir ?

— Je n'en sais rien... Mais, si Heurtin nous échappe une fois encore, il y a de fortes chances pour que je saute...

Maigret raccrocha, regarda autour de lui d'un air désœuvré. Par la porte entrouverte, il appela le garçon de bureau.

— Ecoute, Jean ! Dès que je serai parti, tu téléphoneras au juge Coméliau pour lui dire... heu !... pour lui dire que tout va bien et que je le tiendrai au courant... Compris ?... Gentiment !... Avec beaucoup de formules de politesse...

A onze heures, il descendait de taxi en face de la Coupole. La première personne qu'il vit en poussant la porte fut l'inspecteur Janvier, qui, comme tous les débutants, croyait prendre un air dégagé en se cachant aux trois quarts derrière un journal déployé dont il ne tournait pas les pages.

Dans l'angle opposé, Jean Radek, qui agitait négligemment une cuiller dans son café crème.

Il était rasé de frais, portait une chemise propre, et peut-être même ses cheveux crépus avaient-ils été frôlés par le peigne.

Mais l'impression qui dominait, c'était une intense jubilation intérieure.

Le barman avait reconnu Maigret, s'apprêtait à lui adresser un signe d'intelligence. Janvier, derrière son journal, se livrait lui aussi à toute une mimique.

Radek rendit tout cela inutile en interpellant directement Maigret.

— Vous prenez quelque chose ?...

Il s'était levé à moitié. Il souriait à peine, mais il n'y avait pas un trait de son visage qui ne trahît une intelligence aiguë.

Maigret s'avança, large et lourd, saisit une chaise par le dossier, d'une main capable de la broyer, se laissa tomber.

— Déjà de retour ? fit-il en regardant ailleurs.

— Ces messieurs ont été très gentils. Il paraît que je ne serai pas appelé devant le juge de paix avant une quinzaine, tant les rôles sont encombrés... Mais il n'est plus l'heure du café crème... Que diriez-vous d'un verre de vodka avec des sandwiches de caviar ?... Barman !...

Celui-ci était rouge jusqu'aux oreilles. Il hésitait visiblement à servir son étrange client.

— J'espère que vous n'allez plus me faire payer d'avance, alors que je suis en compagnie !... poursuivit Radek.

Et il expliqua à Maigret :

— Ces gens-là ne comprennent rien... Imaginez-vous que, quand je suis arrivé, tout à l'heure, il ne voulait pas me servir... Il est allé chercher le gérant, sans rien dire... Le gérant m'a prié de sortir... J'ai dû poser de l'argent sur la table... Vous ne trouvez pas ça drôle ?...

Il disait tout cela avec gravité, d'un air presque rêveur.

— Remarquez que si j'étais un petit polichinelle quelconque, un gigolo comme vous avez pu en voir ici hier, on me ferait tout le crédit imaginable... Mais je suis un homme de valeur !... Alors, n'est-ce pas ?... Il faudra, commissaire, que nous parlions de cela un de ces jours, tous les deux... Vous ne comprendrez peut-être pas tout... Mais, quand même, vous vous classez déjà parmi les êtres intelligents...

Le barman posait sur la table les sandwiches de caviar, déclarait, non sans jeter un coup d'œil à Maigret :

— Soixante francs...

Radek sourit. Dans son coin, l'inspecteur Janvier était toujours embusqué derrière un journal.

— Un paquet d'Abdullah... commanda le Tchèque à cheveux roux.

Et tandis qu'on le lui apportait, il tirait ostensiblement d'une poche extérieure de son veston un billet de mille francs chiffonné, le lançait sur la table.

— Qu'est-ce que nous disions, commissaire ?... Vous permettez ?... Je me souviens soudain que je dois téléphoner à mon tailleur...

Le téléphone se trouvait au fond de la brasserie, qui avait plusieurs issues.

Maigret ne bougea pas. Seul Janvier, automatiquement, suivit l'homme à distance.

Et ils revinrent l'un derrière l'autre, comme ils étaient partis. Les yeux de l'inspecteur confirmaient que le Tchèque avait bien téléphoné à son tailleur.

VII

Le petit bonhomme

— Voulez-vous un avis précieux, commissaire ?

Radek avait baissé la voix, en se penchant vers son compagnon.

— Remarquez que je sais d'avance ce que vous allez penser ! Mais cela m'est tellement égal, voyez-vous !... Voici mon avis quand même, mon conseil, si vous préférez... Laissez ça tranquille !... Vous êtes en train de battre un beurre épouvantable...

Maigret était immobile, le regard braqué droit devant lui.

— Et vous continuerez à vous fourvoyer, parce que vous n'y comprenez rien...

Le Tchèque s'animait peu à peu, mais d'une façon sourde, très caractéristique. Maigret remarqua ses mains, qui étaient longues, d'une blancheur étonnante, piquetées de taches de son. Elles semblaient s'étirer, participer à leur façon à la conversation.

— Remarquez que ce n'est pas votre valeur professionnelle que je mets en doute ! Si vous n'y comprenez rien, mais là, rien de rien, c'est que, dès le début, vous avez marché sur des données faussées. Dès lors, tout est faux, n'est-ce pas ?... Et tout ce que vous découvrirez sera faux jusqu'au bout...

Par contre, les quelques points qui eussent pu vous servir de base vous ont échappé...

Un exemple ! Avouez que vous n'avez pas remarqué le rôle que joue la Seine dans cette histoire ! La villa de Saint-Cloud est au bord de la Seine ! La rue Monsieur-le-Prince est à cinq cents mètres de la Seine ! La Citanguette, où, d'après les journaux, le condamné s'est réfugié après son évasion, est au bord de la Seine ! Ses parents habitent Nandy, au bord de la Seine...

Les yeux du Tchèque riaient, tandis que le reste du visage restait grave.

— Vous voilà bien embarrassé, pas vrai ? J'ai l'air de me jeter dans le filet. Vous ne me demandez rien et je viens vous parler d'une affaire dans laquelle vous brûlez de m'inculper... Mais comment, pourquoi ?... Je n'ai rien à voir avec Heurtin !... Rien à voir avec Crosby !... Rien à voir non plus avec Mme Henderson, ni avec sa femme de chambre... Tout ce que vous pourriez relever contre moi, c'est qu'hier ce Joseph Heurtin est venu rôder par ici et qu'il semblait me guetter...

Peut-être est-ce exact, peut-être pas... Toujours est-il que j'ai quitté l'établissement sous la protection de deux agents...

Mais qu'est-ce que ça prouve ?

Je vous dis que vous n'y comprenez rien, que vous n'y comprendrez jamais rien...

Ce que je fais dans cette histoire-là ? Rien du tout ! Ou tout !...

Supposez un homme intelligent, plus qu'intelligent, qui n'a rien à faire, qui passe ses journées à penser et qui a l'occasion d'étudier un problème qui touche à sa spécialité. Car la criminologie et la médecine se touchent...

L'immobilité de Maigret, qui ne paraissait même pas écouter, l'énerva. Il haussa le ton.

— Eh bien ! qu'est-ce que vous en dites, commissaire ? Est-ce que vous commencez à admettre que vous vous fourvoyez ? Non ? Pas encore ? Permettez-moi encore de vous dire que vous avez eu tort, ayant un coupable en main, de le relâcher... Parce que, non seulement vous ne lui trouverez peut-être pas de remplaçant, mais celui-là pourrait bien vous échapper...

J'ai parlé tout à l'heure de bases faussées... En voulez-vous une nouvelle preuve ?... Et voulez-vous que je vous donne en même temps le prétexte qui vous est nécessaire pour m'arrêter ?...

Il avala sa vodka d'un trait, se renversa en arrière sur la banquette et plongea la main dans une poche extérieure de son veston.

Quand il la retira, elle était pleine de coupures de cent francs épinglés par paquets de dix. Il y avait dix paquets.

— Des billets neufs, remarquez-le ! Autrement dit, des billets dont il est facile d'établir la provenance... Cherchez ! Amusez-vous !... A moins que vous ne préfériez aller vous coucher, ce que je vous conseille...

Il se leva. Maigret resta assis et regarda Radek des pieds à la tête, en tirant un épais nuage de sa pipe.

Des consommateurs commençaient à arriver.

— Vous m'arrêtez ?...

Le commissaire n'était pas pressé de répondre. Il prit les billets, qu'il contempla avant de les mettre dans sa poche.

Enfin il se leva à son tour, avec tant de lenteur que le Tchèque eut une crispation des traits. Il lui posa doucement deux doigts sur l'épaule.

C'était le Maigret des grands jours, le Maigret puissant, sûr de lui, placide.

— Ecoute, mon petit bonhomme !...

Cela tranchait d'une façon savoureuse avec le ton de Radek, avec sa silhouette nerveuse, son regard pointu et pétillant d'une intelligence d'un tout autre genre.

Maigret avait vingt ans de plus que son interlocuteur, cela se sentait.

— Ecoute, mon petit bonhomme...

Janvier, qui avait entendu, faisait un effort pour ne pas rire, pour contenir sa joie de retrouver enfin son chef.

Et celui-ci se contentait d'ajouter avec la même désinvolture bonasse :

— On se retrouvera un jour ou l'autre, vois-tu !...

Là-dessus il salua le barman, enfonça ses mains dans ses poches et sortit.

— J'ai l'impression que ce sont ceux-là, mais je vais m'en assurer ! dit l'employé de l'Hôtel George-V en examinant les billets que Maigret venait de lui remettre.

Quelques instants plus tard, il était en rapport téléphonique avec la banque.

— Allô ! Avez-vous noté les numéros des cent billets de cent francs que j'ai fait prendre hier matin ?...

Il les inscrivit au crayon, raccrocha, se tourna vers le commissaire.

— C'est bien cela !... Pas d'histoire ennuyeuse, au moins ?...

— Pas du tout... M. et Mme Crosby sont chez eux ?

— Ils sont sortis il y a une demi-heure...

— Vous les avez vus personnellement sortir ?

— Comme je vous vois...

— L'hôtel a plusieurs issues ?

— Deux, mais la seconde est réservée au service...

— Vous m'avez dit que M. et Mme Crosby étaient rentrés cette nuit vers trois heures... Depuis ce moment, ils n'ont pas reçu de visite ?...

On questionna le garçon d'étage, la femme de chambre, le portier.

Maigret acquit ainsi la preuve que les Crosby n'avaient pas quitté leur appartement de trois heures du matin à onze heures et que personne n'avait pénétré chez eux.

— Ils n'ont pas non plus envoyé une lettre par le chasseur ?

Rien ! D'autre part, depuis la veille à quatre heures de l'après-midi jusqu'au matin à sept heures, Jean Radek avait été enfermé au poste de police de Montparnasse, d'où il n'avait pu communiquer avec l'extérieur.

Or, à sept heures du matin, il se trouvait sur le trottoir, sans argent. Vers huit heures, il semait l'inspecteur Janvier à la gare Montparnasse.

A dix heures, on le retrouvait à la Coupole, muni d'une somme d'au moins onze mille francs, dont dix mille, à coup sûr, étaient la veille au soir dans la poche de William Crosby.

— Vous permettez que je jette un coup d'œil là-haut ?

Le gérant, embarrassé, finit par donner l'autorisation, et l'ascenseur conduisit Maigret au troisième étage.

C'était le banal appartement de palace, composé de deux chambres, de deux cabinets de toilette, d'un salon et d'un boudoir.

Les lits étaient encore défaits, les déjeuners non desservis. Le valet de chambre était occupé à brosser le smoking de l'Américain tandis que, dans l'autre pièce, une robe de soirée était jetée sur une chaise.

Des objets traînaient, des étuis à cigarettes, un sac de dame, une canne, un roman dont les pages n'étaient pas coupées.

Maigret regagna l'avenue, se fit conduire au Ritz, où un maître d'hôtel confirma que les Crosby, en compagnie de miss Edna Reichberg, avaient occupé la veille la table 18. Ils étaient arrivés vers neuf heures et n'étaient pas repartis avant deux heures et demie. Le maître d'hôtel n'avait rien remarqué d'anormal.

— Et pourtant les billets... grogna Maigret en traversant la place Vendôme.

Il s'arrêta soudain, faillit être accroché par le garde-boue d'une limousine.

— Pourquoi diable ce Radek me les a-t-il montrés ? Il y a mieux : c'est moi, maintenant, qui les détiens, et je serais bien embarrassé de donner une explication légale... Et cette histoire de la Seine...

Il arrêta une voiture, brusquement, sans se donner la peine de réfléchir.

— Combien de temps vous faut-il pour aller à Nandy ? C'est un peu plus loin que Corbeil...

— Une heure... Les routes sont grasses...

— En route ! Déposez-moi devant un bureau de tabac...

Et Maigret, bien calé dans un coin de la voiture, dont les vitres s'embuaient à l'intérieur tandis que l'extérieur était perlé de pluie, passa une heure comme il les aimait.

Il fumait sans répit, enveloppé chaudement dans l'énorme pardessus noir qui était célèbre au quai des Orfèvres.

Des paysages de banlieue défilaient, puis la campagne d'octobre avec parfois un glauque ruban de Seine aperçu entre deux pignons ou entre des arbres chauves.

« Radek n'a pu avoir qu'une raison de parler et de me montrer les billets : le désir de détourner momentanément l'enquête en me jetant un nouveau mystère dans les jambes...

Mais pourquoi ?... Pour donner à Heurtin le temps de fuir ?... Pour compromettre Crosby ?

En même temps il se compromet lui-même !... »

Et le commissaire se souvenait des paroles du Tchèque : « *Toutes les données, dès le début, ont été faussées...* »

Parbleu ! N'est-ce pas parce qu'il l'avait compris que Maigret avait obtenu ce supplément d'enquête, alors que la Cour d'assises s'était déjà prononcée ?

Mais faussées dans quelle proportion et comment ? Il existait des indices matériels qu'il était impossible de truquer !

A la rigueur, l'assassin de Mme Henderson et de sa femme de chambre pouvait avoir emprunté les chaussures de Heurtin pour laisser des traces des semelles dans la villa.

Il n'en allait pas de même des empreintes digitales. On en avait retrouvé sur des objets qui n'avaient pas quitté les lieux du crime pendant la nuit, comme les rideaux et les draps du lit !

Alors, qu'est-ce qui était faussé ? Heurtin avait bien été vu à minuit au Pavillon-Bleu ! Il était bien rentré chez lui, rue Monsieur-le-Prince, à quatre heures du matin.

« Vous n'y comprenez rien et vous comprendrez de moins en moins ! » affirmait ce Radek qui surgissait en plein cœur de l'affaire alors que pendant des mois on l'avait totalement ignoré.

La veille, à la Coupole, William Crosby n'avait pas eu un regard vers le Tchèque. Et quand Maigret avait prononcé son nom, il n'avait pas tressailli.

N'empêche que les billets de cent francs avaient passé de la poche de l'un dans la poche de l'autre !

Et Radek tenait à faire connaître ce détail à la police ! Mieux ! C'était lui, maintenant, qui semblait se pousser au premier rang, réclamer le rôle principal !

— Il a eu exactement deux heures de liberté entre le moment où il a quitté le poste de police et le moment où je l'ai retrouvé à la Coupole... Pendant ces deux heures, il s'est rasé, a changé de chemise... C'est pendant ce temps aussi qu'il est devenu possesseur des billets de banque...

Maigret, qui voulait se rassurer, y parvint en concluant :

« Au minimum, cela lui a pris une demi-heure ! Donc, il n'a pas eu le temps matériel de se rendre à Nandy... »

Le village se trouve sur le plateau qui domine la Seine. Là-haut, le vent d'ouest soufflait en rafales, ployant les arbres, tandis que des champs bruns, où errait un chasseur qui paraissait minuscule, s'étalaient jusqu'à l'horizon.

— Où dois-je vous conduire ? questionna le chauffeur en ouvrant la vitre.

— A l'entrée du village... Attendez-moi...

Il n'y avait qu'une longue rue et, au milieu, un écriteau annonçant : *Evariste Heurtin, aubergiste*.

Quand Maigret poussa la porte, une sonnette tinta, mais il n'y avait personne dans la salle ornée de chromos. Pourtant le chapeau du brigadier Lucas était là, accroché à un clou. Le commissaire appela :

— Holà ! Quelqu'un !...

Il entendit des pas au-dessus de sa tête, mais cinq minutes s'écoulèrent avant qu'on se décidât à descendre l'escalier qui s'amorçait au fond d'un couloir.

Alors Maigret vit devant lui un homme d'une soixantaine d'années, assez grand, dont le regard avait une fixité inattendue.

— Qu'est-ce que vous voulez ? questionna-t-il, du corridor.

Mais, presque aussitôt :

— Vous êtes de la police aussi ?...

La voix était neutre, les syllabes à peine articulées, et l'aubergiste ne se donna pas la peine d'ajouter quelque chose. D'un geste, il désigna l'escalier au pied duquel il était resté et dont il gravit lentement les marches.

Des bruits confus arrivaient d'en haut. L'escalier était étroit, les murs blanchis à la chaux. Quand une porte fut ouverte, Maigret aperçut avant tout le brigadier Lucas qui se tenait, tête basse, près de la fenêtre, et qui resta un moment sans le voir.

En même temps un lit, une forme penchée et une vieille femme affalée dans un vieux fauteuil Voltaire.

La chambre était grande, avec des poutres apparentes au plafond, et le papier de tenture manquait par places. Le plancher de sapin craquait sous les pas.

— Fermez la porte ! prononça avec impatience l'homme penché sur le lit.

C'était le médecin ! Sa trousse était ouverte sur la table ronde en acajou. Et Lucas, la mine défaite, s'approchait enfin de Maigret.

— Déjà ?... Comment avez-vous fait ?... Il n'y a pas une heure que j'ai téléphoné...

La poitrine nue, la peau livide, les côtes saillantes, c'était Joseph Heurtin qui était étendu sur le lit, comme un objet cassé.

La vieille femme gémissait toujours. Le père, debout au chevet du condamné, avait un regard effrayant à force d'être vide.

— Venez ! dit Lucas... Je vais vous mettre au courant...

Ils sortirent. Sur le palier, le brigadier hésita, poussa la porte d'une autre chambre qui n'était pas encore faite. Des vêtements de femme traînaient. La fenêtre donnait sur la cour, où les poules pataugeaient dans du fumier détrempé.

— Alors ?...

— Une sale matinée, je vous jure !... Tout de suite après vous avoir téléphoné, je suis revenu et j'ai fait signe au gendarme qu'il pouvait s'en aller... Ce qui s'est passé alors, j'ai dû le deviner, petit à petit...

Le père Heurtin était dans la salle avec moi. Il m'a demandé si je voulais manger quelque chose... Je sentais qu'il me regardait d'un air soupçonneux, surtout quand je lui ai dit que je coucherais peut-être à l'auberge et que j'attendais quelqu'un...

A certain moment, il y a eu des chuchotements dans la cuisine, qui est au fond du couloir, et j'ai vu le patron tendre l'oreille avec étonnement...

— Tu es là, Victorine ? a-t-il crié.

Il y a eu deux ou trois minutes de silence. Puis la vieille est arrivée, avec une drôle de mine...

La mine de quelqu'un qui est bouleversé et qui veut paraître naturel...

— Je vais au lait... a-t-elle annoncé.

— Mais il n'est pas l'heure...

Elle est partie quand même, en sabots, un fichu sur la tête, tandis que son mari gagnait la cuisine, où il n'y avait plus que sa fille...

J'ai perçu des éclats de voix, des sanglots, une seule phrase que j'ai pu comprendre :

— J'aurais dû m'en douter... Rien qu'à voir la tête de ta mère...

Et il est passé dans la cour, à grands pas... Il a ouvert une porte, sans doute celle de la remise où Joseph Heurtin s'était caché...

Il n'est revenu qu'une heure plus tard, alors que la jeune fille servait à boire à deux charretiers.

Elle avait les yeux rouges. Elle n'osait pas nous regarder. La vieille est rentrée. Il y a eu un nouveau conciliabule dans le fond de la maison.

Quand le père est reparu, il avait le regard que vous lui avez vu...

Ce n'est qu'après que j'ai compris toutes ces allées et venues... Les deux femmes ont découvert Joseph Heurtin dans la remise et elles ont décidé de ne rien dire au vieux...

Celui-ci a senti dans l'air quelque chose d'anormal... Sa femme partie, il a questionné la fille, qui n'a pas su se taire... Alors il est allé voir notre garçon et il a signifié qu'il ne le voulait plus dans la maison...

Vous l'avez aperçu... C'est un honnête homme, qui doit avoir des principes sévères... Du même coup il a deviné qui j'étais...

Je ne pense pas qu'il m'aurait livré le gamin... Peut-être même avait-il décidé de l'aider à s'en aller...

Toujours est-il que, vers dix heures, alors que je m'étais placé près de la fenêtre de la cour, j'ai aperçu la vieille qui, malgré la pluie, marchait sur ses bas et, frôlant les murs, se dirigeait vers la remise.

Quelques secondes plus tard elle poussait de grands cris... Un vilain spectacle, patron !... Je suis arrivé en même temps que le père Heurtin et je vous garantis que j'ai vu la sueur gicler de ses tempes...

Le garçon était drôlement affalé contre le mur et il fallait y regarder de près pour s'apercevoir qu'il s'était pendu à un clou.

Le vieux a eu plus de présence d'esprit que moi. C'est lui qui a coupé la corde. Il a renversé son fils dans la paille et il a commencé à lui tirer la langue, tout en criant à sa fille d'aller chercher un médecin...

Depuis lors, c'est le désordre... Vous avez vu... J'en ai encore la gorge serrée...

Personne, à Nandy, ne sait la vérité... On croit que c'est la vieille qui est malade...

A deux, nous avons porté le corps là-haut et il y a près d'une heure que le docteur le tripote...

Il paraît que Joseph Heurtin peut en réchapper... Son père n'a pas desserré les dents... La jeune fille a eu une crise et on l'a enfermée dans la cuisine pour l'empêcher de crier...

Une porte s'ouvrit. Maigret gagna le palier, vit le médecin qui se disposait à partir.

Il descendit en même temps que lui, l'arrêta dans la salle du café.

— Police judiciaire, docteur... Où en est-il ?

C'était un médecin de campagne qui ne cacha pas son peu de sympathie pour la police.

— Vous allez l'emmener ? questionna-t-il avec mauvaise humeur.

— Je ne sais pas... Son état ?...

— On l'a dépendu à temps... Mais il en a pour quelques jours à se remettre... C'est à la Santé qu'il s'est affaibli ainsi ?... A croire qu'il n'a plus de sang dans les veines...

— Je vous demanderai de ne parler de ceci à personne, n'est-ce pas ?...

— La recommandation est inutile... Il y a le secret professionnel...

Le père était descendu à son tour. Son regard guettait le commissaire. Mais il ne posa pas la moindre question. Machinalement, il enleva les deux verres vides qui se trouvaient sur le comptoir et les plongea dans l'évier.

La minute était lourde d'angoisse rentrée. Les sanglots de la jeune fille parvenaient jusqu'aux trois hommes. Enfin Maigret soupira.

— Cela vous ferait-il plaisir de le garder ici quelque temps ? articula-t-il en surveillant le vieillard.

Pas de réponse.

— Je suis obligé de laisser un de mes hommes dans la maison...

Le regard de l'aubergiste se fixa sur Lucas, puis se baissa à nouveau vers le comptoir... Une larme roulait sur sa joue.

— Il a juré à sa mère... commença-t-il.

Mais il détourna la tête. Il ne pouvait plus parler. Par contenance, il se versa un verre de rhum et il eut un haut-le-cœur en y trempant les lèvres.

Maigret se tourna vers Lucas, se contenta de murmurer :

— Reste...

Il ne sortit pas tout de suite. Il fit le tour par le couloir, trouva une porte qui ouvrait sur la cour intérieure. A travers les vitres de la cuisine, il aperçut une forme féminine collée au mur, la tête dans les bras repliés.

De l'autre côté du tas de fumier, la porte de la remise était grande ouverte et un bout de corde pendait encore à un clou de fer.

Le commissaire haussa les épaules, revint sur ses pas, ne trouva plus que Lucas dans le café.

— Où est-il ?

— Là-haut...

— Il n'a rien dit ?... Je vais t'envoyer quelqu'un pour te relayer... Il faudra me téléphoner deux fois par jour...

— C'est toi, je te dis que c'est toi qui l'as tué !... sanglotait la vieille, au premier étage... Va-t'en !... Tu l'as tué !... Mon petit... Mon tout petit !...

La sonnette tinta au bout de son support. C'était Maigret qui ouvrait la porte et qui allait rejoindre le taxi à l'entrée du village.

VIII

Un homme dans la maison

Quand Maigret descendit de taxi en face de la villa Henderson, à Saint-Cloud, il était un peu plus de trois heures de l'après-midi. En revenant de Nandy, il s'était souvenu qu'il avait oublié de remettre aux héritiers de l'Américaine la clé qui lui avait été confiée pour les besoins de l'enquête, en juillet.

Il allait là sans but précis, ou plutôt avec l'espoir que le hasard lui ferait découvrir un détail qui lui avait échappé, ou encore que l'atmosphère provoquerait une inspiration.

Le corps de bâtiment, entouré d'un jardin qui ne méritait guère le nom de parc, était vaste, sans style, flanqué d'une tourelle de mauvais goût.

Tous les volets étaient clos. Les allées étaient couvertes de feuilles mortes.

La porte de la grille céda et le commissaire fut un peu mal à l'aise dans ce décor tellement désolé qu'il évoquait plutôt un cimetière qu'une habitation.

Il gravit sans entrain le perron de quatre marches flanqué de plâtres prétentieux et surmonté d'un lampadaire, ouvrit la porte d'entrée et dut accoutumer ses yeux à la demi-obscurité qui régnait à l'intérieur.

C'était sinistre, à la fois fastueux et misérable. Le rez-de-chaussée ne servait plus depuis quatre ans, c'est-à-dire depuis la mort de M. Henderson.

Mais la plupart des meubles et des objets étaient restés en place. Quand, par exemple, Maigret pénétra dans le grand salon, le lustre de cristal se mit à tinter doucement tandis que les lames du parquet craquaient sous les pas.

Il eut la curiosité de tourner le commutateur électrique. Une dizaine de lampes, sur vingt, s'allumèrent. Et les ampoules

étaient à ce point couvertes de poussière que la lumière en était tamisée.

Dans un coin, des tapis de valeur étaient roulés. Les fauteuils avaient été poussés dans le fond de la pièce et des malles entassées, sans ordre. L'une était vide. Une autre contenait encore, parsemés de boules de naphtaline, des vêtements du mort.

Et il y avait quatre ans qu'il n'était plus là ! Il avait eu un train de maison somptueux. Dans la même pièce, on avait donné des réceptions dont parlaient les journaux.

Sur l'immense cheminée, on voyait encore une caisse de havanes entamée.

N'était-ce pas à cet endroit qu'on sentait le mieux ce que la maison avait d'écrasant ?

Mme Henderson avait près de soixante-dix ans quand elle était devenue veuve. Trop lasse, elle ne s'était pas donné la peine d'organiser une nouvelle vie.

Elle s'était contentée de se cloîtrer dans son appartement, laissant le reste à l'abandon.

Un couple qui avait sans doute été heureux, qui avait été brillant, en tout cas, mêlé à la vie de la plupart des capitales...

Il n'était resté qu'une vieille femme enfermée avec sa dame de compagnie !

Et cette vieille femme elle-même, une nuit...

Maigret traversa deux autres salons, une salle à manger d'apparat, se retrouva au pied du grand escalier dont les marches, jusqu'au premier étage, étaient de marbre.

Les moindres bruits résonnaient dans le vide absolu de la maison.

Les Crosby n'avaient touché à rien. Peut-être même, depuis l'enterrement de leur tante, n'étaient-ils jamais revenus.

C'était l'abandon complet, au point que le commissaire retrouva sur le tapis de l'escalier une bougie dont il s'était servi lors de son enquête.

Lorsqu'il arriva sur le premier palier, il s'arrêta soudain, en proie à un malaise qu'il mit quelques instants à analyser. Et alors il tendit l'oreille, retint son souffle.

Avait-il entendu quelque chose ? Il n'en était pas sûr. Mais il avait eu, pour une raison ou pour une autre, la sensation très nette qu'il n'était pas seul dans la maison.

Il lui semblait percevoir comme un frémissement de vie. Il haussa d'abord les épaules. Mais, comme il poussait la porte qui se trouvait devant lui, ses sourcils se froncèrent, en même temps qu'il respirait avidement.

Une odeur de tabac avait frappé ses narines. Et non pas l'odeur du tabac refroidi. On avait fumé dans l'appartement quelques instants plus tôt. Peut-être fumait-on encore ?

Il fit quelques pas rapidement, se trouva dans le boudoir de la morte. La porte de la chambre à coucher était entrouverte mais, quand il la franchit, Maigret ne vit rien. Par contre, l'odeur se précisa. Par terre, au surplus, il y avait de la fine cendre de cigarette.

— Qui est là ?

Il eût voulu être moins ému, mais c'est en vain qu'il essayait de réagir.

Tout ne concourait-il pas à le bouleverser ? C'est à peine si, dans la chambre, on avait fait disparaître les traces du carnage. Une robe de Mme Henderson se trouvait encore sur la bergère. Les persiennes ne laissaient filtrer que des raies régulières de lumière.

Et, dans cette pénombre fantastique, quelqu'un bougeait.

Car il y eut du bruit dans la salle de bains, un bruit métallique. Maigret se précipita en avant, ne vit personne, perçut distinctement, cette fois, des pas de l'autre côté d'une porte qui s'ouvrait sur un cabinet de débarras.

Sa main tâta machinalement sa poche revolver. Il fonça sur la porte, traversa en courant le cabinet et aperçut un escalier de service.

Ici, il faisait plus clair, parce que les fenêtres qui donnaient sur la Seine étaient sans persiennes.

Quelqu'un montait l'escalier, en essayant d'étouffer le bruit de ses pas. Le commissaire répéta :

— Qui est là ?...

Sa fièvre croissait. Est-ce qu'au moment où il l'espérait le moins il n'allait pas enfin tout comprendre ?

Il se mit à courir. Une porte claqua violemment, à l'étage supérieur. L'inconnu fuyait, traversait une chambre, ouvrait et refermait une autre porte.

Et Maigret gagna du terrain. Comme au rez-de-chaussée, les pièces, qui avaient servi de chambres d'amis, étaient à l'abandon, encombrées de meubles et d'objets de toutes sortes.

Un vase s'écroula avec fracas. Le commissaire ne craignait qu'une chose : se heurter à une porte que le fuyard aurait eu le temps de fermer au verrou.

— Au nom de la loi... cria-t-il à tout hasard.

Mais l'autre courait toujours. La moitié de l'étage fut traversée. A certain moment, la main de Maigret toucha la poignée d'une porte alors que la main de l'inconnu essayait de tourner la clé de l'autre côté.

— Ouvrez, ou...

La clé tourna. Le verrou fut mis et, sans même prendre le temps de réfléchir, le commissaire recula de quelques pas, fonça sur le panneau qu'il heurta de son épaule.

La porte fut ébranlée mais ne céda pas. Dans la chambre voisine, une fenêtre s'ouvrait.

— Au nom de la loi...

Il ne pensait pas que sa présence à cet endroit, dans cette maison qui appartenait maintenant à William Crosby, était illégale, car il n'était pas porteur d'un mandat régulier.

Deux fois, trois fois, il se jeta sur la porte dont un des panneaux commença à craquer.

Comme il prenait un dernier élan, un coup de feu éclata, suivi d'un silence si absolu que Maigret resta là en suspens, la bouche entrouverte.

— Qui est là ?... Ouvrez !...

Rien ! Pas même un râle ! Pas non plus ce bruit caractéristique d'un revolver que l'on arme à nouveau.

Alors, pris de rage, le commissaire se meurtrit l'épaule et tout le flanc droit contre cette porte qui céda brusquement, si brusquement qu'il fut précipité dans la chambre, où il faillit s'étaler.

De l'air froid, humide, pénétrait par la fenêtre ouverte, d'où on apercevait les vitres illuminées d'un restaurant et la masse jaune d'un tramway.

Par terre, un homme était assis, adossé au mur, légèrement penché vers la gauche.

La tache grise de ses vêtements, la silhouette, suffirent à Maigret pour reconnaître William Crosby, mais il eût été bien difficile d'identifier le visage.

L'Américain, en effet, s'était tiré une balle de revolver dans la bouche, à bout portant, et il avait la moitié de la tête emportée.

Dans toutes les pièces qu'il traversa à nouveau, lentement, le visage maussade, Maigret tourna les commutateurs électriques. Certaines lampes n'avaient plus d'ampoules. Mais la plupart, contre toute attente, marchaient encore.

Si bien que la maison s'illuminait du haut en bas, avec quelques trous d'ombre.

Dans la chambre de Mme Henderson, le commissaire avisa, sur la table de nuit, un appareil téléphonique. Il décrocha, à tout hasard, mais un déclic lui annonça que la ligne n'avait pas été coupée.

Jamais il n'avait eu à ce point l'impression d'être dans une maison de mort.

N'était-il pas assis au bord du lit où la vieille Américaine avait été assassinée ? En face de lui, il voyait la porte en travers de laquelle le corps de la femme de chambre avait été retrouvé.

Et là-haut, dans une chambre délabrée, il y avait un nouveau cadavre, près d'une fenêtre qui laissait pénétrer l'air pluvieux du soir.

— Allô !... La Préfecture, s'il vous plaît.

Il parlait bas, malgré lui.

— Allô !... Donnez-moi le directeur de la PJ... Ici, Maigret... Allô ! C'est vous, chef ?... William Crosby vient de se suicider, dans la villa de Saint-Cloud... Allô, oui !... Je suis sur les lieux... Voulez-vous faire le nécessaire ?... J'étais là !... A moins de quatre mètres de lui... Une porte fermée nous séparait... Je sais... Non ! Je n'explique rien... Plus tard, peut-être...

Quand il eut raccroché, il resta plusieurs minutes immobile, à regarder droit devant lui.

Puis, sans s'en rendre compte, il bourra lentement une pipe qu'il oublia d'allumer.

La villa lui faisait l'effet d'une grande boîte vide et froide dans laquelle il n'était qu'un être infime.

— Les données faussées... lui arriva-t-il d'articuler à mi-voix.

Il faillit remonter là-haut. Mais à quoi bon ? L'Américain était bien mort... Sa main droite étreignait encore le revolver automatique avec lequel il s'était tué.

Maigret ricana à l'idée que le juge Coméliau, à l'instant même, devait être mis au courant des événements. Sans doute était-ce lui qui allait accourir, avec des agents et les spécialistes de l'Identité judiciaire.

Au mur, il y avait un grand portrait à l'huile de M. Henderson, solennel, en habit, avec le grand cordon de la Légion d'honneur et des décorations étrangères.

Le commissaire se mit à marcher, pénétra dans la chambre voisine, qui était celle d'Elise Chatrier. Il ouvrit une armoire, aperçut des robes noires, en soie et en drap, soigneusement pendues.

Il guettait les bruits du dehors. Il eut un soupir de soulagement quand il entendit deux voitures stopper presque en même temps devant la grille. Puis il y eut des voix dans le parc. M. Coméliau disait, avec sa nervosité habituelle, qui rendait sa voix trop pointue :

— C'est invraisemblable... inadmissible...

Maigret se dirigea vers le palier, comme un hôte qui accueille des invités, prononça dès que la porte du bas fut ouverte :

— Par ici...

Il devait se souvenir ensuite de l'attitude du juge, qui surgit brusquement devant lui, le regarda dans les yeux d'un air féroce, les lèvres tremblantes d'indignation, et articula enfin :

— J'attends vos explications, commissaire...

Maigret se contenta de le conduire à travers les dégagements de service et les chambres du second étage.

— Voilà...

— C'est vous qui l'avez convoqué ici ?

— Je ne savais même pas qu'il s'y trouvait... Je suis venu à tout hasard, pour m'assurer qu'aucun indice n'avait été négligé...

— Où était-il ?

— Sans doute dans la chambre de sa tante... Il s'est mis à fuir... Je l'ai poursuivi... Arrivé à cette place, et comme j'ébranlais la porte, il s'est suicidé...

A analyser le regard du juge, on eût pu croire qu'il soupçonnait Maigret d'avoir inventé cette histoire. Mais, en réalité, ce n'était qu'un effet de l'horreur du magistrat pour les complications.

Le médecin examinait le cadavre. On braquait sur les lieux les appareils photographiques.

— Heurtin ? questionna sèchement M. Coméliau.

— ... reprendra sa place à la Santé quand il vous plaira...

— Vous l'avez retrouvé ?

Maigret haussa les épaules.

— Alors, tout de suite, n'est-ce pas !

— A vos ordres, monsieur le juge...

— C'est tout ce que vous avez à me dire ?

— Pour le moment...

— Vous croyez toujours que...

— Que Heurtin n'a pas tué ? Je n'en sais rien ! Je vous ai demandé dix jours ! Il n'y en a que quatre...

— Où allez-vous ?

— Je l'ignore...

Maigret enfonça profondément les mains dans ses poches, suivit des yeux les allées et venues des membres du Parquet, descendit soudain dans la chambre de Mme Henderson et décrocha l'appareil.

— Allô !... L'Hôtel George-V... Allô ! Voulez-vous me dire si Mme Crosby est là ?... Vous dites ?... Au salon de thé ?... Je vous remercie... Non !... Ne lui faites aucune commission...

M. Coméliau, qui l'avait suivi et qui se tenait près de la porte, le regardait sans douceur.

— Vous voyez quelles complications...

Maigret ne répondit pas, posa son chapeau sur sa tête et s'en alla, après un salut sec. Il n'avait pas gardé le taxi qui l'avait

amené et il dut marcher jusqu'au pont de Saint-Cloud pour en trouver un.

Une musique assourdie. Des couples qui dansaient mollement. Des groupes de jolies femmes, des étrangères surtout, autour des tables, dans le cadre discret du salon de thé de l'Hôtel George-V.

Maigret, qui n'avait pas abandonné sans mauvaise humeur son pardessus au vestiaire, s'approcha d'un groupe où il avait reconnu Edna Reichberg et Mme Crosby.

Elles étaient en compagnie d'un jeune homme au type Scandinave qui devait leur raconter des histoires assez drôles, car elles ne cessaient de rire.

— Madame Crosby... prononça le commissaire en s'inclinant.

Elle le regarda curieusement, puis se tourna vers ses compagnons, de l'air étonné de quelqu'un qui ne s'attend pas à être dérangé.

— Je vous écoute...

— Voulez-vous m'accorder un moment d'entretien...

— Tout de suite ?... Qu'est-ce que...

Mais il était si grave qu'elle se leva, chercha autour d'elle un endroit tranquille.

— Venez au bar... A cette heure-ci, il n'y a personne...

En effet, le bar était désert. Les deux personnages restèrent debout.

— Saviez-vous que votre mari devait aller cet après-midi à Saint-Cloud ?...

— Je ne comprends pas... Il est libre de...

— Je vous demande s'il vous avait parlé d'une visite qu'il projetait de faire à la villa...

— Non...

— Vous y êtes-vous déjà rendus tous deux depuis la mort de...

Elle secoua la tête négativement.

— Jamais ! C'est trop triste...

— Votre mari y est allé seul, aujourd'hui...

Elle commençait à s'inquiéter, regardait le commissaire dans les yeux avec impatience.

— Eh bien ?...

— Il lui est arrivé un accident...

— Avec son auto, n'est-ce pas ?... J'aurais parié...

Edna vint jeter un coup d'œil curieux, sous prétexte de chercher son sac à main oublié quelque part.

— Non, madame... Votre mari a tenté de mettre fin à ses jours...

Les yeux de la jeune femme s'emplirent d'étonnement, de doute. Un instant elle fut peut-être sur le point d'éclater de rire.

— William ?...

— Il s'est tiré une balle de revolver dans...

Deux mains fiévreuses saisirent brusquement les poignets de Maigret tandis que Mme Crosby se mettait à le questionner en anglais avec véhémence.

Puis soudain elle eut un grand frisson, lâcha le commissaire, recula d'un pas.

— Je suis obligé, madame, de vous annoncer que votre mari est mort, voilà deux heures, dans la villa de Saint-Cloud...

Elle ne s'occupa même plus de lui. Elle traversa le salon de thé à grands pas, sans un regard à Edna et à son compagnon, se précipita dans le hall, et, nu-tête, sans rien dans les mains, elle gagna la rue.

Le portier lui demanda :

— Une voiture ?

Mais elle avait déjà pénétré dans un taxi et elle criait au chauffeur :

— A Saint-Cloud... Vite !...

Maigret négligea de la suivre, reprit son manteau au vestiaire et, comme un autobus passait dans la direction de la Cité, il sauta sur la plate-forme.

— On ne m'a pas demandé au téléphone ? questionna-t-il en s'arrêtant devant le garçon de bureau.

— Vers deux heures... Il y a une note sur votre bureau...

La note disait :

Communication de l'inspecteur Janvier au commissaire Maigret.

Essayage chez tailleur. Dîner restaurant boulevard Montparnasse. A deux heures, Radek prend son café à la Coupole. A téléphoné deux fois.

Et depuis deux heures de l'après-midi ?

Maigret s'enfonça dans son fauteuil, après avoir fermé à clé la porte de son bureau. Il fut très étonné de se réveiller soudain alors que sa montre marquait dix heures et demie.

— On ne m'a pas appelé au téléphone ?

— Vous étiez là ? Je vous croyais sorti ! Le juge Coméliau vous a appelé deux fois...

— Et Janvier ?

— Non !...

Une demi-heure plus tard, Maigret pénétrait au bar de la Coupole, où il chercha en vain Radek et l'inspecteur. Il entraîna le barman à l'écart.

— Le Tchèque est revenu ?...

— Il a passé l'après-midi ici, en compagnie de votre ami...

Vous savez, le jeune homme en imperméable...

— A la même table ?

— Dans ce coin-ci, tenez !... Ils ont bu pour le moins quatre whiskies chacun...

— Quand sont-ils partis ?

— D'abord ils ont dîné à la brasserie...

— Ensemble ?

— Ensemble... Ils ont dû sortir vers dix heures...

— Vous ne savez pas où ils sont allés ?

— Demandez au chasseur... C'est lui qui a fait avancer un taxi...

Le chasseur se souvint.

— Tenez ! c'est ce taxi bleu, qui a l'habitude de stationner ici... Ils n'ont pas dû aller loin car le voilà déjà revenu...

Et le chauffeur annonçait l'instant d'après :

— Les deux clients ?... Je les ai conduits au Pélican, rue des Ecoles...

— Allez-y !...

Maigret pénétra au Pélican avec son air le plus hargneux, rabroua le chasseur puis le garçon qui voulait le conduire dans la grande salle.

Au bar, parmi un grouillement de petites femmes et de fêtards, il trouva les deux hommes qu'il cherchait, perchés, dans un coin, sur de hauts tabourets.

Il ne lui fallut qu'un coup d'œil pour s'apercevoir que Janvier avait les yeux luisants, le teint trop animé.

Radek, lui, était plutôt sombre et contemplait son verre.

Maigret s'approcha sans hésiter, tandis que l'inspecteur, manifestement ivre, lui adressait des signes qui voulaient dire : « Tout va bien ... Laissez-moi faire !... Ne vous montrez pas... »

Le commissaire se campa près des deux hommes. Le Tchèque, la langue pâteuse, murmura :

— Tiens !... Vous revoilà !...

Janvier gesticulait toujours d'une façon qu'il croyait à la fois très discrète et très éloquente.

— Qu'est-ce que vous buvez, commissaire ?

— Dites donc, Radek...

— Barman ! La même chose pour Monsieur...

Et le Tchèque avala la mixture qu'il avait devant lui, soupira :

— J'écoute !... Tu écoutes aussi, hein, Janvier ?...

En même temps il donnait une bourrade à l'inspecteur.

— Il y a longtemps que vous n'êtes pas allé à Saint-Cloud ? prononça lentement Maigret.

— Moi ?... Ha ! ha ! Le farceur !...

— Vous savez qu'il y a un cadavre de plus ?...

— Bonne affaire pour les fossoyeurs... A votre santé, commissaire...

Il ne jouait pas la comédie. Il était ivre, moins que Janvier certes, mais suffisamment quand même pour avoir les yeux hors de la tête et pour devoir se raccrocher à la barre d'appui.

— Qui est-ce, le veinard ?

— William Crosby...

L'espace de quelques secondes, Radek parut lutter contre son ivresse, comme s'il se fût aperçu soudain de la gravité de cette minute.

Puis il ricana, en se renversant en arrière et en faisant signe au barman de remplir les verres.

— Alors, tant pis pour vous...

— Ce qui veut dire ?...

— Que vous ne comprendrez pas, mon vieux !... Moins que jamais !... Je vous l'ai annoncé dès le début... Et maintenant, laissez-moi vous proposer une bonne chose... On est déjà d'accord, Janvier et moi... Votre consigne est de me suivre... Moi, je m'en f... ! Seulement, au lieu de marcher bêtement l'un derrière l'autre en se faisant des farces, je trouve plus intelligent de s'amuser ensemble... Vous avez dîné ?... Eh bien ! comme on ne sait jamais ce qui nous attend demain, je propose de rigoler une bonne fois... C'est plein de jolies femmes, ici... On va en choisir chacun une... Janvier a déjà fait des propositions à la petite brune, là-bas... Moi, j'hésite encore... Bien entendu, c'est moi qui paie...

Qu'est-ce que vous en dites ?...

Il regarda le commissaire, qui leva les yeux vers lui. Et Maigret ne trouva plus trace d'ivresse sur le visage de son compagnon.

C'étaient à nouveau les prunelles brillantes d'intelligence aiguë qui le regardaient avec une ironie transcendante, comme si vraiment Radek eût été en proie à la plus intense des jubilations.

IX

Lendemain

Il était huit heures du matin. Maigret, qui avait quitté Radek et Janvier quatre heures plus tôt, buvait du café noir, tandis que lentement, avec des pauses entre chaque phrase, il écrivait à gros jambages écrasés :

7 juillet. - A minuit, Joseph Heurtin boit quatre verres d'alcool au Pavillon-Bleu, de Saint-Cloud, et laisse tomber un billet de chemin de fer de troisième classe.

A deux heures et demie, Mme Henderson et sa femme de chambre sont assassinées à coups de couteau et les traces laissées par le meurtrier sont celles de Heurtin.

A quatre heures, celui-ci rentre chez lui, rue Monsieur-le-Prince.

8 juillet. - Heurtin fait son travail comme d'habitude.

9 juillet. - Grâce aux empreintes de ses chaussures, il est arrêté chez son patron, rue de Sèvres. Il ne nie pas être allé à Saint-Cloud. Il déclare qu'il n'a pas tué.

2 octobre. - Joseph Heurtin, qui nie toujours, est condamné à mort.

15 octobre. - Il s'échappe de la Santé suivant le plan combiné par la police, erre toute la nuit à travers Paris, échoue à la Citanguette, où il s'endort.

16 octobre. - Les journaux du matin annoncent l'évasion, sans commentaire.

A dix heures, un inconnu, au bar de la Coupole, compose une lettre adressée au *Sifflet* et révélant la complicité de la police dans l'événement. Cet homme est étranger, écrit volontairement de la main gauche et est vraisemblablement atteint d'une maladie incurable.

A six heures du soir, Heurtin se lève. L'inspecteur Dufour, qui veut lui prendre le journal qu'il tient à la main, est frappé d'un coup de siphon. Heurtin profite du désarroi, éteint la lumière et prend la fuite tandis que l'inspecteur affolé tire un coup de feu, sans résultat.

17 octobre. - A midi, William Crosby, sa femme et Edna Reichberg boivent l'apéritif au bar de la Coupole, où ils sont clients. Le Tchèque Radek consomme un café crème et du yogourt à une table. Les Crosby et Radek ne paraissent pas se connaître.

Dehors, Heurtin, exténué, affamé, attend quelqu'un.

Les Crosby sortent et il ne s'en inquiète pas.

Heurtin continue à attendre alors même que Radek est seul au bar.

A cinq heures, le Tchèque commande du caviar, refuse de payer et sort entre deux sergents de ville.

Dès qu'il est parti, Heurtin abandonne sa faction et se dirige vers la maison de ses parents, à Nandy.

Le même jour, vers neuf heures du soir, Crosby change au bureau de l'Hôtel George-V une bank-note de cent dollars et glisse les liasses de billets français dans sa poche.

Il assiste en compagnie de sa femme à une soirée de bienfaisance au Ritz, rentre vers trois heures du matin, ne quitte plus son appartement.

18 octobre. - A Nandy, Heurtin s'est glissé dans une remise où sa mère le trouve et le cache.

A neuf heures, son père soupçonne sa présence, le rejoint et lui ordonne de s'en aller à la nuit.

A dix heures, Heurtin tente de se suicider en se pendant dans cette même remise.

A Paris, Radek est relâché par le commissaire de police de Montparnasse vers sept heures. Il se débarrasse par ruse de l'inspecteur Janvier qui le suit, se rase et change quelque part de chemise, bien qu'il n'ait pas un centime en poche.

A dix heures, il entre ostensiblement à la Coupole, exhibe un billet de mille francs, s'installe.

Un peu plus tard, voyant Maigret, il l'appelle, l'invite à déguster du caviar et, sans y être invité, parle de l'affaire Henderson, affirme que la police n'y comprendra jamais rien.

Or jamais la police n'a prononcé le nom de Henderson devant lui.

Spontanément il jette sur la table dix liasses de billets de cent francs en précisant que, neufs, ils sont facilement identifiables.

William Crosby, rentré chez lui à trois heures du matin, *n'a pas encore quitté sa chambre*. Et pourtant les billets sont ceux qui lui ont été remis la veille au soir par l'employé de l'Hôtel George-V en échange de la bank-note.

L'inspecteur Janvier reste à la Coupole pour surveiller Radek. Après le déjeuner, le Tchèque l'invite à boire *et donne deux coups de téléphone*.

A quatre heures, il y a un homme dans la villa de Saint-Cloud, qui est pourtant abandonnée depuis l'enterrement de Mme Henderson et de sa femme de chambre. C'est William Crosby. Il se tient au premier étage. Il entend des bruits de pas dans le jardin. Par la fenêtre, il *doit* reconnaître Maigret.

Et il se cache. Il fuit à mesure que Maigret avance. Il monte au second étage. Il est refoulé de pièce en pièce et, acculé dans une chambre sans issue, il ouvre la fenêtre, s'assure qu'aucune fuite n'est possible, se tire une balle dans la bouche.

Mme Crosby et Edna Reichberg dansent au salon de thé de l'Hôtel George-V.

Radek a invité l'inspecteur Janvier à dîner, puis à boire dans un établissement du Quartier latin.

Ils sont ivres quand Maigret les rejoint vers onze heures du soir et, jusqu'à quatre heures, Radek se plaint à entraîner ses compagnons de bar en bar, à les faire boire et à boire lui-même, se montrant tantôt ivre, tantôt lucide, lançant des phrases volontairement ambiguës et répétant que la police ne démêlera jamais l'affaire Henderson.

A quatre heures, il a invité deux femmes à sa table. Il a insisté pour que ses compagnons en fassent autant et, comme ils refusent, il pénètre avec elles dans un hôtel du boulevard Saint-Germain.

19 octobre. - A huit heures du matin, le bureau de l'hôtel répond :

— Les deux dames sont encore couchées. Leur ami vient de sortir. Il a payé.

Maigret était envahi par une lassitude qu'il avait rarement connue au cours d'une enquête. Il regarda vaguement les lignes qu'il venait de tracer et serra sans mot dire la main d'un collègue qui venait le saluer, lui fit signe de le laisser seul.

En marge, il nota : « Etablir l'emploi du temps de William Crosby de onze heures du matin jusqu'à quatre heures dans la journée du 19 octobre. »

Puis brusquement, le front têtu, il décrocha le récepteur téléphonique, demanda la Coupole.

— Je voudrais savoir depuis combien de temps il n'est plus arrivé de correspondance au nom de Radek.

Cinq minutes plus tard, il avait la réponse.

— Au moins dix jours...

Il demanda ensuite le meublé où le Tchèque occupait une chambre.

— A peu près une semaine ! répondit-on à la même question.

Il attira un bottin de la main, chercha la liste des POP et appela au téléphone celui du boulevard Raspail.

— Avez-vous un abonné du nom de Radek ?... Non ?... Il doit se faire adresser son courrier à des initiales... Ici la police... Ecoutez, mademoiselle... C'est un étranger, assez mal habillé, avec des cheveux roux très longs et crépus... Vous dites ?... Les initiales M. V. ?... Quand a-t-il reçu une lettre pour la dernière fois ?... Oui, informez-vous... J'attends... Ne coupez pas, s'il vous plaît...

On frappa à la porte. Il cria, sans se retourner :

— Entrez !...

— Allô, oui... Vous dites ?... Hier matin, vers neuf heures ?... La lettre est arrivée par la poste ?... Merci... Pardon ! Un moment... Elle était assez volumineuse, n'est-ce pas, comme si elle eût contenu une liasse de billets de banque...

— Pas trop mal !... grommela une voix derrière Maigret.

Celui-ci se retourna. Le Tchèque était là, l'air morne, avec, pourtant, une étincelle à peine perceptible dans les prunelles. Il poursuivit en s'asseyant :

— Il est vrai que c'était enfantin... Voilà donc maintenant que vous savez que j'ai reçu de l'argent hier matin au POP du boulevard Raspail. Cet argent était la veille dans la poche de ce pauvre Crosby... Mais est-ce Crosby lui-même qui l'a expédié ?... Là est toute la question...

— Le garçon de bureau vous a laissé passer ?

— Il était occupé avec une dame... J'ai fait comme si j'étais de la maison et j'ai vu votre carte de visite sur une porte... C'est malin !... Et dire que nous sommes dans les bureaux de la haute police !...

Maigret remarqua qu'il avait le visage fatigué, non comme un homme qui a passé une nuit sans sommeil, mais comme un malade qui vient d'avoir une crise. Il y avait des poches sous ses yeux. Les lèvres étaient décolorées.

— Vous avez quelque chose à me dire ?

— Je ne sais pas... Je voulais surtout prendre de vos nouvelles. Vous êtes bien rentré, cette nuit ?

— Merci !

Il aperçut, de sa place, le résumé que le commissaire avait composé pour préciser ses idées, et une ombre de sourire flotta sur ses lèvres.

— Vous connaissez l'affaire Taylor ? questionna-t-il à brûle-pourpoint. Il est vrai que vous ne lisez probablement pas les journaux américains... Desmond Taylor, un des metteurs en scène les plus connus de Hollywood, a été assassiné en 1922... Une bonne douzaine d'artistes de cinéma ont été soupçonnés, dont plusieurs jolies femmes... Tout le monde a été relâché... Or savez-vous ce qu'on écrit à la date d'aujourd'hui, après tant d'années ?... Je cite de mémoire, mais j'ai une mémoire excellente : « *Depuis le commencement de l'enquête, la police a su qui a tué Taylor. Mais les preuves dont elle dispose sont si insuffisantes et si faibles que, même si le coupable venait se livrer lui-même, il serait obligé de fournir des preuves matérielles et d'amener des témoins afin de corroborer sa confession... »*

Maigret regarda son interlocuteur avec étonnement, et celui-ci, croisant les jambes, allumant une cigarette, poursuivit :

— Remarquez que ces paroles ont été prononcées par le chef de la police en personne... Il y a un an de cela... Pas une syllabe ne m'est sortie de la tête... Et, bien entendu, *on n'a jamais arrêté l'assassin de Taylor...*

Le commissaire, feignant l'indifférence, se renversa dans son fauteuil, posa les pieds sur le bureau et attendit avec l'air dégagé de quelqu'un qui a le temps mais qui ne prend pas grand intérêt à la conversation.

— Au fait, vous êtes-vous décidé à vous renseigner sur William Crosby ?... Lors du crime, la police n'y a pas pensé, ou n'a pas osé...

— Vous m'apportez des renseignements ? fit Maigret du bout des lèvres.

— Si vous voulez ! Tout le monde, à Montparnasse, pourrait vous mettre au courant... D'abord, lors de la mort de sa tante, il avait plus de six cent mille francs de dettes, et Bob lui-même, de la Coupole, lui prêtait de l'argent... C'est souvent comme cela dans les grandes familles... Il a beau être le neveu de Henderson, il n'a jamais été très riche... Un autre de ses oncles est milliardaire... Un cousin est administrateur de la plus grande banque américaine... Mais son père a été ruiné voilà dix ans... Vous comprenez ?... Bref, il était le parent pauvre...

Par-dessus le marché, tous ses oncles et tantes ont des enfants, à part les Henderson...

Alors, il a passé son temps à attendre la mort du vieux, puis de Mme Henderson, qui avaient tous deux dans les soixante-dix ans...

Vous dites ?...

— Rien !

Le silence de Maigret gênait manifestement le Tchèque.

— Vous savez comme moi qu'à Paris, lorsqu'on porte un nom qui a une certaine valeur, on peut parfaitement vivre sans argent... Crosby était au surplus un garçon délicieux... Il n'a jamais rien fait, n'est-ce pas ?... Alors il avait une bonne humeur débordante... Il était comme un grand enfant heureux de vivre et de goûter à tout...

Surtout aux femmes !... Sans méchanceté... Vous avez vu Mme Crosby... Il l'aimait beaucoup...

N'empêche que... Heureusement qu'il existe chez les témoins de ces sortes de choses une véritable franc-maçonnerie... Je les ai vus prendre l'apéritif ensemble à la Coupole... Une petite femme attendait, faisait un signe à William... Il annonçait :

— Tu permets ?... Je fais une course dans le quartier...

Et tout le monde savait qu'il allait passer une demi-heure dans le premier hôtel de la rue Delambre...

Pas une fois ! Mais cent !... Et, naturellement, Edna Reichberg était sa maîtresse aussi, passait ses journées avec Mme Crosby, à lui faire des gentillesses... Et des tas d'autres !

Il ne pouvait rien leur refuser... Je crois qu'il les aimait toutes...

Maigret bâilla, s'étira.

— D'autres fois, ne sachant pas comment il paierait son taxi, il offrait des tournées de quinze cocktails à des gens qu'il connaissait à peine... Et il riait !... Jamais je ne l'ai vu soucieux... Imaginez un être qui a reçu dès son berceau le don de belle humeur, un être que tout le monde aime, qui aime tout le monde, à qui on pardonne tout, même des choses qu'on ne pardonnerait à personne !... Un être, en même temps, à qui tout réussit !... Vous n'êtes pas joueur ?... Vous ne savez pas ce que c'est de voir votre partenaire tirer sept, de retourner vos cartes et de montrer huit ?... Le coup suivant il tire huit et vous tirez neuf... Régulièrement !... Comme si cela se passait, non dans le domaine des pauvres réalités, mais dans le domaine du rêve...

Eh bien ! ça, c'était Crosby...

Quand il a hérité de quinze ou seize millions, il était moins une, car je crois bien qu'il avait imité la signature de quelques membres illustres de sa famille pour payer ses dettes...

— Il s'est tué ! prononça sèchement Maigret.

Alors le Tchèque eut un rire silencieux, impossible à analyser. Il se leva pour jeter sa cigarette dans la charbonnière, revint à sa place.

— Il ne s'est tué *qu'hier*, fit-il alors d'une façon énigmatique.

— Dites donc !...

La voix de Maigret, soudain, était bourrue. Et le commissaire, qui s'était levé, regardait Radek dans les yeux, de haut en bas.

Il y eut un silence presque angoissant. Enfin Maigret poursuivit :

— Qu'est-ce que vous êtes venu f... ici ?

— Causer... Ou, si vous préférez, vous offrir un coup de main... Avouez que vous auriez mis quelque temps à recueillir sur Crosby les renseignements que je viens de vous donner... En voulez-vous d'autres, aussi authentiques ?...

Vous avez vu la petite Reichberg... Elle a vingt ans... Eh bien ! il y a près d'un an qu'elle est la maîtresse de William, qu'elle passe ses journées avec Mme Crosby et qu'elle fait ses mamours à celle-ci...

N'empêche que depuis longtemps il est décidé entre elle et son amant que Crosby divorcera pour l'épouser...

Seulement, pour épouser la fille du riche industriel Reichberg, William avait besoin d'argent, de beaucoup d'argent...

Que voulez-vous encore ?... Des renseignements sur Bob, le barman de la Coupole ?... Vous l'avez connu en veste blanche, la serviette à la main... N'empêche qu'il gagne de quatre à cinq cent mille francs par an et qu'il a une magnifique villa à Versailles, une voiture de luxe... Hein ! Tout ça à coups de pourboire !...

Radek commençait à s'énerver. Sa voix avait quelque chose d'anormal, grinçant.

— Pendant ce temps-là, Joseph Heurtin gagnait six cents francs par mois en poussant, dix ou douze heures par jour, un triporteur dans Paris...

— Et vous ?

Cela tomba cruellement, tandis que le regard de Maigret s'arrêtait sur les yeux du Tchèque.

— Oh ! moi...

Et les deux hommes se turent. Maigret se mit à aller et venir à grands pas à travers son bureau. Il ne s'arrêta que pour recharger le poêle, tandis que Radek allumait une nouvelle cigarette.

La situation était étrange. Il était difficile de deviner ce que le visiteur était venu faire là. Il ne semblait pas disposé à s'en aller. Il avait plutôt l'air d'attendre quelque chose.

Et Maigret se gardait bien de satisfaire sa curiosité en le questionnant. Au surplus, que lui eût-il demandé ?

Ce fut Radek qui parla le premier, qui murmura plutôt :

— Un beau crime !... Je parle de celui du metteur en scène Desmond Taylor... Il était seul dans sa chambre d'hôtel... Une jeune star lui rend visite... Personne, ensuite, ne le voit vivant... Vous comprenez ?... Par contre, on aperçoit la star en question qui sort de chez lui sans qu'il la reconduise... Eh bien ! ce n'est pas elle qui a tué...

Il était assis sur la chaise que Maigret réservait habituellement à ses visiteurs et qui était placée en pleine lumière. C'était une lumière crue, presque une lumière de clinique.

Jamais le visage du Tchèque n'avait été aussi intéressant. Le front était haut, bosselé, avec des rides nombreuses qui, pourtant, ne le vieillissaient guère.

La toison de cheveux roux mettait la note de bohème internationale, soulignée par la chemise à col très bas, d'une seule pièce, sans cravate et de teinte sombre.

Radek n'était pas maigre, et pourtant il était maladif, peut-être parce qu'on sentait que ses chairs n'étaient pas fermes. De même le bourrelet des lèvres avait-il quelque chose de malsain.

Il s'énervait d'une façon toute particulière, curieuse pour un psychologue ; pas un trait de son visage ne bougeait, mais ses prunelles semblaient soudain recevoir un ampérage plus fort, qui donnait au regard une intensité gênante.

— Que va-t-on faire de Heurtin ? questionna-t-il après cinq minutes de silence.

— Le décapiter ! grogna Maigret, les deux mains dans les poches du pantalon.

Et ce fut l'ampérage maximum. Radek émit un petit rire grinçant.

— Naturellement !... Un homme à six cents francs par mois... A propos... Tenez ! faisons un pari... Moi, j'affirme qu'à l'enterrement de Crosby les deux femmes seront en grand deuil

et pleureront dans les bras l'une de l'autre... Je parle de Mme Crosby et d'Edna... Dites donc, commissaire ! Etes-vous sûr, au moins, qu'il s'est tué lui-même ?...

Il rit. C'était inattendu. Tout en lui était inattendu, et avant tout cette visite.

— C'est si facile de maquiller un crime en suicide !... Au point que si, à la même heure, je ne m'étais trouvé avec ce gentil petit inspecteur Janvier, je me serais accusé du crime, rien que pour voir... Vous avez une femme ?

— Et puis ?

— Rien... Vous avez de la chance !... Une femme ! Une situation médiocre... La satisfaction du devoir accompli... Le dimanche, vous devez aller à la pêche... A moins que vous ne soyez joueur de billard... Moi, je trouve ça admirable !... Seulement il faut s'y prendre de bonne heure ! Il faut naître d'un père qui a des principes et qui joue aussi au billard...

— Où avez-vous rencontré Joseph Heurtin ?

Maigret avait lancé ça en croyant faire une chose très subtile. Il n'avait pas fini la phrase qu'il s'en repentait.

— Où je l'ai rencontré ?... Dans les journaux... Comme tout le monde !... A moins que... mon Dieu ! ce que la vie est compliquée... Quand je pense que vous êtes là à m'écouter, mal à l'aise, à m'observer sans parvenir à vous faire une opinion et que votre situation, vos parties de pêche ou votre billard sont en jeu !... A votre âge !... Vingt ans de loyaux services... Seulement, vous avez eu le malheur, une fois dans votre vie, d'avoir une idée et d'y tenir... Ce qu'on pourrait appeler une velléité de génie !... Comme si le génie ne vous prenait pas au berceau... On ne commence pas à quarante-cinq ans... Cela doit être votre âge, n'est-ce pas ?...

Il fallait laisser exécuter Heurtin... Vous auriez eu de l'avancement... Au fait, qu'est-ce que ça gagne, un commissaire de la Police judiciaire ?... Deux mille ?... Trois mille ?... La moitié de ce qu'un Crosby dépensait en consommations ?... Et quand je dis la moitié !... Au fait, comment va-t-on expliquer le suicide de ce garçon-là ?... Histoire d'amour ?... Il y aura de mauvaises langues pour rapprocher son coup de revolver de la fuite de Heurtin... Et tous les Crosby, les Henderson, les cousins

et les petits-cousins qui sont quelque chose en Amérique vont envoyer des câblogrammes pour réclamer la discrétion...

Moi, à votre place...

Il se leva à son tour, éteignit sa cigarette en l'écrasant sur la semelle de son soulier.

— A votre place, commissaire, je chercherais une diversion... Tenez ! J'arrêterais, par exemple, un type au sujet duquel personne n'entreprendra des démarches diplomatiques... Un individu comme Radek, dont la mère était servante dans une petite ville de Tchécoslovaquie... Est-ce que les Parisiens savent seulement où ça se trouve au juste, la Tchécoslovaquie ?...

Sa voix vibrait, malgré lui. Rarement on avait perçu son accent étranger à un tel point.

— Cela finira quand même comme l'affaire Taylor !... Si j'avais le temps... Dans l'affaire Taylor, par exemple, il n'y avait ni empreintes digitales, ni rien de ce genre... Tandis qu'ici... Heurtin qui a laissé ses traces partout et qui s'est montré à Saint-Cloud !... Crosby qui avait coûte que coûte besoin d'argent et qui se tue au moment où on reprend l'enquête !... Enfin moi !... Mais qu'est-ce que j'ai fait, moi ?... Je n'ai jamais adressé la parole à Crosby... Il ne connaissait même pas mon nom... Il ne m'avait jamais vu... Et demandez à Heurtin s'il a entendu parler de Radek... Demandez à Saint-Cloud si on a jamais aperçu un garçon dans mon genre... N'empêche que me voici dans les locaux de la Police judiciaire... Un inspecteur m'attend en bas pour me suivre dans tous mes déplacements... A propos, est-ce toujours Janvier ?... Cela me plairait... Il est jeune... Il est gentil... Il ne résiste pas du tout à l'alcool... Trois cocktails et il nage dans une sorte de nirvana...

Dites-moi, commissaire, à qui faut-il s'adresser pour faire un don de quelques milliers de francs à la maison de retraite de la police ?...

D'un geste négligent, il tira une liasse de billets de banque d'une poche, l'y remit, en tira une autre d'une autre poche, recommença le manège avec la poche de son gilet.

Il montrait de la sorte un minimum de cent mille francs.

— C'est tout ce que vous avez à me dire ?

C'était Radek qui s'adressait à Maigret, avec un dépit qu'il ne parvenait pas à cacher.

— C'est tout...

— Voulez-vous que je vous dise quelque chose, moi, commissaire ?

Silence.

— Eh bien !... Vous n'y comprendrez jamais rien !...

Il chercha son feutre noir, gagna gauchement la porte, en proie à une mauvaise humeur évidente, tandis que le commissaire grommelait entre ses dents :

— Chante, Fifi !... Chante !...

X

Le placard à surprise

— Combien gagnes-tu en vendant des journaux ?

C'était à une terrasse de Montparnasse. Radek, un peu renversé sur sa chaise, avec, aux lèvres, un sourire plus terrible que jamais, fumait un havane.

Une pauvre vieille se glissait entre les tables, tendait les journaux du soir aux consommateurs en murmurant une prière indistincte. Elle était ridicule et pitoyable des pieds à la tête.

— Combien je...

Elle ne comprenait pas, et son regard éteint prouvait qu'elle n'avait plus qu'une falote lueur d'intelligence.

— Assieds-toi ici... Tu vas boire un verre avec moi... Garçon ! Une chartreuse pour Madame...

Les yeux de Radek cherchèrent Maigret, qu'il savait assis à quelques mètres de lui.

— Tiens ! je commence par t'acheter tous tes journaux... Mais tu vas les compter...

La vieille, ahurie, ne savait si elle devait obéir ou s'en aller. Mais le Tchèque lui montra un billet de cent francs et elle se mit fébrilement à compter ses feuilles.

— Bois !... Tu dis qu'il y en a quarante ?... A cinq sous pièce... Attends ! Voudrais-tu encore gagner cent francs ?...

Maigret, qui voyait et entendait, ne bronchait pas, n'avait même pas l'air de s'apercevoir de ce qui se passait.

— Deux cents francs... Trois cents... Tiens !... Les voici... En veux-tu cinq cents ?... Seulement, pour les gagner, il faut que tu nous chantes quelque chose... Bas les pattes !... Chante d'abord...

— Qu'est-ce que je dois chanter ?

L'idiote était bouleversée. Une goutte de liqueur coulait, gluante, sur son menton piqueté de poils gris. Des voisins se poussaient du coude.

— Chante ce que tu voudras... Quelque chose de gai... Et, si tu danses, tu auras cent francs de plus...

Ce fut atroce. La malheureuse ne quittait pas les billets des yeux. Et tandis qu'elle commençait à fredonner un air impossible à reconnaître, d'une voix cassée, sa main se tendait vers l'argent.

— Assez ! firent des voisins.

— Chante ! ordonna Radek...

Il épiait toujours Maigret. Des protestations s'élevèrent. Un garçon s'approcha de la femme et voulut l'expulser. Elle s'obstinait, se raccrochait à l'espoir de gagner une somme fabuleuse.

— Je chante pour ce jeune monsieur... Il m'a promis...

La fin fut plus odieuse encore. Un agent intervint, emmena la vieille qui n'avait pas reçu un centime, tandis qu'un chasseur courait après elle pour lui rendre ses journaux.

Des scènes de ce genre, il y en avait eu dix en trois jours. Depuis trois jours, le commissaire Maigret, le front têtu, la bouche mauvaise, suivait Radek pas à pas, du matin au soir et du soir au matin.

Le Tchèque avait d'abord tenté de renouer la conversation. Il avait répété :

— Puisque vous tenez à ne pas me quitter, marchons ensemble ! Ce sera plus gai...

Maigret avait refusé. A la Coupole ou ailleurs, il s'installait à une table voisine de Radek. Dans la rue, il marchait ostensiblement sur ses talons.

L'autre s'impatientait. C'était une lutte de nerfs.

L'enterrement de William Crosby avait eu lieu, mélangeant des mondes différents, le plus fastueux de la colonie américaine de Paris et la foule bigarrée de Montparnasse.

Les deux femmes, comme Radek l'avait annoncé, étaient en grand deuil. Et le Tchèque lui-même avait suivi le convoi jusqu'au cimetière, sans broncher, sans adresser la parole à qui que ce fût.

Trois jours d'une vie si invraisemblable qu'elle prenait des allures de cauchemar.

— Vous n'y comprenez quand même rien ! répétait parfois Radek en se tournant vers Maigret.

Celui-ci feignait de ne pas entendre, restait aussi impassible qu'un mur. C'est à peine si une fois ou deux son compagnon avait pu croiser son regard.

Il le suivait, un point c'est tout ! Il ne semblait pas chercher quelque chose ! C'était une présence hallucinante, obstinée, de toutes les minutes.

Radek passait ses matinées dans les cafés, sans rien faire. Soudain il commandait au garçon :

—appelez le gérant...

Et, lorsque celui-ci se présentait :

— Vous remarquerez que le garçon qui m'a servi a les mains sales.

Il ne payait qu'avec des billets de cent francs ou de mille, repoussait la monnaie dans n'importe laquelle de ses poches.

Au restaurant, il renvoyait les plats qui n'étaient pas à son goût. Un midi, il fit un déjeuner de cent cinquante francs, annonça ensuite au maître d'hôtel :

— Il n'y aura pas de pourboire ! Vous n'avez pas été assez empressé...

Et le soir il traînait dans les cabarets, dans les boîtes de nuit, offrait à boire aux filles, les tenait en haleine jusqu'à la dernière minute, puis soudain jetait un billet de mille francs au milieu de la salle en annonçant :

— Pour celle qui l'attrapera...

Il y eut une vraie bataille et une femme fut expulsée de l'établissement tandis que Radek, selon son habitude, cherchait à se rendre compte de l'impression produite sur Maigret.

Il n'essayait pas d'échapper à la surveillance dont il était l'objet. Au contraire ! S'il prenait un taxi, il attendait que le commissaire en eût arrêté un à son tour.

L'enterrement avait eu lieu le 22 octobre. Le 23, à onze heures du soir, Radek achevait de dîner dans un restaurant du quartier des Champs-Elysées.

A onze heures et demie, il sortait, suivi de Maigret, choisissait avec soin une voiture confortable et donnait une adresse à voix basse.

Deux autos roulèrent bientôt l'une derrière l'autre dans la direction d'Auteuil. Et c'est en vain que sur la large face du policier on eût cherché trace d'émotion, d'impatience ou de lassitude, encore qu'il n'eût pas dormi de quatre jours.

Ses yeux, simplement, étaient un peu plus fixes que d'habitude.

Le premier taxi suivit les quais, traversa la Seine au pont Mirabeau et s'engagea cahin-caha sur le chemin qui mène à la Citanguette.

A cent mètres du bistrot, Radek arrêta sa voiture, dit quelques mots au chauffeur et marcha, les deux mains dans les poches, jusqu'au quai de déchargement situé en face de l'auberge.

Là, il s'assit sur une bitte d'amarrage, alluma une cigarette, s'assura que Maigret l'avait suivi et se tint immobile.

A minuit, il ne s'était rien passé. Dans le bistrot, trois Arabes jouaient aux dés et un homme sommeillait dans un coin, probablement engourdi par l'ivresse. Le patron lavait ses verres. A l'étage, il n'y avait aucune lumière.

A minuit cinq, un taxi s'avançait le long du chemin, stoppait en face de la devanture, et une silhouette féminine, après une courte hésitation, pénétrait vivement dans le bistrot.

Les yeux sarcastiques de Radek cherchaient Maigret plus que jamais. La femme était éclairée par la lampe sans abat-jour. Elle portait un manteau noir et un large col de fourrure sombre. Il était néanmoins impossible de ne pas reconnaître Ellen Crosby.

Elle parlait bas au patron, en se penchant sur le comptoir de zinc. Les Arabes avaient cessé de jouer pour l'observer.

Du dehors, on n'entendait pas les voix. Mais on devinait l'ahurissement du patron, la gêne de l'Américaine.

Quelques instants plus tard, l'homme se dirigeait vers l'escalier débouchant derrière son comptoir. Elle le suivit. Puis une fenêtre s'alluma, au premier, la fenêtre de la chambre que Joseph Heurtin avait occupée lors de son évasion.

Quand le patron redescendit, il était seul. Les Arabes l'interpellèrent et, tout en leur répondant, il eut un mouvement d'épaules qui devait se traduire par : « Je n'y comprends rien non plus ! Bah !... Cela ne nous regarde pas... »

Au premier, il n'y avait pas de volets. Les rideaux étaient minces. On pouvait suivre presque sans lacunes les allées et venues de l'Américaine dans la chambre.

— Une cigarette, commissaire ?

Maigret ne répondit pas. La jeune femme, là-haut, s'était approchée du lit, dont elle retirait les couvertures et les draps.

On la vit soulever quelque chose d'informe et de lourd. Puis elle se livra à un travail étrange, s'agita, s'approcha soudain de la fenêtre, comme prise d'inquiétude.

— On dirait qu'elle en veut au matelas, n'est-ce pas ? Ou je me trompe fort, ou elle est en train de le découdre... Drôle d'occupation pour une personne qui a toujours eu une femme de chambre...

Les deux hommes étaient à moins de cinq mètres l'un de l'autre. Un quart d'heure s'écoula.

— De plus en plus compliqué, quoi !...

La voix du Tchèque trahissait son impatience. Et Maigret se gardait bien de répondre, de broncher.

Il était un peu plus de minuit et demi quand Ellen Crosby se montra à nouveau dans la salle du café, jeta un billet sur le comptoir, sortit en relevant son col de fourrure et se précipita vers le taxi qui l'avait attendue.

— Nous la suivons, commissaire ?

Les trois taxis se mirent en marche l'un derrière l'autre... Mais Mme Crosby ne se dirigeait pas vers Paris. Une demi-heure plus tard on était à Saint-Cloud et elle laissait l'auto à proximité de la villa.

Elle était toute menue tandis qu'elle arpétait le trottoir, de l'autre côté de la rue, comme quelqu'un qui hésite.

Soudain elle traversa la chaussée, chercha une clé dans son sac, et l'instant d'après elle était à l'intérieur, tandis que la grille se refermait avec un bruit mat.

Les lampes ne s'allumèrent pas. La seule trace de vie fut une petite lueur intermittente, dans les chambres du premier étage,

comme si quelqu'un, de temps en temps, eût frotté une allumette.

La nuit était fraîche. Les lampes électriques de la route se feutraient d'un halo d'humidité.

Les taxis de Maigret et de Radek étaient arrêtés à deux cents mètres de la villa, tandis que celui de Mme Crosby stationnait, tout seul, presque à la grille.

Le commissaire était sorti de sa voiture, faisait les cent pas, enfonçant ses mains dans les poches, fumant sa pipe à bouffées nerveuses.

— Eh bien ?... Vous n'allez pas voir ce qui se passe ?...

Il ne répondit pas, continua sa promenade monotone.

— Vous avez peut-être tort, commissaire ! Supposez que tout à l'heure, ou demain, on trouve là-bas un nouveau cadavre...

Maigret ne sourcilla pas et Radek lança sur le sol sa cigarette qui n'était qu'à demi consumée, après en avoir déchiré le papier du bout des ongles.

— Je vous ai répété cent fois que vous n'y comprendriez rien... Je vous répète maintenant que...

Le commissaire lui tourna le dos. Et près d'une heure s'écoula. Tout était silencieux. On ne voyait même plus, derrière les fenêtres de la villa, la flamme tremblante de l'allumette.

Le chauffeur de Mme Crosby, inquiet, était descendu de son siège et s'était avancé jusqu'à la grille.

— Supposez, commissaire, qu'il y ait une autre personne dans la maison...

Alors Maigret regarda Radek dans les yeux de telle sorte qu'il se décida au silence.

Quand, quelques instants plus tard, Ellen Crosby sortit en courant et pénétra dans la voiture, elle portait quelque chose à la main, un objet d'une trentaine de centimètres de long, enveloppé d'un papier blanc ou d'un linge.

— Vous n'avez pas la curiosité de savoir ce que...

— Dites donc, Radek...

— Quoi ?...

Le taxi de l'Américaine s'éloignait vers Paris. Maigret ne fit même pas mine de le suivre.

Le Tchèque se montrait nerveux. Ses lèvres étaient agitées d'un léger tremblement.

— Voulez-vous que nous entrions à notre tour ?...

— Mais...

Il hésita, avec l'air d'un homme qui a échafaudé un programme et qui se trouve soudain devant un incident imprévu.

Maigret lui posa lourdement la main sur l'épaule.

— A nous deux, nous allons tout comprendre, n'est-ce pas ?

Radek rit, mais il rit mal.

— Vous hésitez ?... Vous craignez, comme vous le disiez tout à l'heure, de vous trouver devant un nouveau cadavre ?... Bah ! qui cela pourrait-il être ?... Mme Henderson est morte et enterrée... Crosby est mort et enterré... Sa femme vient de sortir, bien vivante... Et Joseph Heurtin est en sûreté à l'infirmerie spéciale de la Santé... Qui reste-t-il ?... Edna ?... Mais que serait-elle venue faire ici ?...

— Je vous suis ! gronda Radek entre ses dents.

— Alors, nous allons commencer par le commencement. Pour entrer dans la maison, il faut une clé...

Mais ce ne fut pas une clé que le commissaire tira de sa poche. Ce fut une petite boîte de carton, ficelée, qu'il mit longtemps à ouvrir et d'où il sortit enfin la clé de la grille.

— Voilà... Il ne nous reste qu'à entrer comme chez nous, puisqu'il n'y a personne... Car il n'y a personne dans la maison, pas vrai ?...

Comment ce retournement s'était-il produit ? Et pourquoi ? Radek ne regardait plus son compagnon avec ironie, mais avec une inquiétude qu'il était incapable de cacher.

— Voulez-vous mettre cette petite boîte dans votre poche ? Elle pourra nous servir tout à l'heure...

Maigret tourna le commutateur électrique, frappa sa pipe contre son talon pour en faire tomber le tabac consumé et en bourra une nouvelle.

— Montons... Remarquez que l'assassin de Mme Henderson a eu la tâche aussi facile que nous... Deux femmes endormies !... Pas de chien !... Pas de concierge !... En outre, il y a des tapis partout... Allons !...

Le commissaire ne se donnait pas la peine d'observer le Tchèque.

— Vous aviez raison, tout à l'heure, Radek... Ce serait une vilaine surprise pour moi si nous allions trouver un cadavre... Vous connaissez de réputation le juge Coméliau... Il m'en veut déjà de ne pas avoir empêché le suicide de Crosby, qui a eu lieu en quelque sorte en ma présence... Il m'en veut d'être incapable d'expliquer ce drame...

Imaginez maintenant un nouveau meurtre !... Que dire ?... Que faire ?... J'ai laissé filer Mme Crosby... Quant à vous, impossible de vous accuser, puisque vous ne m'avez pas quitté d'une semelle...

Au fait, il serait difficile, depuis trois jours, de dire qui de nous deux s'attache aux pas de l'autre... Est-ce vous qui me suivez ?... Est-ce moi qui vous suis ?...

Il avait l'air de parler pour lui-même. Ils étaient arrivés au premier étage et Maigret traversait le boudoir, pénétrait dans la chambre où Mme Henderson avait été assassinée.

— Entrez, Radek... Je suppose que cela ne vous impressionne pas de penser que deux femmes ont été tuées ici ?... Un détail que vous ignorez peut-être, c'est qu'on n'a jamais retrouvé le couteau... On a supposé que Heurtin, en s'enfuyant, l'avait lancé dans la Seine...

Maigret s'assit au bord du lit, à la place même où on avait retrouvé le corps de l'Américaine.

— Voulez-vous mon idée ?... Eh bien ! ce couteau, l'assassin l'a tout bonnement caché ici... Mais il l'a bien caché, si bien que nous ne l'avons pas vu... Tiens ! Tiens !... Avez-vous remarqué la forme du paquet que Mme Crosby a emporté ?... Trente centimètres de long... Quelques centimètres de large... En somme, les dimensions d'un solide poignard... Vous aviez raison, Radek, c'est une histoire affreusement compliquée... Mais... Holà !...

Il se penchait sur le parquet ciré où l'on distinguait assez nettement des traces de pas. On reconnaissait un talon minuscule, le talon d'une chaussure de femme.

— Vous avez de bons yeux ?... Alors, aidez-moi et essayez de suivre ces empreintes... Qui sait, nous allons peut-être

apprendre de la sorte ce que Mme Crosby est venue faire cette nuit...

Radek hésita, regarda Maigret avec attention, en homme qui se demande quel rôle on lui fait jouer. Mais on ne pouvait rien lire sur le visage du commissaire.

— Les traces nous conduisent dans la chambre de la dame de compagnie, n'est-ce pas ?... Ensuite ?... Penchez-vous, mon vieux... Vous ne pesez pas encore cent kilos, vous... Hein ?... Les pas s'arrêtent devant ce placard ?... C'est une penderie ?... Est-ce qu'elle est fermée à clé ?... Non ! attendez avant d'ouvrir... Vous parliez de cadavre... Vous dites ? S'il y en avait un, là-derrière !...

Radek alluma une cigarette. Ses doigts tremblaient.

— Allons ! il faut quand même nous décider à ouvrir... Allez-y, mon vieux...

Et, tout en parlant, Maigret rajustait sa cravate devant un miroir, sans perdre pourtant son compagnon des yeux.

— Alors ?...

La porte du placard fut ouverte.

— Un cadavre ?... Quoi ?...

Radek avait reculé de trois pas. Et il fixait avec ahurissement une jeune femme aux cheveux blonds qui sortait de sa cachette, un peu gauche, mais nullement effrayée.

C'était Edna Reichberg. Elle regardait tour à tour Maigret et le Tchèque, comme si elle eût attendu une explication. Elle ne se montrait pas troublée.

Simplement la gêne de quelqu'un qui joue un rôle auquel il n'est pas habitué.

Maigret, lui, sans même s'occuper d'elle, s'était tourné vers Radek, qui s'efforçait de reprendre son assurance.

— Qu'est-ce que vous en dites ? Nous nous attendons à un cadavre — ou plutôt vous m'avez préparé à cette idée que j'allais trouver un cadavre — et voilà que nous trouvons une charmante jeune fille, bien vivante...

Edna s'était tournée, elle aussi, vers le Tchèque.

— Eh bien ! Radek... reprit Maigret avec bonne humeur.
Silence.

— Est-ce que tu crois toujours que je n'y comprendrai rien ? Tu dis ?...

La jeune Suédoise, qui ne quittait pas l'homme des yeux, ouvrit la bouche pour un cri d'effroi qui mourut dans sa gorge.

Le commissaire s'était à nouveau tourné vers le miroir, lissait ses cheveux du plat de la main. Or le Tchèque avait tiré un revolver de sa poche et, rapidement, il visait le policier, pressait la gâchette au moment précis où la jeune fille essayait en vain de crier.

Ce fut quelque chose de merveilleux et de saugrenu tout ensemble. On entendit un tout petit bruit métallique, comme en eût produit un jouet d'enfant. Aucune balle ne partit. Radek, une seconde fois, pressa la gâchette.

Le reste fut si rapide qu'Edna n'y comprit rien. Maigret avait l'air d'être solidement campé à sa place. Et pourtant, en une seconde, il bondit, tomba de tout son poids sur le Tchèque, qui roula sur le sol.

— Cent kilos !... avait-il annoncé.

Et, en effet, il écrasait son adversaire qui, après deux ou trois sursauts, resta immobile, les mains emprisonnées dans des menottes.

— Excusez-moi, mademoiselle... murmura le commissaire en se redressant. C'est fini... J'ai un taxi pour vous à la porte... Radek et moi, nous avons encore des tas de choses à nous raconter...

Le Tchèque s'était redressé, rageur, farouche. La lourde patte du commissaire s'abattit sur son épaule tandis que Maigret prononçait :

— Pas vrai, mon petit bonhomme ?...

XI

Poker d'as

De trois heures du matin au lever du jour, la lumière brilla dans le bureau de Maigret, au quai des Orfèvres, et les rares policiers qui eurent affaire dans la maison entendirent un murmure de voix monotone.

A huit heures, le commissaire fit monter par le garçon de bureau deux petits déjeuners. Il téléphona ensuite au domicile particulier du juge Coméliau.

Il était neuf heures quand la porte s'ouvrit. Maigret fit passer devant lui Radek, qui n'avait pas de menottes.

Les deux hommes avaient l'air aussi las l'un que l'autre. Par contre, ni chez l'assassin, ni chez l'enquêteur, on ne relevait trace d'animosité.

— Par ici ? questionna le Tchèque, arrivé au bout d'un couloir.

— Oui ! Nous allons traverser le Palais de Justice. Ce sera plus court...

Et il le conduisit au Dépôt, par le passage réservé à la Préfecture de police. Les formalités furent vite expédiées. Au moment où un gardien emmenait Radek vers une cellule, Maigret le regarda comme pour dire quelque chose, peut-être au revoir, puis haussa les épaules et gagna lentement le bureau de M. Coméliau.

C'est en vain que le juge s'était mis sur la défensive, qu'il avait pris, dès qu'on avait frappé à la porte, une attitude désinvolte.

Maigret ne crânait pas, ne se montrait ni triomphant, ni ironique. Il avait tout simplement les traits tirés d'un homme qui vient d'accomplir une tâche longue et pénible.

— Vous permettez que je fume ?... Merci... Il fait froid, chez vous.

Et il lança un regard hargneux au chauffage central qu'il avait fait supprimer dans son propre bureau pour le remplacer par un vieux poêle de fonte.

— C'est fait !... Comme je vous l'ai dit au téléphone, il avoue... Et je ne crois pas que vous ayez désormais d'ennuis avec lui, car il est beau joueur et il admet qu'il a perdu la partie...

Le commissaire avait préparé sur des bouts de papier des notes qui devaient servir à écrire son rapport, mais il les avait brouillées et il les repoussa dans sa poche en soupirant.

— La caractéristique de cette affaire... commença-t-il.

La phrase était trop pompeuse pour lui. Il reprit en se levant et en commençant à marcher, les mains derrière le dos :

— Une affaire truquée dès sa base ! Voilà tout ! Le mot n'est pas de moi ! Il est de l'assassin lui-même ! Et encore l'assassin ne comprenait-il pas, en disant cela, toute la portée de ses paroles.

Quand Joseph Heurtin a été arrêté, ce qui m'a frappé, c'est qu'il était impossible de classer son crime dans une catégorie quelconque. Il ne connaissait pas la victime. Il n'avait rien volé. Ce n'est ni un sadique, ni un détraqué...

J'ai voulu recommencer l'enquête et j'ai trouvé toutes les données de plus en plus fausses.

Faussées, j'insiste là-dessus, non par le hasard, mais sciemment, scientifiquement même ! Faussées de façon à dérouter la police, à lancer la Justice dans une aventure épouvantable !

Et que dire du véritable assassin ? Plus faux, à lui seul, que toute sa mise en scène !

Vous connaissez comme moi la psychologie des différentes sortes de criminels.

Eh bien ! nous ne connaissons, ni l'un, ni l'autre, celle d'un Radek.

Voilà huit jours que je vis avec lui, que je l'observe, que j'essaie de pénétrer sa pensée. Huit jours que je vais de stupeur en stupeur et qu'il me déroute !...

Une mentalité qui échappe à toutes nos classifications. Et c'est pourquoi il n'aurait jamais été inquiété *s'il n'avait éprouvé l'obscur besoin de se faire prendre !*

Car c'est lui qui m'a fourni les indices dont j'avais besoin ! Il l'a fait en sentant confusément qu'il se perdait... Mais il l'a fait quand même...

Et si je vous disais qu'à cette heure il est plutôt soulagé qu'autre chose ?...

Maigret n'élevait pas la voix. Mais il y avait en lui une véhémence contenue qui donnait une force singulière à ses paroles. On entendait des allées et venues dans les couloirs du Parquet et parfois un huissier criait un nom, ou bien des gendarmes faisaient sonner leurs bottes.

— Un homme qui a tué, non dans un but quelconque, mais tout bonnement pour tuer !... J'allais dire pour s'amuser... Ne protestez pas... Vous le verrez... Je doute qu'il parle beaucoup, voire qu'il réponde à vos questions, car il m'a annoncé qu'il ne désirait plus qu'une chose : la paix...

Les renseignements qu'on vous fournira sur lui suffiront...

Sa mère était servante, dans une petite ville de Tchécoslovaquie... Il a été élevé dans une maison de faubourg pareille à une caserne... Et, s'il a fait des études, c'est à coup de bourses et grâce à des œuvres charitables...

Tout gamin, je suis sûr qu'il en a souffert et qu'il a commencé à haïr ce monde qu'il ne voyait que d'en bas...

Tout gamin aussi, il a été persuadé qu'il avait du génie... Devenir illustre et riche grâce à son intelligence !... Un rêve qui l'a amené à Paris, qui lui a fait accepter qu'à soixante-cinq ans, rongée par une maladie de la moelle épinière, sa mère travaillât encore de son métier de servante pour lui envoyer de l'argent !

Un orgueil insensé, dévorant ! Un orgueil doublé d'impatience, car Radek, étudiant en médecine, se savait atteint du même mal que sa mère et n'ignorait pas qu'il n'avait qu'un nombre restreint d'années à vivre...

Au début, il travaille farouchement et ses professeurs sont étonnés de sa valeur.

Il ne voit personne, ne parle à personne. Il est pauvre, mais il a l'habitude de la pauvreté.

Souvent il va au cours sans chaussettes aux pieds. A plusieurs reprises il décharge des légumes, aux Halles, pour gagner quelques sous...

N'empêche que la catastrophe survient. Sa mère meurt. Il ne reçoit plus un centime.

Et brusquement, sans transition, il abandonne tous ses rêves. Il pourrait essayer de travailler, comme le font de nombreux étudiants.

Il ne le tente pas ! Soupçonne-t-il qu'il ne sera jamais l'homme de génie qu'il espérait devenir ? Doute-t-il de lui ?

Il ne fait plus rien ! *Rigoureusement rien !* Il traîne dans les brasseries. Il écrit des lettres à des parents éloignés pour obtenir des subsides. Il émarge à des œuvres philanthropiques. Il « tape » des compatriotes, cyniquement, en exagérant même l'absence de reconnaissance.

Le monde ne l'a pas compris ! Il hait le monde !

Et il passe toutes ses heures à entretenir sa haine. A Montparnasse, il est assis tout à côté de gens heureux, riches, bien portants. Il boit un café crème, tandis que les cocktails défilent sur les tables voisines...

A-t-il déjà l'idée d'un crime ? Peut-être ! Il y a vingt ans, il serait devenu anarchiste militant et on l'aurait trouvé lançant une bombe dans quelque capitale. Mais ce n'est plus la mode...

Il est seul ! Il veut rester seul ! Il se ronge ! Il puise une volupté perverse dans sa solitude, dans le sentiment de sa supériorité et de l'injustice du sort à son égard.

Son intelligence est remarquable, mais surtout un sens aigu qu'il possède des faiblesses de l'homme.

C'est un de ses professeurs qui m'a parlé d'une manie qu'il avait déjà à l'Ecole de médecine et qui le rendait effrayant. Il lui suffisait d'observer un homme pendant quelques minutes pour sentir littéralement ses tares.

Et il annonçait avec une joie mauvaise à un jeune homme qui ne s'y attendait pas : « Avant trois ans, tu seras dans un sanatorium !... » Ou bien : « Ton père est mort d'un cancer, n'est-ce pas ?... Attention !... » Une sûreté inouïe de diagnostic. Et cela, tant pour les tares physiques que pour les tares morales.

Dans son coin, à la Coupole, c'était sa seule distraction. Malade, il guettait chez les autres les moindres signes de maladie...

Crosby était dans son champ d'observation, fréquentait dans le même bar. Radek m'a fait de lui un tableau saisissant de vérité.

Là où, je l'avoue, je ne voyais que ce que nous appelons un fils à papa, sans plus, un jouisseur de moyenne envergure, il a décelé, lui, la fêlure...

Il m'a parlé d'un Crosby bien portant, aimé des femmes, savourant l'existence, mais aussi d'un Crosby prêt à toutes les lâchetés pour satisfaire ses désirs...

Un Crosby qui, pendant un an, a laissé vivre sa femme dans la plus grande intimité avec sa maîtresse, Edna Reichberg, tout en sachant qu'à la première occasion il divorcerait pour épouser celle-ci...

Un Crosby enfin qui, un soir, alors que les deux femmes venaient de le quitter pour se rendre au théâtre, a laissé paraître l'angoisse sur son visage.

C'était à la Coupole, à une table du fond. L'Américain était accompagné de deux camarades comme il en avait tant. Et il a soupiré :

— Quand je pense qu'un imbécile, pas plus tard qu'hier, a assassiné une vieille mercière pour vingt-deux francs !... J'en donnerais cent mille, moi, pour qu'on me débarrasse de ma tante !...

Boutade ? Exagération ? Rêverie ?

Radek était là, qui détestait Crosby plus que les autres parce qu'il était le plus brillant des êtres qu'il approchait.

Le Tchèque connaissait mieux Crosby que Crosby lui-même, et l'autre ne l'avait seulement pas remarqué une seule fois !

Il s'est levé. Au lavabo, il a griffonné sur un bout de papier :

Entendu pour les cent mille francs. Envoyez la clé aux initiales M. B., boulevard Raspail, bureau du POP.

Il a repris sa place. Un garçon a remis le billet à Crosby, qui a ricané, puis qui a continué sa conversation, non sans dévisager les consommateurs autour de lui.

Un quart d'heure plus tard, le neveu de Mme Henderson demandait le poker d'as.

— Tu joues tout seul ? plaisanta un de ses compagnons.

— Une idée à moi... Je veux savoir si je retournerai au moins deux as du premier coup...

— Et alors ?

— Ce sera *oui*...

— *Oui* pour quoi ?

— Une idée... Ne vous inquiétez pas...

Et il agita longtemps les dés dans le cornet, les lança d'une main qui tremblait.

— Carré d'as !...

Il s'épongea, sortit après une boutade qui sonna faux. Le lendemain soir, Radek recevait la clé.

Maigret avait fini par se laisser tomber sur une chaise, à califourchon, selon son habitude.

— Cette histoire du poker d'as, c'est Radek qui me l'a révélée. Je suis sûr qu'elle est vraie et que Janvier, que j'ai envoyé en mission, me la confirmera d'une heure à l'autre. Tout le reste, ce que je vais dire comme ce que je vous ai déjà dit, je l'ai reconstitué peu à peu, fragment par fragment, à mesure que le Tchèque, que je suivais, me fournissait sans le savoir de nouvelles bases de raisonnement...

Imaginez Radek en possession de la clé... Il a moins envie des cent mille francs que de satisfaire sa haine du monde...

Crosby, que chacun envie ou admire, est dans ses mains... Car il le tient !... Il est fort !...

N'oubliez pas que Radek n'a rien à attendre de la vie... Il n'est même pas sûr qu'il pourra tenir jusqu'à ce que la maladie l'emporte... Peut-être en sera-t-il réduit à plonger dans la Seine un soir qu'il n'aura pas les quelques sous nécessaires à son café crème...

Il n'est rien ! Rien ne le rattache au monde !

J'ai dit tout à l'heure qu'il y a vingt ans il serait devenu anarchiste. A notre époque, serti dans la foule nerveuse, un peu déséquilibrée de Montparnasse, il trouve plus amusant de commettre *un beau crime* !

Un beau crime ! Il n'est qu'un indigent, un malade ! Et les journaux seront pleins d'un seul de ses gestes ! La machine judiciaire se mettra en mouvement, sur un signe de lui ! Il y aura une morte ! Un Crosby tremblera...

Et il sera seul à savoir, assis devant son café crème habituel, seul à se délecter de sa puissance !

La condition essentielle est de ne pas être pris. Et pour cela, le plus sûr est de jeter un faux coupable en pâture à la Justice...

Il a rencontré Heurtin, un soir, à la terrasse d'un café. Il l'a étudié, comme il étudie tout le monde. Il lui a adressé la parole...

Heurtin, ainsi que Radek, est un déclassé. Il aurait pu avoir une vie paisible dans l'auberge de ses parents. A Paris, livreur aux appointements de six cents francs par mois, il souffre et se réfugie dans le rêve, dévore les romans bon marché, court les cinémas, imagine des aventures merveilleuses.

Aucune énergie ! Rien qui le défende contre la puissance du Tchèque.

— Tu veux gagner en une nuit, sans risque, de quoi vivre désormais comme il te plaira ?

L'autre palpite ! Radek le tient ! Radek jouit de sa force, parle, amène son compagnon à accepter l'idée d'un cambriolage !

Rien qu'un cambriolage, dans une villa inoccupée !

Il dresse un plan, prévoit les moindres faits et gestes de son complice. C'est lui qui lui conseille d'acheter des souliers à semelles de caoutchouc, sous prétexte de ne pas faire de bruit. En réalité, c'est pour être sûr que Heurtin laissera des traces nettes de son passage !

Une période qui, pour Radek, a dû être la plus grisante ! Ne se sentait-il pas tout-puissant, lui qui n'avait pas de quoi se payer un apéritif ?

Et il coudoyait chaque jour Crosby, qui ne le connaissait pas et qui, dans l'attente, commençait à s'effrayer.

Ce qui m'a fait découvrir la vérité sur les événements de la villa de Saint-Cloud, voyez-vous, c'est une phrase du rapport médical. On ne lit jamais assez soigneusement les rapports des experts. Il n'y a que quatre jours qu'un détail m'a frappé.

Le médecin légiste écrit : « Plusieurs minutes après la mort, le corps de Mme Henderson, qui devait se trouver au bord du lit, a roulé sur le sol. »

Avouez que l'assassin n'avait aucune raison, plusieurs minutes après le crime, de toucher au cadavre, qui ne portait ni bijoux, ni rien d'autre qu'une chemise de nuit...

Mais je reprends la suite des faits. Radek, cette nuit, les a confirmés.

Il décide Heurtin à pénétrer dans la villa à deux heures et demie *précises*, à monter au premier étage, à entrer dans la chambre, le tout sans faire de lumière. Il lui a juré qu'il n'y avait personne dans la maison. Et la place à laquelle il lui a dit que se trouvent les valeurs est la place du lit !

A deux heures vingt, Radek, tout seul, tue les deux femmes, cache le couteau dans la penderie et sort. Il épie ensuite l'arrivée de Joseph Heurtin, qui suit les instructions données.

Et Heurtin, soudain, qui tâtonne dans le noir, renverse un corps, s'effraie, allume l'électricité, voit les cadavres, s'assure que la mort a fait son œuvre, laisse partout des traces de ses doigts sanglants...

Quand il s'enfuit enfin, épouvanté, il se heurte, dehors, à un Radek qui a changé d'attitude, qui ricane, se montre cruel.

La scène entre les deux hommes a dû être inouïe. Mais que pouvait un simple comme Heurtin contre Radek ?

Il ne connaît même pas son nom ! Il ne sait pas où il habite !

Le Tchèque lui montre ses gants de caoutchouc et les chaussons grâce auxquels il n'a pas laissé la moindre trace dans la maison.

— Tu seras condamné ! On ne te croira pas ! *Personne ne te croira !* Et on t'exécutera !...

Un taxi les attend de l'autre côté de la Seine, à Boulogne. Et Radek continue à parler.

— Si tu te tais, je te sauverai, moi ! Comprends-tu ? Je te ferai sortir de prison, peut-être après un mois, peut-être après trois ! *Mais tu en sortiras...*

Deux jours plus tard, Heurtin, arrêté, se borne à répéter qu'il n'a pas tué. Il est hébété. A sa mère, et à elle seule, il parle de Radek.

Et sa mère ne le croit pas ! N'est-ce pas la meilleure preuve que l'autre a eu raison, qu'il vaut mieux se taire et attendre l'aide promise ?

Les mois passent. Heurtin, dans son cachot, vit dans la hantise des deux cadavres dont il a senti le sang gluant sur ses mains. Il ne flanche que la nuit où il entend les pas de ceux qui viennent chercher son voisin de cellule pour l'exécuter.

Alors il perd jusqu'à ses dernières velléités de révolte. Son père n'a pas répondu à ses lettres, a défendu à sa mère et à sa sœur de lui rendre visite. Il est seul, en tête à tête avec un cauchemar...

Soudain il reçoit un billet annonçant son évasion. Il obéit aux instructions, mais sans confiance, d'une façon mécanique, et, une fois dans Paris, il erre sans but, finit par s'abattre sur un lit et par dormir, ailleurs, enfin, qu'au quartier de la grande surveillance, où ne dorment que des gens qu'attend la guillotine.

Le lendemain, l'inspecteur Dufour se dresse devant lui. Heurtin flaire la police, le danger et, d'instinct, il frappe, s'enfuit, se met de nouveau à errer...

La liberté ne lui procure aucune griserie. Il ne sait que faire. Il n'a pas d'argent... Personne ne l'attend.

A cause de Radek ! Il le cherche dans les cafés où il l'a rencontré jadis.

Pour le tuer ? Il n'a pas d'arme ! Mais il est assez surexcité pour l'étrangler... Peut-être aussi pour lui demander des subsides, ou simplement parce que c'est le seul être à qui il puisse encore adresser la parole...

Il l'aperçoit à la Coupole. On ne le laisse pas entrer. Il attend. Il tourne en rond, tel un fou de village, colle parfois sa face blême à la vitre...

Quand Radek sort, c'est entre deux agents, et Heurtin s'en va machinalement, vers le terrier, vers la maison de Nandy où il n'a plus le droit de se montrer... Il tombe sur la paille, dans une remise...

Et lorsque son père lui donne jusqu'à la nuit pour s'en aller, il préfère se pendre...

Maigret haussa les épaules, grogna :

— Celui-là ne remontera jamais le courant ! Il vivra. Mais il en gardera comme une fêlure... Des victimes de Radek, c'est la plus lamentable.

Il y en a d'autres... Et il y en aurait eu davantage encore si...

J'en parlerai tout à l'heure... Le crime commis, Heurtin en prison, le Tchèque reprend sa vie errante de café en café... Il ne réclame pas ses cent mille francs à Crosby, d'abord parce que ça ne serait pas prudent, ensuite, peut-être, parce que sa misère a fini par lui devenir nécessaire, puisqu'elle excite sa haine des hommes...

« A la Coupole, il peut voir l'Américain dont la bonne humeur ne rend plus un son clair... Crosby attend... Il n'a jamais vu l'homme du billet... Il est persuadé que Heurtin est coupable... Il craint d'être dénoncé !

« Mais non ! L'accusé se laisse condamner. On parle de son exécution prochaine et l'héritier de Mme Henderson pourra enfin respirer...

« Que se passe-t-il dans l'âme de Radek ? Son beau crime, il l'a commis ! Les moindres détails en ont été parfaitement réglés ! Personne ne le soupçonne !

Comme il l'a voulu, il est seul au monde à savoir la vérité ! Et quand il regarde les Crosby attablés au bar, il pense qu'il pourrait d'un mot les faire trembler...

Pourtant il n'est pas satisfait. Sa vie reste aussi monotone. Rien n'est changé, sinon que deux femmes sont mortes et qu'un pauvre bougre va être décapité.

Je n'oserais pas le jurer, mais je parierais que ce qui lui pèse le plus, c'est qu'il n'y a personne pour l'admirer ! Personne qui se dise, quand il passe : « Il a l'air d'un homme quelconque, et pourtant il a commis un des plus beaux crimes qui soient ! Il a battu la police, trompé la Justice, changé le cours de plusieurs existences... »

C'est arrivé à d'autres assassins. La plupart ont éprouvé le besoin de se confier, fût-ce à une fille perdue...

Mais Radek est plus fort que ça. D'ailleurs il ne s'est jamais intéressé aux femmes.

La presse annonce un matin que Heurtin s'est évadé. N'est-ce pas l'occasion ? Il va brouiller les cartes, reprendre un rôle actif...

Il écrit au *Sifflet*... Pris de peur en voyant son complice qui le guette, il se jette de lui-même dans les mains de la police... Mais il veut être admiré !... Il veut être beau joueur !...

Et il annonce :

— Vous n'y comprendrez jamais rien !...

Dès lors, c'est le vertige. Il sent qu'il finira par être pris ! Mieux ! de lui-même, il avance cette heure... Il commet des imprudences volontaires, comme si une force intérieure le poussait à désirer le châtiment...

Il n'a rien à faire dans la vie ! Il est condamné ! Tout l'écœure ou l'indigne... Il traîne une existence misérable...

Il comprend que je vais m'attacher à lui, que j'arriverai au but...

Et alors, c'est comme une névrose... Il est cabotin... Il se complaît à m'intriguer...

N'a-t-il pas eu raison de Heurtin et de Crosby ? N'aura-t-il pas raison de moi ?...

Pour me troubler, il invente des histoires... Il me fait remarquer, entre autres, que tous les événements se rattachant au drame se sont déroulés à proximité de la Seine...

Est-ce que je ne vais pas me laisser troubler, me lancer sur une fausse piste ?

Les fausses pistes, c'est lui qui va les accumuler... Il vit dans la fièvre... Il est perdu, mais il continue à lutter, à jouer avec la vie...

Pourquoi ne pas commencer par entraîner Crosby dans sa chute ?

Il se fait à lui-même l'impression d'un démiurge tout-puissant... Il téléphone à l'Américain pour lui réclamer les cent mille francs...

Il me les montre... Il ressent une joie malsaine à jongler ainsi avec la liberté...

C'est lui qui oblige encore Crosby à se rendre dans la villa de Saint-Cloud à une heure déterminée. Et ceci est un trait de

haute psychologie. Il m'a vu un peu plus tôt. Il a compris que j'étais décidé à reprendre l'enquête à son point de départ...

Donc, j'irai à Saint-Cloud... Et j'y trouverai Crosby bien en peine d'expliquer sa présence !...

N'a-t-il même pas prévu le suicide de l'homme se croyant découvert ? C'est possible ! C'est probable...

Et ce n'est pas assez pour lui !... Il se grise de plus en plus de sa puissance...

Et c'est parce que je le sens frénétique que dès ce moment je m'attache à lui, silencieux et morne ! Je suis toujours là, du matin au soir et du soir au matin !

Est-ce que ses nerfs tiendront ?... Des petits faits me prouvent qu'il est sur la pente dangereuse... Il a besoin de satisfaire sans cesse sa haine du monde... Il humilie les petits, se moque d'une mendiane, pousse les filles à se battre...

Et il cherche à se rendre compte de l'effet produit sur moi ! Cabotinage !...

Il est près de la dégringolade ! Tel quel, il ne gardera pas longtemps son sang-froid... Il commettra fatalement une faute...

Et il la commet ! Tous les grands criminels en sont arrivés là tôt ou tard...

Il a tué deux femmes ! Il a tué Crosby ! Il a fait de Heurtin une épave...

Avant la fin, il veut continuer l'hécatombe...

Mais j'ai pris quelques précautions. Janvier est posté à l'Hôtel George-V avec mission de s'emparer de toutes les lettres destinées à Mme Crosby ou à Edna, d'intercepter leurs communications téléphoniques...

Deux fois Radek, que je ne quitte pas, m'échappe pour quelques minutes, et je devine qu'il a expédié des lettres.

Quelques heures plus tard, Janvier me les remet. Les voici ! L'une annonce à Mme Crosby que son mari a commandé l'assassinat de Mme Henderson et, comme preuve, la boîte contenant la clé est jointe à la lettre, portant encore l'adresse écrite par l'Américain.

Radek connaît les lois. Son billet précise qu'un assassin ne peut hériter de sa victime et que, par conséquent, la fortune de Mme Crosby va lui être reprise.

Il lui ordonne de se rendre à minuit à la Citanguette, de fouiller le matelas d'une chambre pour y chercher le poignard ayant servi au meurtre et le mettre en lieu sûr.

Si l'arme n'est pas là, elle devra gagner Saint-Cloud et chercher dans un placard...

Remarquez ce besoin d'humilier, en même temps que de compliquer les choses. Mme Crosby n'a rien à faire à la Citanguette. Le couteau ne s'y est jamais trouvé.

Mais c'est une jouissance pour Radek d'envoyer la riche Américaine dans un bistrot de vagabonds.

Ce n'est pas tout ! Sa rage de complication va plus loin et il révèle à la jeune femme qu'Edna Reichberg était la maîtresse de son mari et que celui-ci devait l'épouser.

« Elle connaît la vérité ! dit-il. Elle vous hait et, si elle le peut, elle parlera pour vous réduire à la pauvreté. »

Maigret s'épongea, soupira.

— Idiot, n'est-ce pas ? C'est ce que vous vous dites ! Cela ressemble à un cauchemar ! Mais pensez que Radek, depuis plusieurs années, passe sa vie à rêver de vengeances raffinées.

Au surplus, il ne se trompe pas de beaucoup. Une autre lettre déclare à Edna Reichberg que Crosby a tué, que la preuve de son crime se trouve dans le placard et qu'elle pourra éviter un scandale en allant reprendre l'arme à une heure déterminée.

Il ajoute que Mme Crosby a toujours été au courant du crime de son mari...

Je vous répète qu'il se faisait à lui-même l'effet d'un démiurge.

Les deux lettres ne sont jamais arrivées à destination, pour la bonne raison que Janvier me les a apportées.

Mais comment prouver qu'elles étaient de la main de Radek ? Comme le billet adressé au *Sifflet*, elles sont écrites de la main gauche !

Alors j'ai prié les deux femmes de se soumettre à une expérience, en leur expliquant qu'il s'agissait de retrouver l'assassin de Mme Henderson.

Je leur ai fait faire exactement les gestes que les lettres leur commandaient...

Et Radek lui-même m'a emmené à la Citanguette, puis à Saint-Cloud...

Ne sentait-il pas que c'était la fin ? Une fin magnifique à son gré si les lettres n'avaient pas été interceptées !

Mme Crosby, troublée par les révélations de l'assassin, brisée par cette odieuse démarche au bistrot, arrivait dans la villa de Saint-Cloud, pénétrait dans la chambre même où le double crime avait été commis...

Imaginez l'état de ses nerfs ! Et elle se trouvait alors face à face avec Edna Reichberg en possession du poignard !...

Je ne jure pas que cela aurait fini par un crime... Mais je ne suis pas loin de penser que la psychologie de Radek est assez juste...

Les choses, mises en scène par moi, se sont passées autrement. Mme Crosby est partie seule.

Et Radek a été tourmenté par le besoin de savoir ce qu'elle avait fait d'Edna...

Il m'a suivi, là-haut... C'est lui qui a ouvert le placard... Il a trouvé, non un cadavre, mais la Suédoise bien vivante... Il m'a regardé... Il a compris...

Et il a eu enfin le geste que j'attendais... *Il a tiré...*

Le juge Coméliau écarquilla les yeux.

— Ne craignez rien ! L'après-midi même, dans une bousculade, j'avais remplacé son revolver chargé par une arme vide... C'est tout !... Il a joué !... Il a perdu...

Maigret ralluma sa pipe éteinte, se leva, le front plissé.

— Je dois ajouter qu'il sait perdre... Nous avons passé le reste de la nuit ensemble, quai des Orfèvres... J'ai dit honnêtement ce que je savais et c'est à peine si, pendant une heure, il s'est complu à ruser...

C'est lui qui, ensuite, a comblé les lacunes, avec tout juste un reste de forfanterie...

A cette heure, il est d'un calme étonnant. Il m'a demandé si je croyais qu'il serait exécuté. Et, comme j'hésitais à répondre, il a ajouté en ricanant :

— Faites l'impossible pour cela, commissaire ! Vous me devez une petite faveur... Eh bien ! c'est une idée à moi... J'ai assisté à une exécution, en Allemagne... Au dernier moment, le

condamné, qui n'avait pas bronché, s'est mis à pleurer et à gémir :

— Maman !...

Je suis curieux de voir si j'appellerai ma mère, moi aussi ! Qu'en pensez-vous ?...

Les deux hommes se turent. On entendit plus distinctement les bruits du Palais avec, comme un arrière-fond, le murmure confus de Paris.

Enfin le juge Coméliau repoussa le dossier que, par contenance, il avait ouvert devant lui au début de l'entretien.

— C'est bien, commissaire, commença-t-il. Je...

Il regardait ailleurs, avec des roseurs aux pommettes.

— Je voudrais vous demander d'oublier le... la...

Mais le commissaire, endossant son pardessus, lui tendit la main le plus naturellement du monde.

— Vous aurez mon rapport demain... Maintenant, il faut que j'aille voir Moers, à qui j'ai promis les deux lettres... Il se propose de se livrer à une étude graphologique complète...

Et il sortit après un moment d'hésitation, se retourna, vit la mine contrite du juge, partit enfin avec un sourire à peine dessiné qui constituait sa seule vengeance.

XII

La chute

C'était en janvier. Il gelait. Les dix hommes présents avaient le col du pardessus relevé, les mains enfouies dans les poches.

La plupart échangeaient des phrases décousues tout en battant la semelle et en lançant des regards furtifs d'un même côté.

Seul Maigret se tenait à l'écart, le cou rentré dans les épaules, si hargneux que personne n'avait osé lui adresser la parole.

On apercevait, dans les immeubles voisins, quelques fenêtres qui s'éclairaient, car l'aube se levait à peine. Quelque part, un tintamarre sonnaillant de tramways.

Enfin le roulement d'une voiture, le claquement d'une portière, le bruit de gros souliers et quelques ordres lancés à mi-voix.

Un journaliste prenait des notes, mal à l'aise. Un homme détournait la tête.

Radek sortit vivement de la voiture cellulaire et regarda autour de lui de ses prunelles claires qui, dans la grisaille, avaient des reflets infinis d'océan.

On le tenait, des deux côtés. Mais il ne s'en inquiétait pas et il se mit à marcher à grands pas dans la direction de l'échafaud.

C'est alors qu'il glissa soudain sur le verglas. Il tomba. Et ses gardiens, croyant à une tentative de révolte, se précipitèrent pour le maintenir.

Cela ne dura que quelques secondes. Mais peut-être cette chute fut-elle plus pénible que tout le reste, pénible surtout le visage honteux du condamné quand il se redressa, ayant perdu tout prestige, toute l'assurance qu'il s'était donnée.

Son regard tomba sur Maigret, qu'il avait prié d'assister à l'exécution.

Le commissaire voulut détourner les yeux.

— Vous êtes venu...

Des gens s'impatientaient. Les nerfs étaient tendus dans une même hâte douloureuse d'abréger la scène.

Alors Radek se retourna vers la plaque de verglas, avec un sourire sarcastique, puis désigna l'échafaud, ricana :

— Raté !...

Il y eut une hésitation de la part de ceux qui avaient pour mission de mettre fin à la vie d'un homme.

Quelqu'un parla. Une trompe d'auto résonna dans une rue proche.

Ce fut Radek qui se mit en marche, le premier, sans regarder personne.

— Commissaire...

Encore une minute, peut-être, et ce serait tout. La voix avait un drôle de son.

— Vous allez retrouver votre femme, n'est-ce pas ?... Et elle vous a préparé du café...

Maigret ne vit rien d'autre, n'entendit plus rien ! C'était vrai ! Sa femme l'attendait, dans la salle à manger tiède où le petit déjeuner était servi.

Sans savoir pourquoi, il n'osa pas y aller. Il rentra directement au quai des Orfèvres, chargea le poêle de son bureau jusqu'à la gueule, tisonna à en casser la grille.

Paris, Hôtel l'Aiglon, septembre 1930.